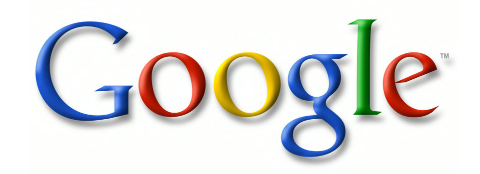
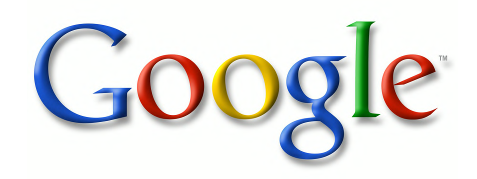
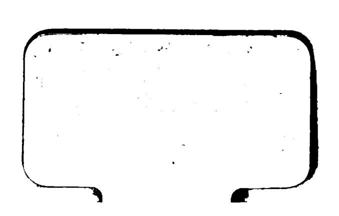



Google





THEATRE

COMPLET

DE M. MERCIER.

Avec de tres-belles figures en taille douce.

NOUVELLE EDITION.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez B. V L A M.
A LEIDE,
Chez J. M U R R A Y.

MDCCLXXVIII.



AVERTISSEMENT

DES

EDITEURS.

LES *Oeuvres Dramatiques* de MR. MERCIER, *ont été si bien accueillies du public à mesure qu'elles ont paru par pièces détachées; elles ont produit, & ont dû produire en effet, une sensation si générale; les éditions qui s'en sont faites ont été si rapidement épuisées, que nous avons cru faire plaisir, & même rendre un service bien réel, aux personnes qui aiment les lectures de ce genre, de les leur présenter de nouveau rassemblées en trois volumes, sous le titre de* THEATRE DE MR. MERCIER.

IL *seroit assez inutile de vouloir faire ici l'éloge de cet excellent écrivain. Quel est l'homme sensible & honnête, s'il a lu les drames intéressants de ce peintre de la nature & des mœurs, qui n'ait senti alors s'allumer*

dans son ame le noble enthousiasme qui embrasa l'auteur lui-meme? qui n'ait versé de ces larmes délicieuses que nous arrache, souvent malgré nous, le tableau habilement contrasté de la vertu malheureuse & triomphante? C'est là le seul éloge digne de l'homme de génie; c'est du moins celui qui doit le plus flatter son amour propre. Mr. Mercier l'a mérité cet éloge; il l'a obtenu, & l'approbation générale & soutenue des ames honnêtes & sensibles le vengent suffisamment des sarcasmes de l'envie & des criailleries de l'ignorance. Mais nous oublions que ce n'est pas du mérite de Mr. Mercier, & de la bonté de ses ouvrages que nous nous sommes proposés d'entretenir le lecteur. Simples éditeurs de ses ouvrages dramatiques, nous nous bornons à rendre compte de notre travail.

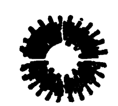
Il *n'est point d'œil un peu connoisseur qui ne s'apperçoive d'abord combien notre Edition est supérieure à celles que l'on a données à Paris des différentes pièces que nous avons rassemblées. Scrupuleusement attentifs à tout ce qui pouvoit ajouter quelque beauté à cet*

ouvrage, d'ailleurs si intéressant & si instructif, nous n'avons rien négligé pour en rendre la partie typographique aussi correcte, aussi élégante qu'il nous a été possible. Ce n'est pas un des moindres avantages de notre édition, & l'on fait qu'aujourd'hui c'est là bien souvent le seul mérite de plus d'un livre. Mais si la bonté du papier, la beauté du caractère, l'élégance de l'exécution ne laissent rien à desirer aux connoisseurs, nous osons nous flatter qu'ils applaudiront de même à l'attention que nous avons eue d'emprunter le burin des meilleurs artistes, pour orner d'une estampe de caractere chacune des piéces de notre édition: mérite qui manque à la plupart de celles qui ont paru en France; mérite aprés tout qui ne doit point paroître indifférent aux amateurs.

Il *ne nous reste plus qu'à prévenir nos lecteurs que notre dessein est de compléter ce recueil intéressant, à mesure que l'auteur publiera de nouvelles pieces: & nous osons les assurer d'avance que nous n'épargnerons ni dépenses ni soins, pour que la suite de ce*

théâtre réponde, en tout ce qui dépendra de nous, à la beauté, &, nous ne craignons pas de le dire, à la perfection de l'ouvrage que nous leur présentons aujourd'hui.

SURS *d'avoir tout mis en usage pour nous prêter au goût du public éclairé, nous nous flattons que notre zele aura mérité ses suffrages: les obtenir, ce sera nous encourager à de nouvelles entreprises, à de nouveaux efforts pour lui plaire.*



JENNEVAL

OU LE

BARNEVELT FRANÇOIS,

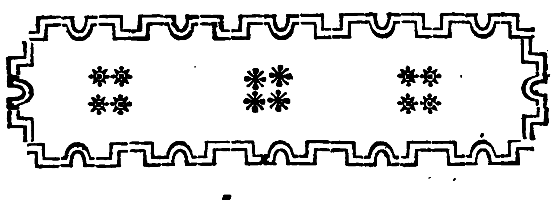
DRAME.

Tome I.



J. F. Fraufchius Fecit

JENNEVAL



PRÉFACE

LORSQUE M. Saurin donna Beverley, le Public parut défirer qu'on traitât le fameux fujet de Barnevelt, ou le Marchand de Londres, qui eft comme le pendant du Joueur. La pièce Angloife de Lillo jouit d'une grande réputation; elle le mérite. Il y regne cette vérité; ce pathétique attendriffant, l'ame du genre Dramatique. Les adieux de Truman & de fon ami font admirables; mais la confufion des Scènes, l'intérêt coupé & divifé, le bizarre à côté du fublime, toutes les fautes enfin du Théâtre Anglois empêcheront qu'elle foit jamais repréfentée fur le nôtre dans la forme où elle fe trouve.

Echauffé par le défir de donner un Drame utile, j'ai voulu peindre les fuites funeftes d'une liaifon vicieufe, rendre la paffion redoutable autant qu'elle eft dangereufe, infpirer de l'éloignement pour ces femmes charmantes & méprifables, qui font un métier de féduire, montrer à une jeuneffe fougueufe & imprudente que le crime fouvent n'eft pas loin du libertinage, & que dans l'ivreffe enfin, on ignore jufqu'à quel point peut monter la fureur. J'ai tâché de fur-

monter les obſtacles, & d'accommoder ce ſujet à notre Théâtre, c'eſt-à-dire, à nos mœurs.

Le plan du Joueur Anglois étoit ſimple & aſſez régulier; le plan du Marchand de Londres eſt un véritable cahos, où il eſt impoſſible de faire entrer l'ordre & l'unité. Tous les gens de lettres ont conçu l'extrême difficulté qu'offroit un pareil ſujet. Il falloit néceſſairement mettre ſur la Scène une courtiſane, la faire parler, la faire agir, montrer un jeune homme livré à ſes charmes, abandonné à ſon génie corrupteur, & l'idolâtrant avec le tranſport & la bonne foi de ſon age. Il falloit en même tems écarter des images capables de flétrir l'ame, & qui l'obſedent ſans ceſſe à cauſe du lieu de la Scène. Plus le pinceau devoit être naturel, plus il demandoit à être manié avec art.

C'étoit aſſez pour moi d'avoir ces conditions à remplir. Je n'ai pas oſé aller plus loin. Barnevelt, aſſaſſin de ſon oncle, revenant les mains teintes de ſang, montant ſur l'échafaud pour expier un parricide, auroit à coup-ſûr révolté les ſpectateurs. Nous compatiſſons aux foibleſſes, aux infortunes, aux déſordres mêmes des paſſions; mais nous n'avons point de larmes à donner à un meurtrier. Sa cauſe nous devient étrangère. Il n'eſt plus compté dans la ſociété. Son crime peſe à notre ame & l'accable; rien ne le juſtifie, rien ne l'excuſe à nos yeux, & le Théâtre à Paris n'a pas un pont de communication avec la grêve.

Mais comment auſſi conſerver toute la force théâtrale, & ménager la délicateſſe Françoiſe qui, dans ce point, me paroît juſte & reſpectable? Comment expoſer la paſſion dans toute ſon énergie, & ne point perdre le but moral, faire frémir & ne point faire horreur? J'ai conduit le jeune homme ſur le bord de l'abîme. Je lui en ai fait meſurer toute la profondeur. Il m'eût été facile de l'y précipiter. Mais j'en appelle à la nation. Auroit-elle vu ſans pâlir un forcené guidé par la ſoif de l'or & par celle de la volupté, qui court plonger le poignard dans le ſein d'un homme vertueux? Non, elle eût repouſſé le tableau, parce qu'il n'eſt pas fait pour elle, & qu'elle ne ſuppoſe point un parricide au milieu des ames ſenſibles qui viennent s'attendrir & pleurer à ſon ſpectacle. On peut être ému, effrayé, ſans que le Poëte ſerre le cœur d'une manière triſte & déſagréable. Faut-il bleſſer pour guérir? Ne ſuffit-il pas d'environner l'ame du doux ſentiment de la pitié, de ce ſentiment vainqueur qui nous replie ſur nous-mêmes, & qui triomphe d'une manière auſſi douce qu'intime? Croira-t-on que le jeune homme foible & trompé, ne pourra ouvrir les yeux, & ſortir de l'enchantement, ſans qu'on lui montre dans l'enfoncement du Théâtre la corde, la potence & le bourreau? Et pourquoi dans cette ſituation attendriſſante & terrible, où la voix d'une femme commande un aſſaſſinat, ne pas laiſſer au jeune homme interdit & déchiré un retour à la vertu? Ce retour n'eſt-il pas naturel, & le nouveau but moral qu'il offre en donnant une idée noble des forces victorieuſes que

nous recelons en nous-mêmes, n'est-il pas fait pour satisfaire autant le Public que le Philosophe? „

J'ai donc été obligé d'abandonner la Pièce Angloise, & de faire, pour ainsi dire, un Drame nouveau. J'ai conservé le fond de deux caractères; & j'ai marché seul pour le reste. J'ai regretté de n'avoir pu faire entrer dans ma Pièce plusieurs beautés de l'Anglois: mais ayant suivi un plan tout différent, ces beautés n'ont pu trouver leur place. Enfin, travaillant pour ma nation, je n'ai pas dû lui présenter des mœurs atroces.

Je pourrois donner ici mes idées sur ce genre utile, qui met dans un jour si frappant les malheurs & les devoirs de la vie civile; qui, plus que l'orgueilleuse Tragédie, parle à cette multitude, où repose une foule d'ames neuves & sensibles, qui n'attendent, pour s'émouvoir, que le cri de la nature. Je pourrois faire voir que la plupart des Auteurs Dramatiques n'ont malheureusement travaillé jusqu'ici que pour un très-petit nombre d'hommes, que les succès qu'ils devoient attendre, & placer dans l'amélioration des mœurs n'ont pas répondu à leurs efforts, parce qu'ils ont employé leur génie à tracer des tableaux superbes, mais le plus souvent de pure fantaisie. Quelque beaux qu'ils puissent être, ils ne frappent point le gros de la nation, parce qu'ils n'ont pas un rapport nécessaire avec l'instruction générale. Les écrivains comme les grands, ont semblé dédaigner l'oreille du peuple.

Chez les Grecs le but de la Tragédie étoit ſenſible. Elle devoit nourrir le génie républicain, & rendre la Monarchie odieuſe. J'entends fort bien Corneille; mais il faut l'avouer, il eſt devenu pour nous un Auteur preſque étranger, & nous avons perdu juſqu'au droit de l'admirer. Nous aimons le poli, & la maſſue d'Hercule eſt noueuſe. Corneille enfin devoit naître en Angleterre. Que nous reſte-t-il préſentement à faire, ſi ce n'eſt de combattre les vices qui troublent l'ordre ſocial? Voilà tout notre emploi; & puiſqu'il ne s'agit plus de ces grands intérêts, à jamais ſéparés des nôtres, ce ſont mes ſemblables que je cherche, ce ſont eux qui doivent m'intéreſſer, & je ne veux plus m'attendrir qu'avec eux.

Il eſt donc ſingulier que parmi tant d'Auteurs que leur goût portoit à la recherche & à la peinture des caractères, preſque tous aient dédaigné le commerce des habitans de la campagne, ou n'aient vu en eux que leur groſſièreté apparente. Quel tréſor pour un Poëte moral, que la nature dans ſa ſimplicité! Que de choſes à peindre, à révéler à l'oreille des Princes! ſi je ne me trompe, vu nos progrès dans la Philoſophie, ce ſeroit aujourd'hui au Monarque à deſcendre au rang des auditeurs, & ce ſeroit au Pâtre à monter ſur la Scène. L'inverſe du Théâtre deviendroit peut-être la forme la plus heureuſe, comme la plus inſtructive. Le payſan du Danube paroît un inſtant au milieu du Sénat de Rome, & devient le plus éloquent des Orateurs.

Avouons que l'art Dramatique n'a pas rèçu tout son effet, qu'on l'a resserré dans des bornes étroites, que nous n'avons presque point de Pièces vraiment nationales, que le goût imitateur a proscrit la vérité précieuse, que ces Tragédies où il ne s'agit point des crimes des Têtes couronnées, de ces crimes stériles dont nous sommes las, mais des infortunes réelles & présentes de nos semblables, sont, sans doute, les plus difficiles à tracer; parce que tout le monde est juge de la ressemblance, & qu'il faut qu'elle soit exacte, ou l'effet est absolument nul. Le Poëte qui me peindroit l'indigent laborieux, environné de sa femme & de ses enfans, & malgré un travail commencé avec l'aurore, & continué bien avant dans la nuit, ne pouvant sortir des horreurs de la misère qui le presse, m'offriroit un tableau vrai & que j'ai sous les yeux. Ce tableau offert à la patrie, pourroit l'éclairer par sentiment, lui donner des idées plus saines de politique & de légiflation, démontrer leurs vices actuels, & par conséquent il seroit plus utile à tracer que ces lointaines révolutions arrivées dans des états qui ne peuvent nous toucher en rien.

Je pourrois m'étendre davantage; mais il est trop aisé & trop dangereux de s'ériger en législateur. L'amour-propre, d'une manière insensible & presque naturelle, vous persuade que l'art & vous, ne faites qu'un. Il faut échapper à ce piége où tombe facilement la vanité. Cependant le critique qui n'a qu'un goût étroit, qu'une ame sèche & stérile, s'imaginera que l'art est détruit, parce qu'il est modifié. Il ne sentira pas que l'art n'a fait qu'augmenter ses richesses,

ſes, & reculer ſes bornes. Triſte envieux, froid diſſertateur, ne ſachant pas même prévoir qu'il riſque de rougir le lendemain de ce qu'il a écrit la veille, il oſera appeller ce genre le refuge de la médiocrité. Comme ſi ce n'étoit rien que de peindre avec ſentiment & avec vérité; comme ſi le génie étoit attaché au vêtement Grec, Perſe, ou Romain, & dépendoit ſervilement de tel ou tel perſonnage!

Quelle comparaiſon, dit l'Auteur de la Poëtique Françoiſe, de Barnevelt avec Athalie, du côté de la pompe & de la majeſté du Théâtre! mais auſſi quelle comparaiſon du côté du pathétique & de la moralité!

Le vœu général de la nation, je l'oſerai dire, eſt de voir enfin des Drames qui nous appartiennent, & dont le but moral ſoit plus effectif, comme plus près de nous. Les premiers eſſais ont été reçus avec tranſport. Voyez dans toutes nos provinces les ſuccès qu'ont eu le *Père de Famille*, *le Philoſophe ſans le ſavoir*, *Beverley*, &c. Chaque citoyen a dit: voilà ce qu'il faut offrir à nos enfans, à nos ſœurs, à nos femmes. Voici enfin des leçons qui pourront fructifier dans leurs cœurs. Plus la fable approche des événemens ordinaires, plus elle ouvre dans l'ame une entrée libre aux maximes qu'elle renferme, dit Gravina.

L'homme de génie, qui a fait le *Père de Famille*, pourroit en cette partie enlever tous nos hommages. Ah! s'il prenoit les pinceaux de cette même

main qui a parcouru le vaste champ des arts, comme tous les états de la vie civile, qu'il a vus & fréquentés, recevroient de son ame féconde & brûlante la leçon d'une morale applicable à leurs diverses conditions! & que deviendroient alors devant lui ces Auteurs qui vont chercher hors de leur siècle & de leur patrie une nature énergique qu'ils ont sous les yeux, & qu'ils sont impuissans à peindre.

A mesure que les lumières s'étendent, se fortifient, naissent dans les arts de nouvelles combinaisons. Elles sont le fruit du tems, de l'expérience & de la réflexion. Il est réservé, sans doute, au siècle de la philosophie de donner au peuple un genre dont il puisse entendre & reconnoître les personnages. Le systême dramatique a visiblement changé depuis Corneille jusqu'à La Chaussée : encore quelques nuances de plus, un nouveau degré de vérité & de vie, & la nation bénira ses Poëtes. On doit des éloges, par exemple, à M. D'ARNAUD; il vient de déterminer un nouveau genre de Drame touchant & lugubre ; il a présenté les grands combats de la Religion & de l'Amour, ces deux puissances du cœur humain. Il l'a vu tel qu'il est, tel qu'il gémit dans les cloîtres; & combien de cœurs infortunés se sont reconnus dans ses tableaux! Combien d'autres éviteront d'opposer ainsi leur foiblesse à la plus tyrannique des passions! Quelle force, quelle influence les écrivains n'auroient-ils pas sur les esprits, s'ils ne perdoient jamais de vue que les talens ne sont rien, s'ils ne se tournent vers un objet utile! Quelle énergie, quel triomphe assuré

n'auroit pas en même-tems notre Théâtre, si, au lieu de le regarder comme l'asile des hommes oisifs, on le considéroit comme l'école des vertus & des devoirs du citoyen! Quel art que celui qui, concentrant toutes les volontés, de tous les cœurs peut ne faire qu'un seul & même cœur! Que de tableaux éloquens nous pourrions enfin exposer en partant de l'heureux point de-vue où nous sommes!

PERSONNAGES.

MR. DABELLE, *Chef de Bureau.*

LUCILE, *Fille de M. Dabelle.*

JENNEVAL, *jeune homme faisant son Droit, demeurant chez M. Dabelle.*

BONNEMER, *Caissier de M. Dabelle, ami de Jenneval.*

DUCRONE, *Oncle de Jenneval.*

ORPHISE, *Cousine de Lucile, nouvellement mariée.*

ROSALIE.

JUSTINE, *suivante de Rosalie.*

BRIGARD, *Escroc, Brétailleur, &c.*

UN COMMIS.

UN DOMESTIQUE.

La Scène est à Paris.

JENNEVAL
OU LE
BARNEVELT FRANÇOIS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. DABELLE *seul, assis devant une table couverte de papiers. Il écrit.*

(Un Commis entre & apporte plusieurs lettres, M. Dabelle les ouvre, & à mesure qu'il les lit, il les rend & dit :)

RÉPONDEZ tout de suite à ces trois Lettres. . . Faites expédier le Congé à ces Soldats, qui ont rempli le tems de leur engagement. Rendons des Agriculteurs aux Provinces, & ne violons jamais la foi publique. Elle est encore plus sacrée que celle des particuliers. Pressez cette autre expédition : elle est importante ; elle intéresse plusieurs malheureux...

(Il a retenu une lettre qui le concerne particulièrement. Il la lit & la tient décachetée à la main. Le Commis se retire.)

Ce jour est donc fait pour me surprendre... (*En*

élevant la voix.) Non, non, l'ambition de m'allier avec un homme plus puissant & plus riche que moi ne m'aveuglera point. Je veux que sa main se donne avec son cœur. Malheur au père assez dur pour faire, du saint nœud de l'Himen, un lien tissu par l'intérêt. Comte! votre lettre me fait beaucoup d'honneur; mais si ma fille ne vous nomme point, ma réponse est toute faite.

SCENE II.

M. DABELLE, LUCILE.

LUCILE *allant à son père, & lui baisant les mains avec respect.*

MON père!

M. DABELLE.

Bon jour mon enfant. Je t'attendois ce matin avec plus d'impatience encore que les autres jours. Nous devons avoir un assez long entretien ensemble. J'ai bien des choses à te dire, & je désire que Lucile y réponde avec sa franchise accoutumée.

LUCILE.

Vous me parlez toujours avec tant de bonté. Vous jugez si favorablement de mon cœur, que je crains de ne pouvoir mériter vos éloges . . . Vous savez le plaisir que j'ai à vous entendre . . . Je ne me suis jamais trouvé embarrassée avec vous; mais combien de fois vous m'avez émue!

M. DABELLE.

Je ſuis trop loin de me reprocher la douceur dont j'ai uſé envers toi pour devoir l'abandonner. Eh! comment peut-on ſe réſoudre à ne pas traiter ſon enfant comme ſoi-même? Ce n'eſt qu'aux ſoins paternels qu'il doit reconnoître celui dont il tient la vie. . . Aſſeyez-vous, ma fille. . . Je ſais vous rendre juſtice. . . (*En s'animant*) Lorſque l'épouſe chérie dont tu me retraces tous les traits, ainſi que les vertus, lorſque ta mère, orgueilleuſe de remplir les devoirs qu'impoſe ce nom ſacré, t'allaitoit ſur ſes genoux, ma Lucile étoit encore au berceau; & dans nos doux entretiens nous parlions déjà de la marier. Au milieu de la joie dont nos cœurs étoient pénétrés, nous jetions pour elle nos regards dans l'avenir. . . (*D'un ton non moins touchant, mais plus ſérieux*) Votre mère eſt morte; Lucile: elle m'a laiſſé ſeul au milieu du travail de votre éducation; mais l'ouvrage commencé par ſes mains, formé ſur le plus noble modèle s'eſt achevé de lui-même; vous me tenez lieu d'elle. . . Mais il eſt une fin pour laquelle vous êtes née. Chaque age a ſa deſtination, & quiconque ne la remplit pas, ſe prépare des mal heurs plus grands que ceux qu'il croit éviter. . . Je ſens qu'il vous ſera dur de vous ſéparer d'un père; c'eſt à moi de vous preſſer de choiſir un époux. . . Il faut que je vous quitte un jour, la tombe où repoſe votre mère m'attend. Alors ne m'ayant plus, ſans protecteur, ſans amis, vous reſteriez ſeule. (*Lucile peinée ſe leve & voudroit parler; M. Dabelle lui prenant les mains*) Non, ma fille, il n'y a point de réponſe à cela. Retenez vos larmes; je

mourrai content, mais ce ſera après avoir aſſuré votre bonheur.

Peſons donc ici nos intérêts: vous vous étonnez tous les jours de voir des maiſons, où, ſous une apparente tranquillité, regne la diſcorde; des Maîtres durs ou gouvernés par leurs valets; des femmes diſſipées & ſans tendreſſe; des chefs de famille dont l'enfance ſe perpétue juſques dans la vieilleſſe. O ma fille! voici l'origine du mal: c'eſt que les meilleures qualités ſe cedent à une triſte opulence. On court après la fortune, on néglige les vertus ſociales. Sous le brillant de la richeſſe, le cœur de l'homme ſe trouve ſouvent bien pauvre. On ſe voit trompé lorſqu'il n'eſt plus tems de revenir ſur ſes pas. Je vous ai accoutumée de bonne heure à diſtinguer le mérite réel de celui qui n'en a que les dehors. Elevée dans la maiſon paternelle, vous y avez vu le vrai, le beau, l'honnête. Le vice ne s'eſt offert à votre imagination que comme ces fantômes qui ſe perdent dans l'ombre. Voici l'age où la raiſon ſe joint chez vous au ſentiment. Voici l'inſtant où je dois être récompenſé de mes peines... Je vous l'ai déja dit, ma fille, plus des trois quarts de mes jours ſont écoulés... Répondez-moi: aurai-je la conſolation de vous laiſſer entre les bras d'un époux? J'ai toujours attendu que votre cœur parlât: je l'avouerai, j'ai épié avec une ſecrète impatience juſqu'à ſes moindres mouvemens. Digne de choiſir, je lui en ai laiſſé la liberté. Ma maiſon s'eſt ouverte à tous ceux qui pouvoient aſpirer à votre main. Tous ſe ſont déclarés, & vous qui jouiſſez de ma confiance & de mon eſtime, Lucile vous ne me dites rien.

LUCILE.

Oser me décider sur un choix qu'il n'appartient qu'à vous de faire, mon père, trop de regrets suivroient mon imprudence. Cette liberté m'est à charge. Je m'égare, je me perds dans l'examen des hommes répandus dans la société, & jugeant trop sévèrement les personnes que vous adoptez peut-être, je préfere l'obéissance. C'est la vertu de mon sexe; & elle convient parfaitement à ma situation. Comment votre fille ne pourroit-elle pas aimer celui que vous aurez choisi pour fils? nommez-le seulement, je lui trouverai des vertus.

M. DABELLE.

Aucun n'est adopté; non, crois-en ton père. Si j'écoutois mon cœur, tremblant, irrésolu, je n'oserois jamais prononcer son nom. Je serois plus sévère que toi-même, & la tendresse d'un père surpasseroit encore ta délicatesse. Je ne vois que trop combien les mœurs, de jour en jour plus corrompues, rendent le plus heureux des liens, le plus difficile à former; mais enfin il est un terme pour se décider. Ne point trouver d'hommes avec qui tu crusses pouvoir passer ta vie, ce seroit faire un outrage à la société. Le jeune homme que tu aimeras, fût-il sans vertus, ne vivra pas longtems avec toi sans les connoître.

LUCILE.

Mon père, épargnez votre fille; vos louanges l'ont fait rougir.

M. Dabelle.

C'eſt par elles que je t'encourage à t'en rendre encore plus digne. Lucile, quand je te loue d'avance de faire le bonheur d'un honnête homme, c'eſt que je ſuis ſûr que tu le feras. Le rang & les richeſſes ſont à tes yeux comme aux miens de futiles chimères. Tu n'écouteras que la voix de ton cœur. Parle, j'attends ton aveu.

Lucile *avec embarras.*

Eh bien je dompte ma timidité. Nommez-moi donc ceux qui ſe ſont déclarés. Si quelqu'un d'entr'eux peut me décider, je...

M. Dabelle.

Mais perſonne n'ignore ce qui attire ici Dorimon, le jeune Voclair. Madame Deſmare vient tous les jours pour ſon fils; M. Verſal & le Conſeiller ſe ſuivent d'aſſez près. Ils t'ont donné tout le loiſir de les connoître, & chacun demande la préférence.

Lucile.

Puis-je parler hardiment ſur leur compte?

M. Dabelle.

Il le faut, ma fille.

Lucile.

Eh bien, je ne vois dans aucun d'eux celui que je nommerai mon époux. M. Dorimon ſe déguiſe trop à mes yeux. On voit qu'il tremble de ſe montrer tel qu'il eſt. Il me ſemble appercevoir en lui un caractère qu'il n'eſt pas facile d'approfondir, & je

redoute un homme impénétrable. Pour le jeune Voclair, il eſt tout ſuperficiel. Il ne m'a pas encore dit un mot qui ſerve à me prouver qu'il puiſſe penſer. Le fils de Madame Deſmare eſt un homme trop indécis pour que je penche jamais en ſa faveur. Je l'ai vu dans une heure changer trente fois d'avis au gré de ceux qui ſe jouoient de ſa volonté. Le Conſeiller a eu le malheur de ſe voir trop jeune en place; il n'a rien appris; il tranche, décide, & ſe croit juge-né de l'Univers: je l'ai trouvé trop grave pour de petites choſes, & trop inconſéquent pour des affaires où l'intérêt général ſe trouvoit compromis. Quant à M. Verſal, il ne m'a fait juſqu'ici la cour qu'en paroiſſant ſous un habit plus élégant que celui de la veille; il ſemble n'exiſter que par ſes belles dentelles & par les fleurs de ſa veſte. Enfin j'ai beau vouloir trouver un mérite qui m'attache, je ne vois autour de moi qu'un éclat emprunté. Eſt-ce ma faute ſi vous m'avez rendue ſi difficile? Celui qui vous appellera ſon père ne doit-il pas poſſéder quelqu'une de vos qualités?

M. DABELLE.

Peut-être y ſuis-je, le Comte de Stal; qu'en penſes-tu?

LUCILE *avec étonnement.*

Le Comte, mon père!

M. DABELLE *en ſouriant.*

Voici ſa lettre, vous me dicterez la réponſe. (*Lucile reçoit la lettre & la lit*) Mais dis-moi tout de ſuite ſi c'eſt lui. Devenir Comteſſe eſt un appas à faire tourner une tête!

LUCILE, *avec nobleſſe.*

Heureuſement, tout ce clinquant ne m'éblouit pas. Je me repréſente le Comte dépouillé de ſes titres & de ſes biens. Je ne vois pas qu'il mérite de l'emporter ſur ſes rivaux. Je ne l'aime point.

M. DABELLE.

Et tu n'aimerois perſonne ?

LUCILE, *héſitant.*

Non, mon père.

M. DABELLE, *d'un ton affectueux & ferme.*

Lucile ! me parlez-vous vrai ?

LUCILE.

Vous me preſſez... Vous m'arrachez un ſecret... Mais comment réſiſter à l'aſcendant de vos bontés ?... Comment vous taire... Il faut vous obéir.

M. DABELLE.

S'il eſt des ſecrets que tu ne puiſſes épancher dans le ſein d'un père qui te traite en ami, je ne demande plus rien.

LUCILE, *avec tendreſſe.*

Je n'aurai jamais d'autre confident que vous. Vous me guiderez, vous me conſolerez... Je crains d'aimer... Je crois que j'aime... Je fais un effort ſur moi-même, c'eſt le plus grand, ſans doute... Mais du moins n'oubliez pas...

M. DABELLE.

Eh ! ma fille, méconnoîtrois-tu ton père ?

LUCILE.

Le cœur me bat: pourquoi donc suis-je si tremblante?

SCENE III.

M. DABELLE, LUCILE, BONNEMER.

(*Bonnemer est entré a pas lents, le front baissé, les bras croisés.*)

M. DABELLE.

VOICI Bonnemer. (*A part.*) Il paroît affligé. (*Haut.*) Qu'avez-vous mon ami?.. Vous me paroissez tout troublé. Puis-je savoir quel chagrin?..

BONNEMER, *d'un ton triste.*

Ah! Monsieur, on est bien trompé dans ce monde. Il faut renoncer désormais au doux plaisir de la confiance. Tel qui porte une phisionomie honnête, porte une phisionomie menteuse. Dans ce siècle la jeunesse est impénétrable. Cette Ville malheureuse est si propre à favoriser, à entretenir ses désordres. Qui l'eût dit?.. Jenneval... Malheureux jeune-homme!

M. DABELLE, *surpris.*

Eh bien Jenneval? (*A sa fille qui fait un mouvement pour se retirer.*) Demeurez ma fille, nous devons reprendre notre entretien.

BONNEMER.

Monfieur, j'ai connu fon père. Nous fûmes amis trente ans. Il mourut dans mes bras. Il m'a recommandé fon fils en expirant. Veillez fur lui, me dit-il, guidez fa jeuneffe; il fera fufceptible de grandes paffions; préfervez-le des malheurs qu'elles enfantent. Se pourroit-il qu'une fource auffi pure fe fût corrompue, qu'il eût dégénéré de ce fang vertueux? Il paroiffoit fi fage, fi rangé!.. Non, c'eft une chofe, qui me paffe encore... Malheureux Jenneval!

LUCILE, *a part.*

O ciel! Que va-t-il annoncer?

M. DABELLE.

Eh bien; qu'a-t-il fait Jenneval? Poffedez-vous.

BONNEMER.

Ah! vous allez être pénétré de douleur. Ce jeune homme, dont vous m'avez vu l'ami fi zélé, n'eft plus digne de mon amitié. Il m'a trahi.

M. DABELLE.

Comment?

BONNEMER.

Je l'avois chargé d'aller recevoir cette lettre de change que je dois rembourfer demain en votre nom. Eh bien, Monfieur, j'ai des nouvelles pofitives qu'il a reçu l'argent, & depuis ce jour je ne l'ai point revu.

LUCILE, *a part.*

Malheureuse! cache ton trouble.

M. DABELLE, *froidement.*

Mais ne m'avez-vous pas dit qu'il étoit à la campagne, chez son oncle, depuis quatre jours?

BONNEMER.

Et voilà ma faute. J'ai voulu cacher quelque tems la sienne. J'ai déguisé la triste vérité pour lui donner le tems du repéntir. C'est moi qui ai introduit Jenneval dans cette respectable maison, l'asile des vertus. Il obtint votre estime, je voulois la lui conserver; mais hélas! c'est un jeune homme perdu. Qu'il me cause de chagrin! J'ai cru que la seule idée de mes inquiétudes le rameneroit vers moi; mais on l'a vu promener ses pas dans une de ces maisons écartées, où la débauche sans doute entretient ses tristes victimes. Jugez si je dois encore l'adopter pour mon ami, & si je n'ai pas des larmes à verser sur cette ame honnête qu'un moment a corrompue. Je reculois toujours, enfin il a bien fallu vous tout avouer.

M. DABELLE.

Ce que vous venez de m'apprendre m'étonne & m'afflige. Je lui ai connu de la droiture, des mœurs; cette action est bien contraire à son penchant naturel; mais la fougue, l'emportement, la jeunesse, l'exemple... On l'aura séduit, mon cher Bonnemer, on l'aura séduit. Vous avez besoin de courage & de vigilance. Agissez, mais prudemment; taisez cette avan-
. Un mot prononcé dans la première chaleur du

reſſentiment a fait quelquefois un tort irréparable ; deux mille écus ne ſont rien ; mais perdre un cœur ſenſible & bien né, voilà ce qu'il eſt important de prévenir. Souvent une imprudence a reçu dans la bouche de la malignité tous les caractères du crime, & l'on a flétri pour le reſte de ſes jours un homme vertueux, mais foible. Tout en l'obſervant, ayez l'air de vous repoſer de ſa conduite ſur lui-même, marquez-lui encore de l'eſtime ; s'il revient repentant, il aura toujours les mêmes droits ſur mon cœur. Courez, arrachez-le au vice, il reconnoîtra votre voix, il ſentira le remords & nous le retrouverons tel que je l'ai connu.

BONNEMER, *en regardant Lucile.*

Ah ! Mademoiſelle, quel père, & pour moi quel ami ! (*à M. Dabelle*) Votre généroſité réveille la mienne. La pitié ſuccede à mon indignation. Comment ne ſerois-je point indulgent ? c'eſt vous qui m'en donnez l'exemple.

M. DABELLE.

Les momens ſont chers. Prévenez les progrès rapides de la corruption ; mais couvrez ſa faute du voile le plus ſecret. Faites-lui même entendre que je n'ai rien appris. Que la honte s'éveille dans ſon ame ſans qu'il connoiſſe l'affront ; car quiconque ſe voit une fois avili n'a plus le courage de rentrer dans le ſentier de la vertu.

BONNEMER.

Ah ! Que ne peut-il vous entendre !

SCENE IV.

M. DABELLE, LUCILE.

M. DABELLE.

MA fille, cet honnête homme nous a troublés. Mais tu pleures, tu t'attendris fur cet infortuné qui s'égare.., Và, il peut fe relever de fa chute & tirer un plus grand éclat de fa faute même... J'ai vu tes larmes, embraffe-moi, & furtout ne me déguife plus rien.

LUCILE.

J'étois prête à céder à vos inftances, mon père. Imprudente! j'aurois prononcé peut-être un nom qui, l'inftant d'après, m'eût fait rougir... Non, fouffrez que je vous rende le droit qui vous appartient; eft-ce à moi de choifir, quand vous-même êtes embarraffé... Que d'exemples effrayans pour une fille craintive!... Vous le voyez, Jenneval & tant d'autres dont la conduite paroiffoit exempte de blâme.... La jeuneffe fe corrompt de plus en plus; & comme vous le difiez il y a un inftant, le mariage, dans ce fiècle, eft un nœud trop dangereux à former.... Laiffez-moi toujours vivre auprès de vous. Je vous en conjure au nom de vos bontés. Croyez que le plaifir de vivre avec un père peut balancer celui d'avoir un époux. Pourquoi tant craindre d'un avenir dont le ciel prendra foin?

M. DABELLE.

J'interprête ton silence, ma chère fille, il m'intéresse, il me touche... Va, mon enfant, je sai qu'il est un age, qu'il est des passions... Mais elles ne seront pas plus fortes que l'amitié, que les principes d'honneur, que la vertu... Calme-toi.

LUCILE.

Pardonnez à votre fille...

UN DOMESTIQUE *entre.*

Monsieur, M. Jenneval demande à vous parler en particulier.

LUCILE.

Je ne supporterai jàmais sa vue... Ah! mon père, souffrez que je me retire.

M. DABELLE.

Allez, ma fille.

LUCILE *fait deux ou trois pas, & revenant, elle dit.*

Cependant si vous étiez fâché contre moi, j'aimerois mieux vous dire tout.

M. DABELLE.

Va, mon enfant, ton cœur ne peut être longtems à mes yeux une énigme difficile. (*seul*). En croirai-je mes soupçons! Ciel! change son cœur, ou du moins rends digne du sien le cœur qui s'est égaré.

SCENE V.

M. DABELLE, JENNEVAL.

JENNEVAL *entre en regardant s'ils sont seuls.*

MONSIEUR, j'ai longtems balancé la démarche que je viens faire.... Je marche en tremblant, je parcours avec effroi cette maison qui m'est si connue... Coupable, je n'ose lever les yeux vers vous. Ah! Dieu, qu'il est cruel de porter la confusion sur le front & le remords dans le cœur.. J'ai été un ingrat, j'ai trahi la confiance d'un bienfaiteur, j'ai mis votre ami, le mien, dans le plus cruel embarras. Plaignez-moi, plaignez un malheureux jeune homme qui chérit l'honneur & qui a fait une action déshonorante. Mais quelque étonnante que vous paroisse ma conduite, je ne puis accuser ici l'emploi que j'ai fait de cette somme: je la dois, c'est une dette sacrée; c'est la première sans doute que j'acquitterai... permettez qu'à l'instant même je vous offre des engagemens...

M. DABELLE.

Quels sont ces engagemens, Monsieur?

JENNEVAL.

De vous signer une obligation dont vous me dic-

terez la forme. Je ſuis encore en tutelle; mais bientôt j'eſpere.....

M. DABELLE.

Jenneval, répondez-moi, & oſez me regarder. Quelque affaire ſecrète, quelque accident imprévu vous auroit-il forcé à détourner le dépôt qui vous étoit confié?

JENNEVAL.

Rougirois-je devant vous ſi je n'étois que malheureux? Viendrois-je le front baiſſé ſubir l'affront?.... Vous me pardonneriez, Monſieur, que je ne me pardonnerois pas à moi-même. Je pourrois inventer ici quelque excuſe pour colorer ma baſſeſſe; mais ma bouche ne ſait point proférer un menſonge... N'attendez de moi aucun autre aveu. Dans un trouble inexprimable & nouveau pour mon cœur, je me trouve emporté malgré moi; voilà tout ce que je puis vous dire.

M. DABELLE.

Emporté malgré vous, foible jeune homme! Vous le croyez... Ajoutez un pas de plus à la démarche que vous venez de faire, & je vous réponds de l'eſtime univerſelle. Votre ſenſibilité a beſoin d'un frein puiſſant qui la réprime. Si les paſſions nous égarent, la voix d'un ami peut nous remettre dans le ſentier que notre aveuglement abandonnoit. Il peut nous guérir, nous conſoler... Ma maiſon eſt toujours à vous, cher Jenneval, demeurez-y, & puiſſe l'air qu'on y reſpire, faire rentrer dans votre ame le calme & la tranquillité de la raiſon.

JENNEVAL, *du ton le plus touché.*

Je me sens indigne de l'habiter désormais. Je ne suis pas né pour ce paisible asile. Son souvenir ne me quittera point, mais il sera toujours comme un poids accablant qui pèsera sur mon cœur... Par pitié oubliez-moi... Ne me laissez pas voir tant de bontés, faites plutôt éclater votre indignation... Abandonnez un homme qui s'est avili, & ne songez qu'à ce qu'il vous doit.

M. DABELLE.

Ce que vous me devez n'est rien en comparaison de ce que vous vous devez à vous-même... Vous parlez d'engagemens... Si vous ignorez ceux que vous avez contractés avec moi, malheur à vous; votre dette ne s'acquitera jamais; vous avez de la grandeur d'ame, ne la poussez point jusqu'à l'orgueil. La vertu n'est pas bornée à ne commettre aucune faute, mais a réparer celles qu'on a commises. Consultez l'honneur & vos devoirs, & venez me parler ensuite. Vous ne m'avez vu ni chagrin ni sévère; si votre cœur s'obstine à vouloir conserver des secrets aussi mystérieux que les vôtres... Vous les garderez, Monsieur. (*Il fait quelques pas pour s'en aller & revient en disant.*) Jenneval, écoutez. Vous n'avez rien perdu de mon estime & de mon amitié; je vous le répete. Attendez ici Bonnemer; vous avez besoin d'un ami sage & prudent & je me plais à penser que vous méritez encore d'avoir un tel ami.

SCENE VI.

JENNEVAL, *seul.*

J'ÉTOIS prêt de tomber à ses pieds. Qui m'arrêtoit?.. Rosalie, Rosalie, laisse-moi respirer. Tu maîtrises tout mon être. Tout ce qui n'est pas toi n'a plus d'empire sur mon ame... Cruelle! tu semblois me promettre le bonheur... Hélas! au lieu de te rendre heureuse, je me perds avec toi; c'est pour toi seule que j'aspire à des biens dont je savois me passer... Que le séjour de cette maison me paroît tranquille!.. Où est le tems que je pouvois l'habiter sans rougir?.. Où retrouver ce calme délicieux qui m'accompagnoit près de Lucile?.. Quel doux sentiment me faisoit tréssaillir à l'aspect de son père?... Je le regardois déjà comme le mien... Sa candeur, ses vertus... Ai-je oublié jusqu'à sa tendresse? Rosalie, Rosalie, ah! pourquoi l'amour que tu m'inspires, m'emporte-t-il tout-à-coup si loin de mes devoirs?.. Lucile ne m'a jamais rendu coupable.. Fuyons ces lieux où chaque objet me fait un reproche... Souveraine de mon cœur, l'ascendant de tes charmes m'entraîne... Je ne puis te résister... dispose de mes jours. Heureux ou malheureux mon sort est de vivre à tes genoux.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

La Scène représente l'appartement de Rosalie. L'ameublement est neuf. Une toilette est toute dressée: Rosalie est dans un déshabillé élégant.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, JUSTINE.

ROSALIE, *en se regardant dans le miroir.*

COMMENT me trouves-tu ce matin : J'ai peu dormi, mes yeux ont, je crois, perdu quelque chose de leur vivacité.

JUSTINE.

Oh, je vous conseille de vous plaindre. Jamais vos grands yeux noirs n'ont été plus doux & plus brillans, & je ne sais quel air de tendresse répandu sur votre phisionomie la rend charmante, & votre sourire... Vos yeux font tout ce qu'ils veulent faire... Hier encore, Jenneval les contemploit avec un transport si vrai & toujours si nouveau que je prenois du plaisir à le considérer dans l'extase de l'amour.

ROSALIE.

De sorte que Jenneval te paroît toujours beaucoup amoureux de moi?

JUSTINE.

A mesure qu'ils jouissoient, ses regards devenoient plus avides: ce jeune homme brûle d'une flamme bien sincère.

ROSALIE.

Il est aimable, je l'avoue; mais il a un défaut.

JUSTINE.

Lequel, s'il vous plaît?

ROSALIE.

Mais c'est de n'avoir pas seulement dix mille écus de rente. Il a le cœur tout neuf, & l'esprit romanesque. J'ai soin d'entretenir cette ardeur respectueuse. Il est homme à grands sentimens, & rien n'est assurément plus étrange dans le siècle où nous vivons. Il ne manque point d'esprit, mais il est ombrageux, timide, indécis, quoique d'un caractère sensible. Cependant il est héritier d'une assez grosse fortune, il est docile à ma voix; il m'idolâtre. Allons, toute réflexion faite, je dois vivre avec lui.

JUSTINE.

Vous avez raison. Avec votre esprit & votre beauté que chacun admire, profitez de vos jours brillans pour vous assurer un jeune homme libéral & passionné. Que mon exemple vous serve de leçon. Une maladie de six mois m'a volé tous mes attraits & avec eux mes plaisirs & ma fortune. Autrefois l'on me servoit, & ce m'est un bonheur aujourd'hui de vous servir.

ROSALIE.

Va, les hommes sont nos plus grands ennemis.

Leurs

Leurs ſoins ſont intéreſſés & barbares ; ils ſont tous ingrats, & ils oſent encore nous mépriſer ; une guerre ſecrète regne entre nos deux ſexes, ce ſont des tyrans qui veulent nous ployer ſous leur joug, mais plus foibles nous devons avoir recours à l'artifice, & paroître le contraire de ce que nous ſommes ; ainſi nous nous vengeons... Puiſque je maîtriſe Jenneval, je puis eſpérer qu'enfin... Oui, de la réſerve ſans dureté, quelques nuances fines d'amour, mais ſans foibleſſe ; voilà tout ce qu'il faut pour le ſoumettre... Mais il y a une heure que je devrois être en état de paroître... Quand Jenneval viendra, qu'on l'annonce... Enfin, voici Brigard... Allez...

(*Juſtine ſort.*)

SCENE II.

ROSALIE, BRIGARD.

(*Il doit avoir l'air d'un homme qui a paſſé la nuit.*)

BRIGARD.

J'AUROIS donné cette nuit ma vie pour une obole. J'ai joué d'un malheur effroyable ; j'ai perdu tout ce qu'on pouvoit perdre... J'ai du noir dans l'ame.

ROSALIE, *avec familiarité.*

Libertin! Tu n'es donc pas trop satisfait de ta journée? Et depuis, as-tu été aux informations?

BRIGARD.

Oh, je n'y ai point manqué. Jenneval n'est point riche par lui-même, comme tu l'as fort bien deviné; mais il a un oncle opulent dont il est l'unique héritier. Le jeune homme est encore sous la tutelle de cet oncle qui vit à la campagne à quatre lieues d'ici. On me l'a peint comme un homme fort bizarre, dur...

ROSALIE.

Cet oncle est donc bien riche?

BRIGARD.

Oui; de plus, avare.

ROSALIE.

Et combien de tems peut-il vivre encore?

BRIGARD.

Mais dix à douze années. Il peut pousser jusques-là.

ROSALIE.

Dix à douze années! ô ciel!

SCENE III.

ROSALIE, BRIGARD, JUSTINE.

JUSTINE.

Monsieur Jenneval, Mademoiselle.

ROSALIE, *à Brigard.*

Vîte, passe de l'autre côté.

BRIGARD, *en s'en allant.*

Au revoir.

SCENE IV.

ROSALIE, JENNEVAL, JUSTINE.

(Rosalie prend un air riant & agréable. Jenneval la salue, la regarde tendrement, & lui baise la main.)

JENNEVAL.

Ah! chere Rosalie, je ne trouve qu'ici le bonheur & la joie.... Non, jamais je n'ai eu plus de besoin de me trouver auprès de vous.

ROSALIE.

Mon cher Jenneval, qu'avez-vous? Et que vous feroit-il arrivé?

JENNEVAL.

Rien que je n'eusse dû prévenir.... Rosalie, je voudrois être seul un moment avec vous.

(Rosalie fait un signe à Justine qui sort, & fait asseoir Jenneval à coté d'elle. Jenneval continue.)

Me croirez-vous, chere Rosalie. Je vous répete que je vous aime, je vous le dis du fond de l'ame, & je venois dans le dessein de rompre avec vous pour jamais.

ROSALIE.

Avec moi, ciel! Comment?

JENNEVAL.

Mon cœur est sur mes lèvres. Chère Rosalie, retenez vos larmes.... Ecoutez-moi... Je ne puis parler.

ROSALIE.

Vous m'étonnez, vous m'inquiétez..... Jenneval que voulez-vous dire?

JENNEVAL.

Que je suis un malheureux indigne de vous & de l'estime des hommes..... Vous allez rougir de m'entendre.... Mais avant que l'aveu échappe de ma bouche, dites: m'aimez-vous, Rosalie? Si vous ne m'aimez pas avec passion, je suis perdu.

ROSALIE.

Pouvez-vous insulter à ma tendresse par un sem-

blable doute? Ah! Jenneval, si j'ai évité quelquefois vos regards, vos transports, c'est qu'un cœur tendre a besoin du secours d'une vertu fière. Le ciel en me donnant la sensibilité, m'a fait là un présent bien dangereux... Oui, vous êtes un ingrat, si vous pensez ce que vous dites.

JENNEVAL.

Je ne doute plus de votre amour, mais puisque ce cœur est à moi, il me pardonnera.... Je ne dois plus hésiter.... Lorsque je vous vis pour la première fois, Rosalie, ce fut de ce moment que je sentis la douleur de n'être pas né riche. Cependant n'écoutant que cet amour dont vous daignez m'assurer encore, vous vîtes en moi seul l'heureux mortel à qui vous accordâtes votre confiance. Mon bonheur eût été parfait, si ma fortune présente eût répondu à mes désirs. Je n'eus jamais la force de vous avouer que mes moyens étoient au-dessous de ce que vous pouviez attendre; mais ne pouvant en même tems vous voir former d'inutiles souhaits, j'ai tout tenté pour vous prouver mon amour; je suis loin de vanter mon zèle; que dis-je? C'est à vos pieds que je viens rougir de m'être déshonoré; je vais perdre votre estime, mais souvenez-vous que sans l'amour le plus extrême, je serois encore innocent.

ROSALIE.

Et de quel crime êtes-vous donc coupable?

JENNEVAL.

J'ai trahi la confiance d'un homme respectable que je n'ose plus nommer mon ami... Ces deux mille écus que je remis entre vos mains, il y a

huit jours, tant pour fournir à cet ameublement, qu'à notre dépense; cet argent n'étoit point à moi, . . . J'ai tâché de dérober jusqu'ici à vos yeux les remords qui me tourmentoient. . . . J'ai des espérances; mais pour le moment je me trouve sous la loi d'un tuteur. . . . Est ce assez m'humilier à vos yeux?. . . A présent, osez me répondre, m'aimez-vous encore?

ROSALIE.

Vous croyez donc que c'étoient ces richesses qui m'attachoient à vous. . . . Vous me faisiez cette injure, vous Jenneval! Ah! reprènez vos dons. Si je les ai acceptés, c'est parce que c'étoit votre main qui me les offroit. Je n'ai point eu cette fausse délicatesse qui tient à l'orgueil ou à l'indifférence. Je n'ai point rougi de tout partager avec celui à qui j'avois donné mon cœur. . . . Oui, je suis piquée, mais c'est de votre défiance. Pourquoi ne m'avez vous pas parlé avant de commettre une telle imprudence, je vous l'aurois épargnée?. . . Je vous aime toujours, Jenneval, ouvrez-moi votre cœur; quels sont aujourd'hui vos desseins? . . . . .

JENNEVAL.

Sans cet aveu qui me charme & qui me rend pour toujours à vous, j'allois fuir pour ne reparoître jamais à votre vûe. Pardonnez, je vois que vous ne m'aimez que pour moi. . . Je sors de chez ce digne homme que j'ai trompé. Guidé par le repentir, je me suis offert à toute l'indignation que je méritois. Il m'a parlé avec bonté, & j'ai mieux apperçu toute la honte qui m'environnoit. Je ne puis la supporter plus longtems. (*Avec*

feu). Je suis sûr de toute ta tendresse, chère Rosalie.... Eh bien, ayons ce courage que l'amour inspire. Que l'amour nous tienne lieu de richesses coupables..... Est-il de plus doux plaisir que la paix de l'ame? Allons habiter un simple réduit où nous goûterons le bonheur sans remords. Qu'importe un séjour moins brillant à deux cœurs qui s'aiment!.... Je vendrai ces meubles qui me reprochent ma honte. . . Je restituerai la somme que j'ai détournée. Un jour viendra, Rosalie, que le ciel couronnera notre constance. Pour vivre obscurs, nous n'en vivrons pas moins heureux. Que dis-je? Rentré en grace avec cet ami qui m'aime & que j'estime, je n'aurai plus de remords, & tous nos jours couleront paisibles & fortunés.

ROSALIE.

Mon ami, vous parlez de remords, comme si vous étiez un grand criminel. Je vous ai écouté patiemment. J'estime la noblesse de votre ame, mais son excessive sensibilité vous abuse. Pour avoir commis une faute, au fond très-réparable, faut-il connoître le désespoir? Vous poussez toujours les choses à l'extrême. Cela est dans votre caractère, & c'est un défaut. Songeons paisiblement aux moyens d'accorder ce que vous devez à l'honneur; mais en même-tems ce que vous devez à vous-même pour votre propre félicité. Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez un oncle assez riche de qui vous attendiez un jour?..

JENNEVAL.

Ah! De qui me parlez-vous? Son nom seul m'ins-

pire l'effroi. Si jamais il découvroit notre liaison, je ne saurois comment me dérober à son ressentiment. Homme févère, inflexible... Non, Rosalie, jamais je n'aurai recours à lui; & ce qui doit hâter encore plus une juste restitution, c'est la crainte trop bien fondée que ma faute ne parvienne bientôt à son oreille.

ROSALIE.

Vous ne m'avez point entendue, Jenneval. De grace, n'outrez rien. Point de déclamation. Répondez-moi: a-t-on paru bien furieux contre vous chez M. Dabelle?

JENNEVAL.

Je vous l'ai dit: on m'a reçu avec trop d'indulgence, & c'est ce qui me déchire le cœur.

ROSALIE.

Eh bien, on ne vous voit donc pas si coupable que vous vous imaginez l'être. En homme habile, profitez de cette bienveillance. Ne sauriez-vous prendre des arrangemens avec ces personnes qui vous connoissent & vous estiment? Elles n'ignorent pas que l'héritage de votre oncle ne sauroit vous manquer. Il n'est pas immortel. Un emprunt légitime n'est défendu, ni par les loix, ni par l'honneur. Ce conseil que je vous donne, au moins, Jenneval, vous le verrez par la suite, est parfaitement désintéressé. Jeune, & dans l'age où vous devez paroître, laisserez-vous échapper ce tems heureux qui fuit & ne revient plus. Vous ne me ferez pas l'injure de penser que j'aie ici quelque vue d'intérêt... (*du ton le plus tendre.*) Va mon cher Jenneval, un réduit

obſcur, une vie ſolitaire, une chaumière dans un village, tout me ſera égal, pourvu que je la partage avec toi... Je veux ton bonheur, & je t'aime trop pour y renoncer; mais toi, Jenneval, tu n'es pas aſſez décidé.

JENNEVAL.

Parlez, & je vous jure de l'être.

ROSALIE.

Garde-toi donc de former le projet de vivre dans cette médiocrité honteuſe, qui attire à coup ſûr le ſourire du mépris. Crois-moi, je connois le monde. Il pardonne tout hors les ridicules, & la pauvreté eſt le plus grand à ſes yeux. Si tu ne t'y préſentes pas avec un certain éclat, mieux vaudroit n'y jamais paroître. Le monde juge l'habit, la demeure, la dépenſe: tout cela tient à l'homme. Le monde peut juger fauſſement; mais il juge ainſi. Uſe de toutes les reſſources que tu peux avoir. Quelque argent anticipé ſur tes revenus futurs, au lieu de renverſer ta fortune ne peut que l'établir plus ſurement. Les gens riches ou ceux qui paroiſſent l'être, s'attirent les uns les autres & forment un corps ſéparé. Un étranger n'y eſt point admis, quelque mérite qu'il ait d'ailleurs. Il faut ſemer l'argent pour le recueillir enſuite. Sans un coup décifif, Jenneval, vous ne ferez que languir, & vous perdrez avec vos plus belles années juſqu'à l'eſpoir de vous faire un état. C'eſt donc une ſageſſe, une prudence; je dirai plus, une économie de forcer le crédit en cas de beſoin. Mon bon ami, il n'y a donc qu'une ter-

reur enfantine, ou une inexpérience absolue qui ait pu vous empêcher jusqu'ici d'avoir recours à ces moyens utiles. Je ne vous prescris point la prodigalité. Je désire seulement que vous vous mettiez en état de vous faire honneur de ce qui vous appartient. Si vous avez des amis, leur bourse doit vous être ouverte. On s'intrigue, on s'arrange. On trouve un peu d'un côté, un peu de l'autre. Un jour vient qui paie le tout. Que dis-je? Le jour où vous sortirez de tutelle n'est pas si éloigné. La nation est partagée en deux portions: en gens qui prêtent & en gens qui empruntent. Pourquoi rougiriez vous de faire ce que fait la moitié du monde?

JENNEVAL.

Je sens la force de vos raisons. Mais, soit ignorance, soit timidité, soit répugnance secrète, mon cœur a toujours hésité.

ROSALIE.

Si vous m'eussiez parlé plutôt, au lieu de commettre une telle étourderie, j'aurois pu vous indiquer...

JENNEVAL.

Se peut-il? J'oserois espérer...

ROSALIE.

Je veux vous laisser un peu de regret d'avoir manqué de confiance envers moi; de ne m'avoir pas ouvert votre ame, d'avoir pu faire un seul pas, sans en faire part à celle qui ne réfléchit que pour vous rendre libre & heureux.

JENNEVAL.

Ah! divine Rosalie!.. Pardonnez...

SCENE V.

ROSALIE, JENNEVAL, JUSTINE.

JUSTINE.

MADEMOISELLE, une personne demande M. Jenneval, & s'obstine à vouloir lui parler.

ROSALIE.

Mais avez-vous dit qu'il n'étoit point ici?.. Ne laissez point entrer.

JENNEVAL *surpris.*

Qui viendroit? Et d'où pourroit-on savoir?.. Mais j'entends sa voix... O ciel! c'est Bonnemer, c'est mon ami... Non, je ne puis... Il faut que je l'entende...

ROSALIE, *d'un ton artificieux.*

Il est trop juste... Nous nous reverrons, mon cher Jenneval.

(*Rosalie se retire dans un cabinet voisin.*)

SCENE IV.

BONNEMER, JENNEVAL.

BONNEMER, *derrière le Théâtre.*

Il eſt ici, vous dis-je... Je le ſais... Je veux lui parler... J'entrerai... (*avec exclamation.*) Ah ! cruel ami, que vous me donnez de peine!.. Etes-vous bien réſolu à déſoler tous ceux qui vous connoiſſent?.. Jenneval, cher Jenneval; pourquoi n'êtes-vous pas déjà dans mes bras?

JENNEVAL.

C'eſt que je me rends juſtice... Mes peines ſont pour moi... Laiſſez-moi, de grace... Votre préſence me fait trop ſouffrir... Un jour nous pourrons nous revoir... Mais pour aujourd'hui, je vous le dis ſans détour, je ne veux entendre ni reproche ni conſeil.

BONNEMER.

Ami aveugle ! mon amitié t'importune! Tremble à la vue du précipice, lorſque ma main vient t'arrêter ſur le bord. Voilà donc pour qui tu t'égares, pour qui tu abandonnes ceux qui te furent ſi chers! c'eſt pour une femme mépriſable.

JENNEVAL.

Arrêtez, Bonnemer; n'inſultez pas à l'objet que j'aime. Si vous venez ici pour l'outrager, je conſens plutôt à ne plus vous voir.

BONNEMER.

Je fortirai, jeune infenfé. J'abandonnerai mon ami, puifqu'il le veut. Je retournerai fans lui chez le généreux Dabelle, chez ce père refpectable qui t'aime, qui te plaint, qui t'attend; qui à l'exemple de fa fille, verfera plus d'une larme, en apprenant que tu rejettes jufqu'aux foins de l'amitié. Adieu, embraffe-moi du moins pour la dernière fois.

JENNEVAL *ému & lui prenant la main.*

Non... Demeurez un inftant.

BONNEMER, *avec le cri de l'ame.*

Eh! j'ai perdu ton cœur, ta confiance. Tu t'es caché de moi, & ce fut là l'origine de tes défordres. Ta folle paffion t'expofe à de plus grandes fautes encore que celles que tu as commifes. Je fuis toujours le même; & toi, Jenneval, qu'es-tu devenu? Pourquoi ton cœur eft-il changé? Dis-moi donc qu'eft devenu mon ami?

JENNEVAL.

Ah! fi tu l'es, dépofe donc cette âpre auftérité, qui condamne toujours, & qui ne veut rien fentir. Tu ne connois pas celle que j'adore; fi tu l'avois vue... Tu fais que dans cette honorable maifon, où l'on ne m'a que trop bien reçu à ta recommandation, je pouvois être le plus heureux des hommes. Les graces, les vertus, les charmes de Lucile, m'attacherent à tous fes pas. Je croyois l'aimer... Mais que depuis un mois j'ai fenti la différence de ce tendre intérêt qu'infpire la douceur, & de ce feu tumultueux qu'allume la beauté! As-tu connu cet afcendant

impérieux? Dès l'inſtant que j'apperçus Roſalie, je reçus un nouvel être... Il falloit mourir ou tomber à ſes genoux; j'y tombai, & je ne vis plus qu'elle dans l'univers, & la vie ne me parut un bienfait des cieux, que parce que déſormais je pouvois en conſacrer tous les inſtans ſous ſes yeux... Je t'ai fui dans ces momens, craignant d'être guéri, redoutant tes conſeils. Je les redoute encore... Ne me force pas à devenir plus coupable... Furieux que je ſuis, je ſacrifierois l'amitié même à l'amour. Pardonne, je t'ouvre mon cœur. Il eſt en proie aux tranſports les plus violens... Cher Bonnemer, je crois cependant que je ſerois fortuné ſi je jouiſſois des biens que la providence m'a accordés. Je les partagerois avec l'objet qui me fait chérir l'exiſtence; mais un oncle, en me refuſant ce que j'avois droit d'attendre, a été le premier auteur de ma faute... Tu connois ſon humeur intraitable... Je ne lui expoſerai point des beſoins qu'il ne comprendroit pas. Les plus chers ſentimens de mon cœur ſont oppreſſés ſous ſa tyrannie... O mon ami! j'ai voulu être libre en aimant, & je ſens que la main de la néceſſité m'a chargé de chaînes encore plus peſantes.

BONNEMER.

Cette paſſion, fondée ſur les ſens, ne te cauſera que du trouble & du déſeſpoir. Crois-moi, Jenneval, il ne tient qu'à toi de briſer tes liens; le veux-tu?

JENNEVAL.

Que tu connois peu l'amour, ſi tu penſes qu'on puiſſe ainſi l'aſſujettir! Moi! que je renonce au plai-

fir d'être aimé... Ah! Il eft trop fait pour ce cœur tendre & qui le goûte pour la première fois... Un orage violent s'eft élevé dans mon ame, & malgré mes combats, ma honte & ta douleur, jamais je n'ai fenti fi vivement l'avantage d'être né fenfible. Crois-moi : il eft affreux de vivre fans aimer, & lorfque notre cœur rencontre l'objet heureux qui le captive; ami, c'eft le Ciel qui l'amene fous nos regards pour achever nôtre bonheur. Nous y refufer, n'eft plus alors en notre pouvoir.

BONNEMER.

Ce n'eft point le fentiment de l'amour qui eft criminel, c'eft l'objet que tu as choifi;.. Ah! Si Lucile avoit fixé ton choix, tous les cœurs y auroient applaudi. Ta félicité feroit pure, aucun nuage ne la troubleroit. Au plaifir que donne l'amour, fe joindroit celui de l'approbation publique.

JENNEVAL.

Je n'écouterai que la voix qui commande au fond de mon cœur; elle me parle, elle me raffure; elle me dicte de nouveaux devoirs..... J'aime..... Si je pouvois difpofer de ma main, j'irois de ce pas la lui affurer folemnellement aux pieds des autels... Il faut que des nœuds éternels nous enchaînent l'un à l'autre... Je ne ferai heureux que lorfque je pourrai l'avouer & la montrer à tous les yeux, portant mon nom & poffédant mon cœur. Mais tu fais que la mort d'un père m'a donné un maître defpotique. Il me refte un ami, l'aurai-je encore longtems?

BONNEMER.

Il te restera malgré toi, infortuné Jenneval. Pourrois-je t'abandonner dans l'égarement où ton inexpérience t'entraîne? Ton cœur est encore honnête, quoique livré au désordre; mais prends garde, la contagion du vice t'approche de près, elle flétrira bientôt tes mœurs aimables. Alors tu deviendras vil, alors tu ne seras plus mon ami... Ah, crédule jeune homme! ce n'est point ici où demeure celle avec qui tu dois passer ta vie... Elevé dans les bras d'une facile confiance, tu ignores les artifices d'une femme perdue, tu n'apperçois point les piéges qu'elle multiplie sous tes pas.

JENNEVAL.

Tu n'imagines pas, Bonnemer, à quel point tu m'affliges. Je ne t'avois jamais vu injuste... Va, crois-moi, sans sa vertu...

BONNEMER.

Sa vertu!

JENNEVAL.

Oui, son ame est remplie de délicatesse... C'est sa vertu qui me rend malheureux... Ses graces & sa franchise temperent seules la sévérité de sa réserve... (*avec chaleur*). Mais il n'y a personne au monde qui puisse savoir cela mieux que moi...

BONNEMER.

Ne nous emportons point sur les termes... Ami Jenneval, c'est donc une fille honnête, sincère, vertueuse, qui s'est jetée dans tes bras, qui t'a fait violer tous tes devoirs, à qui tu as donné un bel ameu-

ameublement, qui l'a accepté... Où est ta raison?

JENNEVAL.

Que tu me fais souffrir!.. Change de langage..: Qui de nous deux doit juger de l'état où ce cœur doit être heureux?..

BONNEMER.

Tes yeux sont fascinés, & de nouveaux remords t'attendent. C'est une femme méprisable, te dis-je. Périssent ces infâmes courtisanes, la honte de leur sexe!

JENNEVAL, *avec le cri de la douleur.*

Elle?.. Rosalie!.. Tu l'outrages! Adieu, je me retire.

BONNEMER, *d'un ton ferme & tendre.*

Si tu ne m'étois pas aussi cher, je me serois déjà retiré, ou plutôt je ne serois pas venu te chercher ici. Ose me répondre. Est-ce ma cause ou la tienne que je soutiens en ce moment? T'ai-je jamais trompé? Reviens, lis en mon ame le motif qui me fait agir; vois toute ma tendresse, & sois ensuite assez insensible pour refuser la main que je te présente.

JENNEVAL, *la saisissant avec transport.*

Je l'accepte comme celle d'un bienfaiteur, d'un ami. C'en est fait, je n'aurai plus rien de caché pour toi; mais respecte l'innocent objet d'un amour malheureux. Je lui avois juré un secret inviolable, tout m'échappe en ta présence... Tu vas devenir mon juge... Sans doute un de ses regards la justifiera plus

que toutes mes paroles. (*en courant vers le cabinet voisin, & prenant Rosalie par la main.*) Venez, Rosalie, joignez-vous à moi; c'est un ami inflexible qu'il nous faut gagner.

SCENE VII.

BONNEMER, JENNEVAL, ROSALIE.

ROSALIE.

Je tremble.... A quoi m'exposez-vous?

BONNEMER *à part.*

Dans quel étonnement!...

JENNEVAL *à Rosalie.*

A tout ce qui peut vous rendre chère aux yeux d'un autre, comme aux miens.

ROSALIE *à Bonnemer.*

Monsieur, dans la solitude où mes malheurs m'ont forcée à me cacher, je ne puis m'empêcher de rougir à l'aspect d'un nouveau témoin de l'état où je suis; mais malgré les apparences, mon cœur vous est sans doute connu. Jenneval m'est cher, vous êtes ami de Jenneval, & ce titre seul calme un peu le trouble dont je ne pouvois me défendre. Croyez que la plus pure tendresse m'unit à Jenneval. Si vous trouvez que je fasse son malheur, entraînez-le loin de moi. Punissez-moi de l'avoir aimé; mais j'en atteste le Ciel qui nous entend, dans la douleur

où mon ame sera plongée, & en quelque lieu où mon sort me conduise, mon cœur ne sera jamais qu'à lui.

JENNÈVAL *à Bonnemer.*

Mon ami! mon ami! La voyez-vous, l'entendez-vous?

BONNEMER.

Très-bien, ma foi; elle fait à merveille...

JENNEVAL.

Quoi?

BONNEMER.

Son Rôle.

JENNEVAL.

Que dites-vous?

BONNEMER *à Rosalie.*

Mademoiselle, Jenneval est mon ami; jusqu'ici il s'est montré vertueux. S'il vous est cher, comme vous le prétendez, ne l'écartez point du sentier de ses devoirs. C'est ce qu'il doit avoir de plus sacré dans le monde. Il est jeune, & vos charmes le subjuguent. N'abusez point de ce dangereux pouvoir. J'ignore vos malheurs; mais si les apparences sont contre vous, avouez que jamais elles ne furent mieux fondées...

ROSALIE *en l'interrompant.*

Vous prenez avec moi, Monsieur, un ton qui m'étonne, m'humilie.. Votre ami a dû vous dire... Mon cœur est oppressé... (*elle s'appuie sur Jenneval, & dit en pleurant*,) Jenneval, Jenneval, vous savez qui je suis, & vous m'exposez à cet affront!.. Est-il possible? non, je n'en reviendrai jamais...

JENNEVAL.

Bonnemer!

BONNEMER.

Mademoiselle, allez, on ne m'abuse point. Croyez-moi, donnez-vous pour ce que vous êtes....

ROSALIE, *en sanglottant.*

O Ciel! infortunée que je suis!

JENNEVAL *d'une voix altérée.*

Bonnemer!

BONNEMER *à Jenneval.*

Jeune imprudent! ces larmes que tu vois couler sont fausses & perfides comme elle.

JENNEVAL *d'un ton emporté.*

Vous auriez dû respecter... Cruel..., Allez, vous n'êtes plus mon ami... Retirez-vous...

BONNEMER, *avec force.*

Ingrat! je le suis encore, & quoi que tu fasses, je le serai toujours: que dis-je? tu me deviens plus cher dans ton délire, & je t'en donnerai la preuve en t'arrachant, malgré toi, au piège où cette Syrene artificieuse voudroit te conduire. Mon active tendresse employera jusqu'à l'autorité publique, si tu n'écoutes pas la voix de ton ami... Adieu.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

JENNEVAL, ROSALIE.

ROSALIE, *feignant de s'évanouir.*

DIEU! je me sens mourir.

JENNEVAL *soutenant Rosalie.*

O Ciel?... Reprenez vos esprits... Je ne pourrai donc faire que votre malheur... Je suis désespéré. (*Il conduit Rosalie sur un fauteuil, & courant vers la porte*) Homme terrible, qu'es-tu venu faire ici? Va; va te ranger au nombre de ceux qui me persécutent.... Je les braverai tous. (*aux genoux de Rosalie*) Pardonne, Rosalie, seroit-il possible que tu m'aimasses encore?

ROSALIE.

Ah! ce seul mot me rend à la vie... Si je t'aime encore! jamais tu ne me fus plus cher. Je ne sçais pas te rendre responsable de l'injustice d'autrui. L'idée de te perdre, de te voir arracher loin de moi, voilà ce qui a bouleversé tous mes sens. Apprends de moi comme il faut aimer. Ah! que l'empire que je devrois avoir sur ton cœur n'est-il égal à celui que tu as sur le mien!

JENNEVAL.

En pourrois-tu douter?

ROSALIE.

Non... mais faiſons ici le ſerment de ne point nous ſéparer. Livre-moi déſormais toutes tes volontés, je te réponds des miennes. Uniſſons-nous contre nos perſécuteurs ; créons nos reſſources, & que notre courage nous rende à la fois indépendans des événemens & des hommes.

JENNEVAL *preſſant la main de Roſalie.*

Je m'abandonne à toi, ô ma chère Roſalie.

ROSALIE *du ton du reproche.*

Jenneval... Pourquoi ta main tremble-t-elle dans la mienne ?

JENNEVAL *avec vérité.*

Tu es loin de connoître tous les combats qui ſe paſſent en mon ame... Tu l'emportes.... Je t'adore.... Ne m'en demande pas davantage.

ROSALIE.

Mon cœur ne te déguiſe rien.... Je me livre à toi.

JENNEVAL *avec feu.*

Tu ne feras point trompée!

ROSALIE.

Je le ſouhaite, mais il eſt de ces momens orageux, où, ſéduit par une voix impoſante, tu redeviendras foible... où tu ne m'écouteras plus.

JENNEVAL.

Ne crains rien.

ROSALIE.

Me promets-tu de t'en rapporter toujours à moi ſeule?... à moi?...

JENNEVAL.

Je te le promets.

ROSALIE.

Quel eſt donc cet homme que tu nommes ſi facilement ton ami?

JENNEVAL.

C'eſt... Je te l'ai ſacrifié. Il fut dans tous les tems mon protecteur. C'eſt de lui que je tenois cette lettre de change... Il m'aima toujours; il en eſt bien récompenſé!

ROSALIE.

Quoi! il demeureroit chez M. Dabelle?

JENNEVAL.

C'eſt ſon caiſſier, ſon ami.

ROSALIE.

Ecoutez, Jenneval.... Vous avez commis une imprudence très grave en m'expoſant à ſes regards. Vous avez cru pouvoir le fléchir; mais il eſt un de ces hommes froids qui ſont loin de ſentir ou d'excuſer la plus auguſte, la plus tendre des paſſions. L'amour n'eſt pour eux qu'un ſentiment étranger... Il m'a outragée... Vous avez beſoin de lui, c'eſt votre ami, dites-vous?.. Je lui pardonne l'offenſe qu'il m'a faite.

JENNEVAL, *en lui baiſant les mains.*

Ah! votre cœur eſt auſſi noble que ſenſible.

ROSALIE.

Vous sentez-vous, en même-tems, capable de suivre mes conseils?

JENNEVAL.

Des conseils!.. Ordonnez; je ne veux qu'obéir.

ROSALIE.

Il faut aller retrouver votre ami, lui parler d'un ton repentant, l'appaiser, employer jusqu'à la soumission, s'il est nécessaire; l'assurer, non pas que vous m'avez abandonnée (ta bouche ni la mienne, cher Jenneval, ne prononceront jamais un mot si cruel) mais lui faire entendre que tu n'es point esclave de mes charmes, que je ne gouverne point tes volontés, que rien ne te tyrannise. Surtout laisse-lui dire tout ce qu'il voudra de ma personne. Que m'importent les discours de l'Univers. De toi seul dépend ma renommée, mon bonheur. J'apprendrai à tout souffrir, dès que ton intérêt paroîtra l'exiger.

JENNEVAL.

Quoi! tu veux que je m'avilisse à feindre!

ROSALIE.

Voilà donc cette obéissance que tu m'avois promise? Sais-tu à quoi tu m'as exposée? A tout l'effet de son ressentiment, il peut devenir terrible. Mon deshonneur va voler de bouche en bouche. Tu as entendu quel nom Bonnemer étoit sur le point de me donner; attends encore & tu reverras ici ce même homme irrité....

JENNEVAL.

Si tu favois ce qu'il m'en coûte pour dissimuler!.. Qui, moi! dire une fois feulement que je ne t'aime pas avec idolâtrie, proférer ce menfonge dont mon cœur eft fi loin? c'eft un moment affreux & je préférerois...

ROSALIE.

Sans doute, de me perdre pour toujours.

JENNEVAL *avec douleur.*

Que dis-tu?.. J'obéïrai...

ROSALIE.

Cours le rejoindre, & tremble de le trouver rebelle à tes prieres. Souvent un feul mot qu'on a héfité de prononcer, lorfqu'il le falloit, a caufé des malheurs irréparables. Allez, mon cher Jenneval, & ne tardez point à me rendre compte du fuccès. . . Appaifez Bonnemer, & revenez toujours plus digne d'être aimé.

JENNEVAL, *dans un tranfport rapide.*

Adorable Rofalie, tu poffèdes toutes les vertus; tu oublies une offenfe, tu me rends un ami, tu veux confirmer ma félicité. Ton ame héroïque & tendre me dictera tout ce que je dois lui dire, & foudain je revôle à tes genoux pour m'enivrer des pures délices que ta voix & tes regards me font goûter.

SCENE IX.

ROSALIE *seule.*

IL falloit prévenir la tempête qui auroit pû s'élever. Que ce caractère ardent est difficile à manier ! Que de fois il m'échappe ! Comme sa vertu naïve vient à tout moment rompre mes projets... Mais je les ai conçus, il faut qu'ils s'accomplissent. . . Je ne subjuguerois pas un cœur amoureux ! . . Sa fortune ne demeureroit pas captive entre mes mains !.... Plutôt mourir que d'en perdre l'espoir.

Fin du Second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, LUCILE.

ORPHISE.

Ah! coufine, vous ne m'échapperez pas! Je vous y prends... On fe cache donc comme cela pour pleurer toute feule?

LUCILE.

Moi!

ORPHISE, *la contrefaifant avec tendreffe.*

Moi!.. Mais non, ce font ces yeux-là qui voudroient mentir, qui, mouillés encore de larmes, s'efforcent de dire: nous n'avons point pleuré.

LUCILE.

Oh! pour cela... Mais, ma coufine, je n'aime pas non plus qu'on me pourfuive de fi près.

ORPHISE.

Eh! ma chére enfant, rends-toi de bonne grace... Je fais tout... Tu ne te fouviens donc plus combien de fois tu m'as parlé de Jenneval?

LUCILE.

Je ne vous en parlerai plus, je vous en affure...

ORPHISE.

Qu'en pleurant. Allons, pauvre amie, mets-toi

à ton aise. Un petit sourire pour moi; cela ne se peut... Eh bien, soulage ton cœur. Passe tes bras autour de mon col. Cache ta tête dans mon sein. Soupire, mon enfant, soupire. Répete-moi cent fois que tu es malheureuse. Mes larmes se mêleront aux tiennes. Je sais tout ce que tu souffres. Jenneval fait des fautes que mon cœur ne peut excuser.

LUCILE, *en l'embrassant avec affection.*

Ai-je tort de pleurer? Il va perdre ses mœurs, ses vertus... Vous savez comme il paroissoit honnête, & s'il méritoit la préférence sur tant d'autres que nous avons jugés ensemble... Vous-même, cousine, étiez prévenue en sa faveur... Nous trompoit-il alors?.. Ah! croyons plutôt qu'il s'est laissé séduire; mais l'est-il pour jamais!.. Voilà ce qui déchire mon cœur... La crainte, la douleur, l'espoir s'y succèdent... Je n'ai jamais éprouvé une si violente agitation... Que de combats je me suis déjà livrée... Combien de pleurs j'ai déjà versés... Ah, qu'il est cruel celui qui me les fait répandre... Et ce dernier événement... Cette indigne rivale... Je rougis de ma foiblesse.

(*Elle cache son visage dans le sein de son amie.*)

ORPHISE.

Je suis si pénétrée, que je ne sais plus que te dire; & cet oncle, ce cruel oncle, dis-moi, il arrive à point nommé pour faire feu. Qui l'a fait venir? Qui a pu l'informer?..

LUCILE.

Ce n'est assurément ni mon père, ni M. Bonnemer.

ORPHISE.

Que je souffrois pour toi! comme nous n'attendions que le moment de nous échaper de table. Quel homme terrible que ce M. Ducrône! Il sort des forêts. Quel ton! j'ai manqué vingt fois de m'emporter contre lui; & ton père, ton père! Ah! ma cousine, je ne sais pas comment je ne me suis point jettée à son col. Il plaidoit pour le neveu, & sembloit deviner nos cœurs pour y nourrir l'espérance.

LUCILE.

Chère cousine, si vous saviez combien j'appréhende ses bontés! à quel état je suis réduite! je crains mon père, moi qui n'avois fait jusqu'ici que l'aimer; mais je suis donc coupable, puisque je le crains... Tant que je crus Jenneval vertueux, le penchant que je me sentois pour lui ne pouvoit m'être un sujet de reproche; mais aujourd'hui tout est contre moi... Et j'ose y penser encore, & je n'ai point fait le désaveu de ma flamme dans les bras de l'auteur de mes jours... Je suis toute troublée; je crois que d'aujourd'hui je n'aime plus rien. Les deux personnes que je chérissois le plus, s'offrent à mes yeux sous un jour nouveau... L'aspect de mon père m'est redoutable, & Jenneval, l'ingrat Jenneval... Crois-tu bien qu'il m'aimât avant ce malheureux événement? Pour moi je pense que c'est une chose impossible.

ORPHISE.

Impossible de s'attacher à une autre personne après t'avoir connue, cela devroit être, ma bonne & tendre amie. Jenneval avoit conçu pour toi les sentimens les plus tendres. J'ai vu plusieurs fois ses yeux le

trahir malgré lui en ta présence; tout exprimoit un amour retenu par cette crainte respectueuse qui nous donnoit une idée avantageuse de ses mœurs; mais il n'aura fallu qu'un malheureux moment pour égarer ce jeune homme dans une ville où le vice triomphe & va le front levé.

LUCILE *l'interrompant.*

Ne seroit-il plus possible qu'il revînt à lui-même? Quelques jours d'égaremens causeroient-ils la perte de sa vie entière? Jenneval pourroit-il chérir l'infamie? Ah! cousine, quand je l'ai vu rentrer ce matin avec cet air confus, humilié, tous mes sens ont tressailli. Pourquoi faut-il qu'il se soit encore échapé & plus coupable que jamais!.. Comme son ami est chagrin! Quoi, l'amitié, ce dernier sentiment qui s'éteint dans une ame noble, l'amitié n'a pu toucher son cœur! Je me flatte trop peut-être, mais si je lui eusse parlé, je serois plus tranquille. Je me rappelle un tems où il sembloit prévoir jusqu'à mes moindres pensées; mais plus je le vis me donner des preuves d'un attachement qui croissoit de jour en jour, plus je me crus obligée d'en réprimer les marques trop visibles, en affectant une froideur d'autant plus nécessaire que mon cœur en étoit loin. Peut-être se sera-t-il cru rebuté... Cette erreur aura été la cause de sa perte... Mais tu vois quel détour mon cœur prend pour se flatter. Cousine, je m'égare. Aide-moi à bannir pour jamais une pitié trop dangereuse, & qui peut-être n'est que l'interprête d'un sentiment qui feroit le malheur de ma vie si je ne m'empressois à l'étouffer.

ORPHISE.

J'entends ſon oncle avec ton père.

LUCILE.

Ah! Je me ſouviens de mille choſes que j'avois à te dire...

ORPHISE.

Je me ſauve, je ne puis ſouffrir la ſévérité de cet homme, & ſa vertu me fait trembler.

(*Lucile reſte.*)

SCENE II.

M. DABELLE, M. DUCRONE, LUCILE.

M. DUCRONE.

MONSIEUR, vous voyez en moi un homme qui dans toutes les circonſtances poſſibles a agi avec fermeté & qui dans une telle conjoncture fait par conſéquent ce qui lui reſte à faire. (*Il tire ſa montre.*) Je n'ai point perdu de tems, Dieu merci. Dans une heure & demie j'ai fait quatre grandes lieues. Vous me trompiez tous. Vous me cachiez ſes déportemens, vous attendiez ſans doute pour m'en inſtruire que ſa honte fût publiée ſur les toits. Bien m'a pris d'avoir eu un ſurveillant fidèle & qui a ſu m'avertir à point nommé... Ah! ah! Monſieur mon neveu, vous me faites quitter la campagne, mais patience, vous me payerez mes peines.

M. DABELLE.

Le mal n'étoit point à son comble & d'ailleurs nous espérions le guérir. Chaque faute doit être appréciée d'après l'âge, le caractère. De grace, ne dérangez rien au plan que nous sommes convenus de tenir à son égard. Abandonnez-nous cette affaire, cher oncle, nous répondons du succès.

M. DUCRONE.

Je ne prends jamais conseil que de ma tête, Monsieur, & je n'ai jamais eu lieu de m'en repentir. Je suis son oncle & vous sentirez bientôt que je dois penser tout autrement que vous. Ce n'est pas votre neveu qui vous a volé; c'est le mien, c'est mon sang qui s'est avili, dégradé, ce sang jusqu'alors pur & sans tache dans toute notre famille. Et peut-être ici n'affecte-t-on tant d'indulgence que par une pitié assez déshonorante.

M. DABELLE.

Vous ne rendez point justice aux vrais sentimens qui me font agir. Si je m'intéresse au sort de ce jeune homme, croyez que je connois au fond son caractère & que j'ai mes raisons pour plaider en sa faveur. Il vaut mieux éclairer le coupable que de le punir. N'aggravons point ses fautes, lorsqu'il est encore facile de les réparer...

M. DUCRONE.

Vous vous trompez très-fort si vous le pensez. Tant de bontés, tant de zèle m'étonne, mais ne m'entraîne pas. Chacun a ses principes. Les vôtres peuvent être fort bons envers (*en regardant*

Lucile) une fille dont le caractère est naturellement porté à la vertu. Je donnerois la moitié de mon bien pour avoir un enfant comme celle-là. Mais je connois un peu comme il faut mener cette jeunesse extravagante, indisciplinable. Celui qui a osé une fois manquer au devoir que l'honneur lui imposoit, ne mérite plus aucun ménagement. Il faut presser sur lui tout le châtiment qu'il s'est attiré; c'est des suites de sa faute que doit naître son repentir. Enfin, je suis très-éloigné de cette complaisance dont vous me parlez. Je ne connois qu'un chemin, Monsieur, celui de l'exacte probité. C'est un sentier dont un honnête homme ne peut s'écarter sans mériter un nom infâme. Tout ce qui va de biais n'est plus sur la ligne droite, & pour peu qu'on se fourvoye... Tenez ce sont de ces pas qui demeurent imprimés dans l'opprobre, & qui ne s'effacent jamais.

LUCILE, *à part.*

Je n'y saurois plus tenir, mon cœur souffre trop.

(*Elle sort.*)

M. DABELLE.

Vous ne croyez donc pas que plusieurs, après s'être égarés, sont rentrés dans le droit chemin, & ont marché plus avant dans cette nouvelle carriere? J'honore votre façon de penser, mais entre nous je la crois trop austère. Il faut mesurer la chûte d'après les dangers qui environnent la jeunesse. Elle est bien exposée dans ce siècle malheureux. Un cœur neuf & sensible se trouve séduit avant que de s'en douter. L'expérience de ses ayeux est en pure perte pour lui. Ce n'est pas la sévérité qui réussit, c'est l'in-

dulgence; & sous sa main douce & généreuse, tel homme qu'on croit abandonné, échauffe souvent en lui-même les germes renaissans qui tout-à-coup font refleurir les vertus.

M. DUCRONE.

Oh! vous ne me persuaderez jamais que c'est un homme de vingt-deux ans qui se releve d'une pareille chûte. Sa conduite a tous les caractères de la mauvaise foi & du libertinage. Si vous réfléchissez qu'il a commis cette sottise en faisant son Droit; en se disposant à embrasser l'honorable profession d'Avocat... Je rougis de honte & de fureur... Ah! mon fils fut bien moins coupable, il commit une faute moins grave, & je le punis bien plus séverement. Il s'échappa de la maison paternelle. J'appris qu'il étoit en garnison à cent lieues de moi. Savez-vous ce que je fis? Je le laissai servir le Roi. Il m'écrivoit des lettres plaintives. Mon père, je n'ai point mes aises, je manque de tout; eh, mon fils, tu l'as voulu, tu y resteras: bonne école! Je lui achetai néanmoins une sous-Lieutenance; l'année suivante son régiment fut taillé en pièces & lui tué! Sa perte ne laissa pas que de m'affliger. Présentement qu'il est mort je puis dire que je l'aimois... Et, tenez ce malheureux Jenneval ne sait pas que dans le fond de mon cœur. . . Mais je me garderai bien de le lui laisser jamais paroitre. Je ne voudrois pas pour tout au monde qu'il s'en doutât seulement. Rien n'est plus dangereux que cette molle indulgence dont vous me parlez, que cette foiblesse du sang...

(*Ici paroit Bonnemer, conduisant Jenneval par la main.*)

SCENE III.

M. DABELLE, M. DUCRONE, JENNEVAL, BONNEMER.

M. DUCRONE *continue.*

MAIS affûrément il eft bien effronté! Avoir l'audace de paroitre en ma préfence, de remettre encore ici le pied!... Que vient-il chercher?

BONNEMER, *allant à Ducrône & d'un ton fuppliant*

Cher Monfieur... Votre furveillant a été égaré par fon zèle. Il a chargé Jenneval de trop noires couleurs. Il a annoncé la faute, mais il a tû le remords. Jenneval eft repentant, Jenneval abjure le paffé. Son front s'eft couvert de cette rougeur falutaire, qui annonce un parfait retour à la vertu. Nous répondons tous de lui...

M. DABELLE.

Cher Jenneval, approchez, que je life dans vos yeux cet heureux retour dont notre ami fe félicite.

JENNEVAL, *d'une voix baffe, qui prouve fon embarras & fa confufion.*

Monfieur, puiffé-je me rendre digne de toutes vos bontés. (*à part.*) Quel fupplice!

BONNEMER, *à Jenneval.*

Je te l'ai dit. Mets bas cette fauffe honte; tout eft réparé, tu ne dois plus rougir. Un feul mot de ta

bouche nous a désarmés. Tout le monde te connoît sincère. (*Il l'embrasse.*) (*à M. Ducrône.*) Allons, cher oncle, le traité de paix est conclu, & je le garantis.

(*Il fait signe à Jenneval de parler. Pendant tout ce tems l'oncle présente un front courroucé, & frappe le plancher de sa canne.*)

JENNEVAL, *s'avançant.*

Mon oncle, si j'osois espérer de vous autant d'indulgence, vous adouciriez les peines que je rencontre à chaque pas de ma vie. Consentez à me vouloir heureux. Dites une parole & je le serai. Ces amis généreux m'ont enhardi à paroitre en votre présence; mais un mot de votre bouche, un seul témoignage de bienveillance va me rendre à moi-même.

M. DUCRONE, *d'un ton ferme.*

Monsieur, voulez-vous bien entendre quelles sont mes volontés?

JENNEVAL, *avec respect.*

Mon oncle!

M. DUCRONE.

Elles seront irrévocables, je vous en avertis. Je devine que ce prompt retour est l'ouvrage de la nécessité, mais ce n'est pas moi qui se laisse endormir. J'exige d'abord que l'on m'informe & dans le plus grand détail de l'emploi qu'on a fait de cet argent volé. Je veux savoir ensuite quelle est cette fille, depuis quand, où, & comment vous l'avez connue?

BONNEMER, *l'interrompant.*

Eh! cher Ducrône, tirons le rideau là-dessus. Il a avoué s'être laissé séduire. La séduction a donc perdu tout son effet. Que demandez-vous de plus?

M. DABELLE.

Monſieur, ſoyons généreux. Son cœur ſe rend à nous. Accordons-lui les honneurs de la guerre. Jenneval, jettez-vous au col de votre oncle, & que tout ſoit oublié.

(Jenneval s'avance pour embraſſer ſon Oncle.)

M. DUCRONE, *reculant.*

Non, Meſſieurs, non... Je vous ſuis fort obligé, ne me preſſez plus comme cela, je vous en prie. Je vous l'ai déjà dit, on ne me gagne point par de fauſſes careſſes. Vous ne le connoiſſez pas comme moi. Voyez cette modeſtie contrefaite & cet air de douceur hypocrite; elle n'eſt occaſionnée en ce moment que par l'intérêt qui l'aſſujettit à moi...

JENNEVAL, *d'un ton étouffé.*

Moi! hypocrite, Monſieur!... (*à part*). Puis-je encore diſſimuler!

M. DUCRONE.

Je veux de meilleures preuves d'un vrai repentir. Le ſeul moyen de me faire connoître que c'eſt plutôt à mon cœur qu'à ma bourſe qu'on en veut, c'eſt de fléchir à l'inſtant même ſous mes ordres. Oh! je ne ſuis point dupe d'une grimace paſſagère. Avant que de me convaincre, il faut par pluſieurs années d'une conduite irréprochable, effacer les taches de celle-ci. D'abord cette ſomme dérobée, que je vais reſtituer, ſera priſe ſur ta penſion, & par conſéquent les quartiers, à commencer d'aujourd'hui, ſeront retranchés en parties égales juſqu'à entière ſatisfaction. Il eſt bon de te faire ſentir ce que vaut la perte d'un argent auſſi follement prodigué. J'en ai aſſez fait pour

vous, Monſieur. Il eſt tems que vous faſſiez quelque choſe pour vous-même. Nous verrons ce que vous ſaurez faire. L'oiſiveté a été le piège de ta jeuneſſe, & le travail deviendra un ſûr préſervatif.

Or donc, voici les conditions auxquelles je puis encore pardonner. Choiſis de les mettre à exécution ou à ne me revoir jamais. J'entends que tu partes dès demain pour la Province, en telle ville & telle maiſon que je t'indiquerai, afin d'y achever ce Droit qui, dans ce maudit Paris, traîne tant en longueur. Je prétends que tu t'éloignes de cette funeſte Capitale, où tu acheverois de perdre tes mœurs, & cela ſans y entretenir aucune correſpondance directe ni indirecte. Paris eſt plein de ces filles qui révoltent la jeuneſſe contre leurs parents; mais je n'aurai point amaſſé mon bien pour ſervir de proye à la débauche. Ta brillante Déeſſe; ta Roſalie, ce ſoir même je la fais enfermer. Ma plainte eſt déja portée, & le ſage Magiſtrat qui veille autant à la conſervation des bonnes mœurs qu'à la ſûreté des Citoyens, ſaura la placer en lieu ſûr. Elle ſera ma foi claquemurée pour le reſte de ſes jours.

JENNEVAL, *élevant la voix.*

Et de quel droit, Monſieur, la perſécutez-vous? Comment oſez-vous attenter à la liberté d'une perſonne que vous ne connoiſſez pas. Surprendre un tel ordre à l'aide d'une baſſe calomnie, c'eſt commettre une lâcheté d'autant plus cruelle, qu'on la colore d'un air de juſtice. Gardez-vous d'aller plus loin, car j'oſe ici vous aſſurer....

M. Ducrone.

Ah! tu fais le Don Quichotte. Va, va, tu me remercieras un jour, quand le tems de tes folles amours sera passé. Tu donnerois alors la moitié de ta vie pour racheter la première... Crois-moi, abandonne-la à sa bassesse ; laisse-la retomber dans la misere d'où ton imbécilité l'a fait sortir.... Une vile créature....

Jenneval.

Si elle étoit aussi vile que vous le prétendez, votre injustice, votre dureté, la confirmeroient dans le désespoir du vice; car vous lui donneriez l'affreux droit de haïr, vous, & tous les hommes... Mais moi, je ne serai point assez lâche ....

M. Ducrone.

Quoi, tu pousses l'extravagance.... J'y mangerai la moitié de mon bien, vois-tu, & de ce pas. . . Elle sera enfermée, te dis-je, & si étroitement...

Jenneval, *éclatant avec fureur.*

Je la défendrai contre tous... fût-ce contre vous-même... Il y va de ma vie... Si vous troublez son repos, barbare, vous m'en répondrez.

M. Ducrone, *levant sa canne & arrêté par Bonnemer.*

Insolent!

M. Dabelle.

Jenneval, seroit-il possible! .... Je suis aussi surpris qu'affligé.

BONNEMER.

Est-ce-là ce que tu m'avois promis ?..... Pour l'amour de moi...

JENNEVAL *avec véhémence.*

Abandonnez-moi tous, mais du moins ne me tourmentez plus. (*En s'attendrissant*) Pardonnez! ah! si mon ame vous étoit développée toute entiere. Non, je ne puis plus dissimuler. Forcé de feindre un instant, mon rôle étoit trop dangereux, & j'ai manqué en effet d'y succomber. Voyez-moi donc tel que je suis. J'aime, & c'est à celle qu'on outrage, à celle dont on révoque en doute les vertus connues de moi seul, que je dois la modération dont j'ai usé jusqu'ici. Ma raison justifie tout l'excès de ma tendresse. Je remplirai les engagemens chers & sacrés avoués de mon cœur. Que ne puis-je, dès ce moment même, pour effacer des soupçons injurieux, la conduire aux pieds des Autels. Là, on verroit combien je la respecte. Elle est pauvre, dira-t-on, eh oui; tel est le gage de ses vertus. Quoi, l'indigence sera regardée du même œil que le crime? Et parce qu'une fille ne vivra point dans l'opulence, elle cessera d'être honnête! Misérables préjugés, c'est moi qui le premier vous braverai.

M. DUCRONE.

Si elle étoit vertueuse, si l'honneur parloit à son ame, si elle t'aimoit enfin, elle te rameneroit à des sentimens délicats, elle ne t'auroit point exposé au repentir, au danger, à l'affront qu'entraîne une friponnerie flétrissante; n'a-t-elle pas partagé les fruits de ta bassesse?... Va, je saurai te réduire. Je te ferai

ferai connoître comme on fait rentrer un jeune libertin dans le devoir. Tu n'es pas encore où tu crois en être. Suis ton beau chemin ; je te suivrai à mon tour, non par amour pour toi, mais par respect pour la mémoire de ton pere. J'empêcherai bien que, conduit par une femme débauchée, tu ne fasses un jour & publiquement le deshonneur de ta famille.

JENNEVAL.

Ah ! si je me suis rendu coupable d'une bassesse que vous me reprochez tant de fois & avec tant d'amertume, sachez que je ne suis pas seul criminel. Je vous ai pardonné la situation extrême où vous m'avez réduit ; pardonnez-moi du moins une faute dont vous êtes la premiere cause.

M. DUHERONE.

Moi !

JENNEVAL.

Oui, vous... La loi vous a nommé dépositaire de mon bien ; mais avez-vous rempli son esprit & son intention ? Vous en avez agi avec une rigueur inflexible. Vous m'avez refusé non pas cet absolu nécessaire, qui auroit élevé contre vous d'éternelles clameurs, mais vous m'avez ôté les moyens de satisfaire à ces autres besoins, enfans de l'honneur, non moins pressans & plus chers à une ame noble. C'étoient-là des dépenses indispensables dans un monde où par état je devois me présenter honorablement. Mais vous n'avez jamais voulu concevoir cet esprit du siecle qui maîtrise nos volontés. Que de fois ce cœur fier a été humilié ! Si vous m'eussiez accordé ce

que j'avois droit d'attendre & même d'exiger, je ne serois pas aujourd'hui diffamé. Le dernier artisan, concentré dans le cercle obscur où le sort l'avoit placé, étoit cent fois plus heureux que moi, obligé de paroître & forcé de me cacher.

M. DUCRONE.

J'ai donné ce qu'il falloit donner. Si le siecle extravague, je ne suis point fait pour obéir à ses caprices. L'esprit de la loi est-il qu'un tuteur favorise les débauches de son pupile? L'or seroit devenu dans tes mains un poison dangereux. D'ailleurs ton compte est en regle. Au jour de ta majorité on te le présentera, & en bonne forme. Si tu n'es point content, attaque-moi en justice; ma réponse est toute prête.

JENNEVAL.

Non... Je n'attendrai pas des tribunaux ce que votre cœur me refuse. Si vous ne savez pas vous juger vous même, ce n'est point à moi à rougir.

M. DUCRONE.

Oublies-tu à qui tu parles?

JENNÈVAL.

Je m'en souviendrois si vous n'étiez pas inhumain. Un oncle qui aime son neveu, le plaint, s'il s'égare, & ne l'insulte pas.

M. DUCRONE.

Puis-je t'insulter, toi qui ne mérites plus que le mépris....

BONNEMER *s'avançant, l'œil humide de larmes.*

Cher Ducrône, c'est assez... Eh! modérez-vous, au nom de l'amitié.

(Pendant ce tems M. Dabelle se tait & soupire.)

M. DUCRONE.

Que je me modere! Ah, le Ciel m'est témoin que ce n'est point le courroux qui m'agite. C'est son propre intérêt que je cherche plutôt que le mien.. Messieurs, dans tout ce qui sera honnête, juste, raisonnable, il me verra toujours prêt à le seconder, & quoiqu'il en dise, à prévenir même ses désirs; mais aussi qu'il voye en moi, s'il résiste au devoir, une fermeté que rien ne pourra vaincre... Nous verrons, si demain, à l'heure où je vous parle, il n'est pas à vingt lieues d'ici; je fais serment...

JENNEVAL, *avec fierté.*

Epargnez-vous d'inutiles menaces. Je ne recevrai plus de loix que de ce cœur qu'on voudroit anéantir & qui se sent assez grand pour prendre une juste confiance en lui-même. Je serai libre, indépendant, maître de disposer de ma personne. Pourquoi vous inquiéter si fort à tourmenter ma vie? Si vous renoncez à me faire du bien, du moins ne me rendez pas plus malheureux. Seriez-vous plus jaloux de votre autorité que de mon bonheur?

M. DUCRONE.

Je le voulois, ingrat, ce bonheur que tu rejettes; mais tu braves une bonté qui tient trop à la foiblesse. Tu m'as trop manqué pour que je te par-

donne jamais. Si tu m'avois obéi, j'aurois pu oublier encore le passé, mais tout est dit... Vois jusqu'où alloient mes bontés pour toi. J'avois mis en réserve une somme de cent mille livres pour t'acheter une charge, dès que ton droit seroit achevé; mais Dieu m'en garde. Cet argent est à moi, & je saurai en jouir. Voici une nouvelle création de rentes viageres, qui vient fort à propos pour te punir & doubler mon revenu. Eh! quoi, je m'en priverois, pour qui, s'il vous plaît? Pour un libertin, avide, intéressé, pour un neveu ingrat, dénaturé, dont les vœux secrets me poussent dans le cercueil, & qui n'attend que l'instant de ma mort pour venir avec son abominable créature rire & danser sur ma tombe!

JENNEVAL.

Ces vils sentimens que vous me prêtez, vous seul avez pu les concevoir. Gardez votre bien, & faites en l'usage qu'il vous plaira. Je ne demande point qu'on soit généreux à mon égard, je désirerois seulement qu'on fût juste.

M. DUCRONE.

Je le ferai enfin en te deshéritant... Tu as trop mérité mon indignation.

M. DABELLE, *à Ducrône, d'un ton noble & pathétique.*

Ah, cher oncle, n'écoutez pas ce premier instant de chaleur. Il vous laissera reprendre les mêmes sentimens qui vous ont toujours animé. Je suis pere, je connois le plaisir d'avoir un bien-être pour l'assurer en paix à ses descendans. Cependant croyez que

si je n'avois pas ma fille & que j'eusse plusieurs héritiers, jamais je ne trouverois de prétextes pour en priver aucun de son droit de succession. Ce droit est inaliénable & sacré ; car, ce n'est point en les privant de notre héritage, que nous les rendrons plus honnêtes gens. Toute action qui n'a pas un but utile est bien prête d'être blâmable. Si l'Etat autorise la rupture des liens les plus étroits, laissons les cœurs insensibles céder à cette amorce fatale. Le vrai citoyen n'est pas un être solitaire. Gardons-nous surtout de réserver pour ce moment où nous paroîtrons devant l'Etre suprême, tout ce qui pourroit ressembler à la haine ou à la vengeance... De grace, laissez-moi être médiateur en cette affaire. Concluons un nouveau traité. Relâchez un peu de cette sévérité extrême... Jenneval est sensible, & ce caractere précieux doit être ménagé.

M. DUCRONE, *en ôtant son chapeau.*

Encore un coup, Monsieur, ce n'est point votre neveu. Je ne consulte jamais que moi, & je fais très-bien ce que je fais. Permettez donc que je ne change rien à mes premieres dispositions ; ce seroit avoir une tendresse ridicule que de la conserver à un neveu rébelle qui fait ma honte & ma douleur... Cependant pour me disculper de toute animosité, je veux bien lui laisser encore le choix. Soyez donc ici témoin de mes dernieres bontés. (*à Jenneval.*) Allons, résous-toi à partir sur le champ, ou si tu balances, tiens... prends garde... Tu t'assures de mon inimitié éternelle.

JENNEVAL, *d'un ton tranquille.*

Faites tomber les traits de votre vengeance sur

l'objet infortuné à qui j'ai attaché le bonheur de ma vie, vous le pouvez, Monsieur; mais il m'est impossible de me séparer d'elle... Je vous en dirois davantage, mais vous me traitez trop despotiquement pour obtenir une confidence que je refuserois peut-être à un ami. Laissez-moi à moi-même, à la malheureuse destinée qui m'attend; assez de tourmens me sont réservés. (*en regardant M. Dabelle avec douleur & tendresse.*) Si j'avois pu me rendre, je me serois déjà rendu.

M. Ducrone, *avec colere.*

Tu me résistes, eh bien! il n'y a plus de retour; j'en jure par l'honneur que tu as trahi. Je rougis d'avoir eu tant d'indulgence pour toi. Je t'avois mal connu, & je me repens même d'avoir veillé si tendrement sur tes premieres années. Il vaudroit mieux pour toi que tu fusses mort au berceau. Si ton pere vivoit, tu le ferois expirer de chagrin. Va, je vois d'un œil sec tes déportemens; j'étois trop bon de m'échauffer pour tes intérêts. Péris, puisque tu veux périr. Avance dans la carriere du libertinage & du vice. Tu en recueilleras les tristes fruits. Tous les maux qu'ils enfantent, réunis bientôt sur ta tête, vengeront mon autorité outragée, & mes leçons mises en oubli... Je te défends de me nommer jamais ton parent. Pour moi... je n'ai plus de neveu.

(*Il sort.*)

Jenneval, *avec vivacité.*

Et moi, je n'ai jamais eu d'oncle.

SCENE IV.

M. DABELLE, JENNEVAL, BONNEMER.

M. DABELLE.

ABJUREZ ces dernieres paroles, jeune-homme infortuné. Il vous reſtera, croyez-moi. Tout inexorable qu'il eſt, vous devez le reſpecter. Sa rigueur tient à ſon caractere. C'eſt l'emportement de la vertu, & peut-être même celui de la tendreſſe. S'il vous aimoit moins, il n'auroit pas pouſſé les choſes à l'extrême.

JENNEVAL.

Monſieur, je connois votre ame... Je vous aime... Je vous reſpecte... Je donnerois mon ſang pour vous; ſi j'avois pu me modérer, je l'euſſe fait; ce que je dois à vos ſoins.... Plaignez-moi; ne condamnez point un penchant invincible.... Ah! il fut un tems... N'en parlons plus. Si quelqu'un avoit pu m'aider à vaincre, c'étoit vous, ſans doute...

M. DABELLE, *en le ſerrant dans ſes bras.*

Calmez-vous.... (*montrant Bonnemer.*) Remettez-vous entre les bras de cet ami.... Ouvrez-lui votre cœur. Eſt-il quelque bleſſure que l'amitié n'adouciſſe! je vous plains, mais du moins que l'orage des paſſions ne vous faſſe point oublier les devoirs les plus ſacrés. Ils doivent l'emporter dans une ame bien née, & l'emporter ſur tout.

(*Il ſort. Jenneval demeure immobile & penſif.*)

SCENE V.

JENNEVAL, BONNEMER.

BONNEMER.

AH! si tu pouvois renoncer à cette funeste passion! si tu voulois combattre pour l'amour de nous. Si par un sacrifice héroïque & généreux... C'est-là être homme que de remporter la victoire... Je t'afflige, pardonne.

JENNEVAL.

Cher Bonnemer, je mérite la pitié des ames sensibles & indulgentes; la compassion que l'on a pour les malheureux.

BONNEMER.

Et les insensés!

JENNEVAL.

Eh! j'en suis plus à plaindre. L'indulgence alors devient justice. Laisse-moi, je crains plus de céder à tes larmes que je n'ai de douleur d'y résister. On menace la liberté de Rosalie; je vole... Que de coups réunis sur ce cœur sensible! & que je me sens oppressé!.. Ciel, voici le dernier, Lucile!..

SCENE VI.

LUCILE, JENNEVAL, BONNEMER.

LUCILE, *avec une vérité noble.*

NON, Monsieur, vous ne sortirez point. Souffrez que je vous représente ce que l'amitié me dicte en ce moment. Quoi! vous en coûteroit-il donc tant pour vous soumettre à un oncle que vous devez connoître dès votre enfance? Ne pouvez-vous céder à mon pere, à votre ami... Moi-même je me trouve forcée de me joindre à eux... Je viens de le rencontrer. Je lui ai dit tout ce que mon cœur a pu m'inspirer. Je l'ai vu ébranlé: peut-être seroit-il encore tems de le fléchir. . . Vous ne répondez rien... M'envierez-vous la part que je prends à vos douleurs?..

JENNEVAL.

Mademoiselle, il ne manquoit aux tourmens que j'endure que de vous y voir sensible. Quoi! vous daignez vous intéresser aux destins d'un homme qui ne mérite plus vos regards? Je suis trop indigne de votre pitié. Je fuis... Désespéré, emportant dans mon cœur le repentir de n'oser lever les yeux devant vous; permettez que je cache ma honte, ma douleur... & mes regrets...

BONNEMER, *courant après Jenneval.*

Jenneval!



JENNEVAL, *dans le fond du Théâtre.*

Eh ! que veux-tu encore de moi, lorsque j'ai pu forcer mon ame jusqu'à lui résister ?

SCENE VII.

LUCILE, BONNEMER.

LUCILE, *avec feu.*

Ne l'abandonnez point. Sa raison est troublée. Suivez ses pas. Ramenez-le malgré lui. Il faut, pour le sauver, mettre tout en usage. Je ne puis voir qu'un jeune homme qui sembloit né pour le bien, qui, le jour d'hier, jouissoit encore de l'estime générale, soit sur le point de perdre & ses mœurs & cette même estime qui lui assuroit la mienne..... Si... Je ne puis achever.

BONNEMER.

Ah ! si mon zele avoit besoin d'être excité, votre généreuse pitié m'enflammeroit d'un feu nouveau. Je ne le quitterai point, & dût ma présence le fatiguer, il entendra toujours la voix attendrissante & sévere de son ami.



SCENE VIII.

LUCILE, *seule.*

IL se perd d'amour pour une autre, & je peux encore y être sensible ! Trop cher Jenneval ! si du moins les peines qui me consument, pouvoient te rendre le repos ; mais non, ta vie est aussi agitée que la mienne.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

Le théâtre représente une chambre, où il n'y a que les quatre murailles & quelques chaises. Un homme apporte un coffre & le dépose. Rosalie arrive précipitamment & en désordre. La nuit commence, & ce triste séjour n'est éclairé que d'une lumiere sombre.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, JUSTINE.

ROSALIE.

QUOI, toujours poursuivie par la fureur des hommes! (*regardant le coffre.*) Voilà donc tout ce qu'on a pu sauver! O vengeance! Donnons quelque essor à ce feu terrible qui fermente dans mon sein... Un instant plus tard où serois-je? Dans une horrible prison... Je vous reconnois, lâches persécuteurs; vous écrasez le foible sans pitié, vous êtes aussi cruels que vous pouvez l'être: mais vous n'y aurez rien gagné; votre despotisme aura pour vous des suites funestes. Je surpasserai vos fureurs. . . Tremblez! (*à Justine.*) Penses-tu que nous soyons en sûreté dans ce misérable lieu, car il semble depuis un tems que les murs soient devenus transparens. Un bras infatigable conduit de tout côté une armée d'Argus, & il n'y a plus d'asyle contre cet œil vigilant & terrible.

JUSTINE.

Soyez ſans crainte... Dès que nous ſommes cachées ici, Brigard répond.....

ROSALIE, *avec une fureur impatiente.*

Va-t-il venir?

JUSTINE.

Il ne doit pas tarder. Il nous a averties à tems & ſans ſes ſoins...

ROSALIE.

Ah! ſur qui doit retomber tout le poids des tourmens que j'endure!... Je me ſens-là un beſoin de vengeance: hâte-toi, moment qui dois le ſatisfaire!.. Le ciel eſt de fer pour moi, les hommes ſont acharnés à ma ruine... Eh bien! tyrans de mon exiſtence, avez-vous quelques fléaux en réſerve? lancez tous vos traits, je brave votre double colere. Je pouſſerai juſqu'au bout ma deſtinée; favorable ou terrible, il eſt tems qu'elle ſe décide.

JUSTINE.

Tout n'eſt pas déſeſpéré...

ROSALIE.

Je ne veux rien entendre, te dis-je...(*à voix baſſe, tandis que Juſtine eſt dans le fond.*) L'abîme m'environne; j'y tombe, ou j'y précipite mon ennemi. Je l'épargnois, ma cruauté devient juſtice. Balançons le pouvoir de l'homme injuſte. O nuit, épaiſſis tes voiles! O vengeance active & ténébreuſe, toi qui veilles & qui frappes dans l'ombre, cache ton poignard juſqu'au moment où je l'aye appuyé ſur le cœur de ma victime; qu'elle tombe, & que mon deſtin

l'emporte. . . (*à Justine.*) Va-voir si quelqu'un paroît.

SCENE II.

ROSALIE, *seule.*

ME faudroit-il abandonner cette capitale, le seul endroit sur la terre où je puisse marcher tête levée & rencontrer le bonheur que tant d'autres possèdent? Ah! si je ne trouve aucune ressource ici, il n'en est plus pour moi dans l'univers... Détestable vieillard! c'est toi qui es venu rompre le plan heureux que j'avois formé; je peux t'anéantir, mais je n'ai rien fait si ton neveu n'est le premier complice. Jenneval me reste & mon ame entiere n'a point passé dans la sienne, & je ne lui ai pas inspiré ma rage! Qu'est devenu mon génie? Mais sa vertu... Sa vertu doit céder à mon ascendant... Il est foible... Il a commencé par le vol, il finira par le meurtre... Son ame est dans mes mains... environs-le d'amour, qu'il en soit furieux, qu'égaré par mes séductions il vole à ma voix, percer le sein que j'abhorre, & que tout sanglant il se rejette dans les bras qui doivent appaiser le cri de ses remords.

SCENE III.

ROSALIE, BRIGARD.

ROSALIE.

Où eſt Jenneval? L'as-tu trouvé? viendra-t-il?

BRIGARD.

Oui, j'ai fait davantage; j'ai obſervé tous ſes pas. J'ai eſpionné enſuite l'oncle (c'eſt mon ancien métier.) Il va ſecretement ſouper au marais chez un homme qui fait ſes affaires, & qui s'eſt chargé de lui trouver à placer ſon argent à fond perdu, mais le plus avantageuſement poſſible; d'ailleurs ce vieillard, qui ne ménage rien contre nous, a été imprudent. Il a bleſſé le cœur de ſon neveu. Je l'ai rencontré dans la premiere chaleur de ſon reſſentiment; il étoit furieux, il m'a tout confié. Je lui ai dit que je préviendrois les coups que cette tête opiniâtre vouloit nous porter, que je te mettrois à couvert de ſes pourſuites. Il m'a embraſſé, il m'a appellé ſon protecteur, ſon ami. Tudieu! Placer ſon bien à fond perdu! Si cette ſucceſſion ne tombe à ſon neveu, adieu nos eſpérances; mais j'ai cette affaire trop à cœur pour l'abandonner. Avec ſa petite épée d'argent maſſif qu'il porte à la vieille mode, il a tout l'air d'un de ces tapageurs du tems paſſé. O! ſi je lui ſuſcitois une querelle d'Allemand. Il eſt vif, colerique; il tireroit l'épée, & moi, (*il, pouſſe une botte*)

& moi, jadis prévôt de salle, je ne tarderois pas à le coucher sur le carreau. Qu'il seroit bien là! C'est un insecte qui veut mordre & qu'il faut écraser.

ROSALIE.

Cours & m'amene Jenneval; il faut que je sois sûre de lui, tu m'entends. S'il se livre à moi, comme je n'en doute point... Frappe... Sois attentif à tous ses mouvemens, aux miens... Lorsque nous serons ensemble, entre à propos, sors de même... Tu interprêteras mon geste & jusqu'à mon silence... mais après songe à tout; & mets à profit les instans; que la prudence s'unisse à l'audace... ......

BRIGARD.

A qui dis-tu cela? Je dérouterai tous les limiers de la Police; je connois toute leur allure. J'ai quatre recoins ténébreux dans cette grande ville où je défie... Puis un homme mort ne parle point... C'est un fait...

ROSALIE, *avec intrépidité.*

Tu perds le tems en paroles. Je devrois à cette heure même recevoir la nouvelle de son trépas... L'attente me consume & je ne vis plus...



SCENE IV.

ROSALIE, BRIGARD, JUSTINE.

JUSTINE, *accourant.*

MADEMOISELLE, Jenneval monte...

ROSALIE, *à Brigard.*

Ne perds pas un seul de mes regards...

(Brigard fait un signe d'approbation & sort. Rosalie se jette sur une chaise, le mouchoir sur les yeux, un bras en l'air, & paroît plongée dans le plus grand désespoir.)

SCENE V.

ROSALIE, JENNEVAL.

JENNEVAL, *appercevant Rosalie en pleurs.*

O ciel! voilà donc les tourmens que je te cause! A toi!... Ah! je mourrai de ta douleur, si ce n'est de la mienne... Adorable Rosalie, pardonne. Ne me vois pas en coupable. J'ai souffert plus que toi... Rassure mon cœur déchiré... Dis que tu ne rejettes pas sur moi l'indigne traitement où mon malheureux sort t'a exposée; dis que rien ne peut altérer ton amour, cet

amour précieux qui fait aujourd'hui mon unique espoir... Non, ce n'eſt qu'à tes genoux que je rencontre encore quelque ombre de bonheur.

ROSALIE.

Il n'en eſt plus pour moi, Jenneval; l'indigence n'eſt rien, mais l'infamie dont on a voulu me couvrir, le mépris... L'éclat ſcandaleux des inſultes qu'on m'a faites, m'humilie & me déchire le cœur... Heureuſe avant que de vous connoître, je regarde le premier jour où je vous ai vu comme la funeſte époque du malheur de ma vie... Que venez-vous chercher encore ici?... Il faut nous ſéparer... Laiſſez-moi à mon ſort... Tout horrible qu'il eſt, je crains que vous ne l'aggraviez encore... Ne nous revoyons jamais; je n'ai rien à vous dire de plus.

JENNEVAL.

Jamais! quel mot l'as-tu pu prononcer?

ROSALIE.

Oui, je vais fuir loin de vous. Mes yeux noyés dans les pleurs ne vous verront plus que quelques inſtans. Je voudrois dompter ces indignes larmes... Puiſſiez-vous m'oublier!

JENNEVAL.

Non, chere & tendre amie; non, je n'écoute point l'injuſte accent de votre douleur. Vous n'acheverez point de me déſeſpérer. C'eſt de vous ſeule que mon cœur ſe promet quelque ſoulagement. C'eſt à vous qu'il vient s'abandonner tout entier. Ne me préſentez point l'image de vos maux, ils ſont gravés dans mon ame en traits ineffaçables; mais lorſqu'un même

coup nous frappe tous deux, ne songerons-nous qu'à nous affliger, au lieu de nous secourir mutuellement?.. Je suis la premiere cause du malheur qui t'opprime; mais quand mon cœur l'avoue, le tien, chere Rosalie, qui doit compâtir à mes maux, le tien, ne plaide-t-il point en ma faveur contre toi-même? Tout ce que tu endures est présent à mon ame, mais ce que je souffre tu l'ignores... Non, tu ne le sauras jamais.

ROSALIE, *en sanglottant.*

Qu'ai-je fait à cet homme barbare pour me poursuivre? De quel droit attente-t-il à ma liberté & à mon repos? Que d'outrages il m'a faits! Il m'a traitée comme la plus vile créature; &, Jenneval, vous savez si je méritois cet affreux traitement!... C'en est fait, ne me revoyez plus; n'exigez plus que je vous revoye. L'état horrible où il m'a réduite, ne me laisse d'autres ressources qu'une mort prompte.

JENNEVAL.

Que me dis-tu? Toi mourir, toi!.. Au nom de ma tendresse, ne te laisse point accabler... Calme-toi... Je n'ai jamais senti tant d'amour & de fureur.

ROSALIE.

Je te l'avoue, j'aurai plutôt le courage de mourir que celui de languir dans l'opprobre. L'opprobre est un poison lent qui tue une ame sensible, & la mienne l'est mille fois plus que tu ne l'imagines. Quelle amertume répandue sur tes jours & sur les miens! Ah! si je ne puis me relever, résous-toi à me perdre. J'y suis décidée. Si tu ne m'aimois pas, je ne vivrois déjà plus.

JENNEVAL, *en se frappant les mains.*

Malheureux que je suis! Ah, Rosalie, au nom de l'amour, sauve-moi du désespoir. Quoi, j'entendrois mon cœur me crier, c'est toi qui es son assassin! elle meurt pour t'avoir aimé. C'est ta main qui la pousse au tombeau. Ah, périsse plutôt tout ce qui n'est pas toi!..

ROSALIE.

Il n'y a qu'un seul homme acharné à nous perdre; & je n'ai point trouvé un défenseur qui soutint ma cause avec la même fermeté que celui-ci met dans sa persécution.

JENNEVAL.

Tu n'es pas la seule victime de sa fureur. Il m'a maudit, deshérité; va, j'ai rompu tous les nœuds qui m'attachoient à lui... J'aurois dû peut-être... Mais cet homme est mon oncle.

ROSALIE.

Dis plutôt ton bourreau. C'est lui qui a toujours empoisonné ta vie d'un fiel amer. Vois quelle est sa violence! combien elle est terrible, inexorable! Tu m'aimes, c'est assez, je deviens l'objet de sa haine. Il me calomnie, il souleve contre moi une force aveugle, & je serai sacrifiée; car l'innocente foiblesse l'est toujours: mais mon cœur saignera encore plus de tes blessures que des miennes. Sous un tel tyran, cher Jenneval, quel avenir t'est réservé!

JENNEVAL.

Mon destin est horrible; mais il ne doit pas toujours durer.

ROSALIE.

Tant qu'il vivra, n'en attends point un autre.

JENNEVAL.

J'implorerai le secours des loix pour disposer à mon gré de ma liberté & de ma fortune. Je ne parle point de te défendre, de t'arracher à tes vils persécuteurs. De pareils sermens offenseroient l'amour & toi. Je serai libre, te dis-je, & malgré tous ceux qui pourroient s'y opposer.

ROSALIE.

Cher Jenneval, quand on a recours aux loix, ces simulacres insensibles, l'issue est bien douteuse; & par quel labyrinthe long, difficultueux, pénible, te faudra-t-il passer? On t'a ravi ton bien: est-ce dans le dessein de te le restituer? On t'aura ôté jusqu'aux moyens de produire tes premieres demandes. Est-ce un vain tribunal qui donnera quelque force à tes foibles droits?

JENNEVAL, *après un moment de silence.*

A quoi m'a-t-il réduit cet homme inflexible? J'aurois pu l'aimer malgré ses rigueurs & je sens trop combien ma haine de moment en moment s'allume contre lui. Me préserve le ciel de hâter son trépas par mes vœux, mais si la mort descendoit sur sa tête... Il fut injuste, il fut dur & barbare, je porte un cœur vrai, je ne sais point feindre; s'il mouroit, non, je ne répandrois point des larmes sur sa tombe. (*en s'attendrissant.*) Cependant autrefois j'ai vu des momens où j'aurois donné tout mon sang pour lui.

ROSALIE.

S'il n'étoit plus, dis Jenneval, quel changement de fortune?

SCENE VI.

ROSALIE, JENNEVAL, BRIGARD.

BRIGARD, *dans le fond du Théâtre à part.*

ALLONS, il est tems; jouons notre rôle. (*haut.*) Votre très-humble, Monsieur Jenneval. Toujours prêt à vous servir, entendez-vous? Disposez de moi; vous le savez, je suis tout à vous.

JENNEVAL, *avec exclamation.*

Ah! voilà celui à qui je dois plus que je ne puis exprimer. Sans lui, sans ses avis, sans ses soins généreux, chere Rosalie, je ne jouirois pas en ce moment du bonheur de te revoir... A qui demander, où te trouver?..

ROSALIE.

Il a fait plus, il m'a indiqué cet asyle secret & caché. Il a opposé ce rempart à l'ardente fureur de nos ennemis. Sans lui je gémirois dans la profondeur des cachots, en proie au désespoir, mourante. . . Tu lui dois tout.

BRIGARD, *en regardant derriere lui.*

Ah, le péril n'est point encore passé.

JENNEVAL, *troublé.*

Comment?

BRICARD.

Ah, Monsieur; on agit bien indignement envers vous, je suis accouru pour vous prévenir. Tout nous menace; ce vieil oncle qui veut vous enlever Rosalie pour jamais, a obtenu de nouveaux ordres. Des espions sont répandus de tous côtés, & je tremble pour demain.

JENNEVAL, *saisissant Rosalie par le bras, & la main sur son épée.*

Ah, le premier qui osera contre elle... Quel que soit le nombre, ce fer. . . Ou du moins j'expirerai en embrassant tes genoux!

ROSALIE.

Je ne doute point de ton courage; mais vois combien il seroit inutile. Nos malheurs pourroient s'étendre plus loin encore. Est-ce-là le seul parti que l'amour te dicte pour sauver une infortunée que tu as exposée au plus cruel affront? Toi seul connois mon innocence; mais les autres séduits ou trompés, me traiteront avec ignominie. Le deshonneur & la mort seront le prix de ma fidélité.

JENNEVAL.

Quelle affreuse idée! comme elle bouleverse mon ame! Je vois couler tes pleurs... Ah, tu m'épargnes encore, tu ne me parles pas de cette indigence qui te presse & t'environne. Ce barbare qui se dit mon oncle, m'a ôté l'espoir de te présenter la moi-

tié de ma fortune. Ciel! inſpire-moi ce que je dois tenter...

ROSALIE, *en s'aſſeyant & ſe couvrant les yeux d'un mouchoir.*

Ah, penſe pour moi, car le trouble qui m'agite m'ôte la faculté de penſer.

(*Jenneval ſe promene à grands pas.*)

BRIGARD, *ſur le devant de la Scene & comme dans un monologue.*

Maudit vieillard! ſi tu pouvois nous faire la grace de décéder ſubitement, nous te pardonnerions tout le reſte... Le ſang me bout dans les veines. Il jouit de vos biens, tandis qu'il vous brave & qu'il vous inſulte. C'eſt une choſe inouie que cette injuſtice-là... La nuit eſt commencée... S'il ſe rencontroit ce ſoir devant moi, je crois que l'indignation m'emporteroit... (*Ici Jenneval le regarde.*) (*en adouciſſant ſa voix*) Vous ne ſavez pas tout, Monſieur; ce vieillard importun qui ne reſpire que pour votre ruine, à cette heure même fait dreſſer un contrat de rente viagere, où il comprend tous ſes biens, afin de vous ravir un héritage qui vous eſt ſi légitimement dû...

JENNEVAL.

Oncle cruel! vous pouſſeriez juſques-là votre vengeance... Je ne l'aurois jamais cru.

BRIGARD.

Hélas! il n'eſt que trop vrai. Mon zele pour vous m'a fait découvrir l'impoſſible. Il ſoupe ce ſoir au marais, chez l'homme chargé de conduire ſecrétement

cette affaire. Si vous en doutez encore, ſuivez-moi ce ſoir vers les onze heures au détour de la fontaine.

JENNEVAL *avec fierté.*

Eh! qu'il garde ſes biens, ces biens vils que je mépriſe, & auxquels il me croit ſi fort attaché, pourvu que tu me reſtes, chere Roſalie. Je ne les déſirois que pour toi. Mais tu dédaigneras, comme moi, ces richeſſes: prends mon courage. L'adverſité m'a rendu fort, imite-moi. Nous irons; s'il le faut, vivre dans un déſert, pour y jouir de nous-mêmes. Je me ſens ſécrétement flatté de n'eſpérer plus rien de lui. Ses biens me deviennent odieux, comme ſa perſonne. Mes amis! qu'on ne prononce plus ſon nom devant moi. Il viendroit, ſoumis & ſuppliant, pour réparer ſes torts, que je ne lui pardonnerois pas. Il m'a trop fait ſouffrir en faiſant couler tes larmes. Pardonne, daigne encore m'aimer, me revoir. J'oublierai juſqu'au nom de cet oncle inhumain. Eh! que peut-il pour mon bonheur?

ROSALIE, *ſoulevant ſon mouchoir, & d'un ton froid.*

Il peut mourir... (*puis elle ſe couvre le viſage comme abandonnée à une douleur muette.*)

BRIGARD.

Demain, Monſieur, demain, (j'en frémis d'avance) mais je vois que vous ſerez tous deux ſacrifiés. Le pouvoir, le terrible pouvoir eſt entre ſes mains. Comment prévenir?.. Il faudroit de ces coups déſeſpérés. Ah! ſi par un acte de vigueur je pouvois...

ROSALIE.

Non, non, qu'il me laisse périr en consentant à tout, en m'abandonnant...

JENNEVAL.

Qu'oses-tu dire ?

ROSALIE.

Que tu n'as pas une ame assez forte, assez décidée, & que ton irrésolution enchaîne après toi le malheur.

JENNEVAL.

Eh! quoi donc décider? Ose résoudre. Dans ces extrêmités quel parti dois-je prendre?..

ROSALIE, *en se levant.*

T'abandonner entiérement à moi, jurer de ne pas rejetter le moyen que je vais t'offrir; c'est le seul qui nous reste...

JENNEVAL, *avec emportement.*

Je te le jure par tout ce qu'il y a de plus sacré... Mon ame souffre dans la tienne, je ne veux plus voir tes douleurs... Prononce... Le regard des hommes n'est plus rien pour moi. Je ne vis plus que pour te servir...

(Rosalie, en se détournant pendant ce morceau, a fait à Brigard un geste homicide, signal terrible du meurtre. Brigard a répondu à ce signal affreux, & est sorti. Tout ceci a dû s'exécuter dans un instant.)

SCENE VII.

ROSALIE, JENNEVAL.

ROSALIE *s'avance, & saisit la main de Jenneval.*

JENNEVAL, m'aimes-tu?

JENNEVAL.

Quel langage, ô ciel!

ROSALIE, *en souriant, avec une joie cruelle.*

Eh bien, cette nuit même n'achevera point son cours sans amener le terme de notre adversité. La fortune, tu le sais, ne tient souvent qu'à un moment de courage...

JENNEVAL.

Quoi! seroit-il possible! Que vois-je? Tous tes traits sont changés. Quelle joie extraordinaire brille sur ton visage!.. Tu pourrois entr[illegible]...

ROSALIE.

Va; tout est vu.

JENNEVAL.

Tu esperes?..

ROSALIE, *du ton le plus tendre.*

Tous nos malheurs vont finir; viens essuyer mes larmes. Viens rendre la paix à mon cœur. Viens me dire que tu m'aimes, afin que je perde toute idée

de me donner la mort. Jenneval, répete-moi que ma volonté sera l'arbitre de tes destins.

JENNEVAL, *avec impatience.*

Rosalie, méconnois-tu ton amant?

ROSALIE, *en le serrant contre son sein.*

Tu l'es, mon cher Jenneval ; c'en est fait. . . Tu deviens en ce moment la plus chere moitié de moi-même... Va, ma tendresse sera désormais sans bornes. Ecoute ce cœur qui t'est si bien connu, qui se livre à toi sans réserve. Ton amante à cette heure brûle de plus de feux que tu n'en eus jamais pour elle. Elle te préféreroit aux mortels les plus opulens. Elle te choisiroit dans le monde entier pour ne suivre, ne voir, n'adorer que toi; enfin elle va te donner la plus grande preuve de son amour, en osant tout entreprendre pour que rien ne nous sépare.

JENNEVAL, *ému.*

Prends garde, chere Rosalie, je n'ai point assez de force pour supporter des marques si vives de ton amour... Modere une joie trop précipitée... Tu t'abuses peut-être... Je t'idolâtre, je suis le plus heureux des hommes... mais... explique-moi enfin... je dois savoir...

ROSALIE.

Ingrat! j'aurois voulu que tu l'eusses deviné. Ecoute, la haine ne proscrit-elle personne dans ton ame? Sens-tu cette fureur ardente qui consume la mienne? Ta Rosalie ne vit-elle plus en toi? Ne t'inspire-t-elle pas son projet?.. Il est terrible, mais si

tu la chéris, tu ſais ou plutôt tu ſens, ce que demande une femme outragée...

JENNEVAL.

Arrête. Ne ſens-tu pas toi-même combien tu me fais ſouffrir... Je tremble... Eh! que veux-tu?

ROSALIE.

Ton bonheur & le mien. Voici l'inſtant de me prouver que tu m'aimes. La rage de cette ame de fer, de cet odieux tyran qui ſe dit ton oncle, vient d'allumer ma juſte vengeance. Il nous pourſuit... Si je ne l'arrête, nous périſſons.... C'eſt ſa mort que je te demande.

JENNEVAL.

Sa mort!

ROSALIE.

Crains de balancer.

JENNEVAL.

Le frere de mon pere! Dieu!

ROSALIE.

Lui! ce deſpote farouche.

JENNEVAL.

Tout mon être frémit; cruelle, qu'oſes-tu prononcer? Demande ma vie, c'eſt l'unique choſe qui me reſte à te ſacrifier. (*changeant rapidement de ton.*) Ah! l'infortune t'égare & te fait oublier... Non, ce n'eſt pas toi qui parle... Dis-moi, quel noir démon trouble ton ame?

ROSALIE.

Homme foible & lâche, qui ne ſais rien oſer

pour ton propre bonheur! demain tu rendras grace au coup hardi qui nous aura délivrés. Demain, nous n'aurons plus rien à craindre; tu ſeras libre, riche & maître de ta Roſalie.

JENNEVAL.

De quelle horreur es-tu poſſédée? J'en atteſte ici le ciel... Je n'acheterois pas même un trône au prix du ſang de ce vieillard.

ROSALIE.

Qu'as-tu tant à frémir? Eſt-ce la vie que tu lui ravitas? Ce ſont à peine quelques jours fragiles & languiſſans? Leur flambeau pâlit, acheve de l'éteindre. Seroit-ce un vain titre d'oncle qui retiendroit ton bras. Va, les chimériques liens du ſang ſont trop équivoques pour en impoſer. Ceux qui nous aiment & qui nous font du bien, voilà nos parens; mais celui qui ſe rend notre perſécuteur, qui nous hait, cet homme, quel qu'il ſoit, n'eſt plus qu'un mortel ennemi que la nature elle-même nous enſeigne à détruire.

JENNEVAL.

Eh! quel droit ai-je ſur ſes jours?.. Le vil aſſaſſin frappe dans l'ombre; mais depuis quand prétend-il juſtifier au grand jour ſa lâche & obſcure fureur? Roſalie! comment ton ame eſt-elle devenue ſanguinaire? Ah! reprends, reprends cette douce ſenſibilité qui honore ton ſexe & qui faiſoit tous tes charmes. Autrefois tu m'as montré des vertus, ne les démens pas. Reviens, reviens à toi-même, & tu déſavoueras bientôt un langage ſi contraire à ton cœur & au mien.

ROSALIE.

Eh bien! fais-lui grace, pour qu'il me tue; attends que ce monstre, que tu épargnes, m'ait arrachée d'ici pour me plonger vivante dans les cachots. Déteste ton amante, & chéris son tyran féroce... Si tu n'as pas le courage de prévenir ses coups, soulage-moi avec ton épée... Tu feras moins cruel.

(*Elle se jette sur l'épée de Jenneval.*)

JENNEVAL, *la repoussant.*

Malheureuse! ô ciel!

ROSALIE, *dans l'attitude du désespoir.*

La mort n'est qu'un instant. L'indigence & l'opprobre sont éternels. Accorde-moi sa mort, ou tremble... Je me perce à ta vue.

JENNEVAL.

Tu veux mourir. Meurs du moins innocente... Dans quel égarement te jette un désespoir que ma douleur partage! Rosalie! Est-ce-là ce que tu m'avois fait espérer? Quoi, tu connois l'amour, & tu peux être barbare!

ROSALIE.

Qui de nous deux l'est davantage?.. Tu pleureras ma mort, puisque tu chéris sa vie aux dépens de la mienne.

JENNEVAL.

Tu m'assassines à coups redoublés... Ta rage semble passer dans mon cœur. Laisse-moi respirer... Je ne me connois plus... Le désordre de mon ame...

Je ne ſais ce que je hazarderois dans ces momens, pour te ſauver de l'affreux état où je te vois.

ROSALIE, *d'un ton ſuppliant.*

Rends-moi ce jour que la tyrannie veut m'ôter, & ma vie entiere je la conſacre à jamais ſous tes loix. Vole, cher Jenneval; la nuit & la mort obſcurciront tous les objets. Les ténebres ſont d'inſenſibles témoins. Elles enſéveliront cet événement dans une ombre éternelle. Rien ne tranſpire de la nuit des tombeaux, & leurs ſecrets périſſent avec ce qu'ils enferment. Nuls veſtiges, point d'indices. Les ſoupçons ne s'éleveront pas même juſqu'à toi... Crois-en ton amante, elle a tout diſpoſé & tout eſt prévu.

JENNEVAL.

Eh! quand j'échaperois à tous les regards, à l'œil même du vengeur éternel des crimes, je le ſaurois toujours moi! La voix de cette conſcience que rien n'étouffe, me reprocheroit mon forfait: que m'importe le jugement de l'univers, ſi cette voix terrible qui m'accuſe tonne à jamais dans mon cœur... Barbare! eſt-ce ainſi que tu reconnois ma tendreſſe? eſt-ce en me rendant coupable & malheureux que tu veux ſignaler le pouvoir de tes charmes? Quoi! le chef-d'œuvre de la nature voudroit en devenir l'horreur?.. Mon ame eſt épuiſée... Que j'ai beſoin de me fortifier contre tes attraits dangereux!.. Mais, que dis-je? En voulant frapper, le poignard me tomberoit des mains; ce vieillard!.. Il porte ſur ſon front les traits chéris d'un pere... Il m'a careſſé dès le berceau, il a élevé mon enfance, il fut mon bienfaiteur, & à travers toutes ſes rigueurs, je ſens, oui,

ouï, je sens trop qu'il m'aime... Ah, son ombre en montant au séjour éternel, son ombre sanglante iroit m'accuser devant un pere, & lui diroit : *Vois cette blessure ouverte, ce flanc déchiré... C'est la main de ton fils !*.. La foudre alors s'échaperoit sur ma tête, ou, si la terre portoit encore un parricide, seul avec mon crime je n'oserois plus regarder le soleil ; une image ensanglantée me poursuivroit jusqu'en tes bras. . . Ecoute, ne sens-tu pas déjà des remords ; toujours plus dévorans, ils corromproient nos jours ? Plus d'amour pour nos cœurs. La discorde qui suit les forfaits viendroit s'asseoir entre nous, & nous armeroit bientôt l'un contre l'autre. Echapés aux bourreaux, nous n'échaperions pas à nous-mêmes... Ah !..

ROSALIE, *d'un ton terrible.*

Je rejette ton indigne pitié, tes prieres, tes vœux, tes remords, apprends qu'ils deviennent inutiles. J'avois prévu ta foiblesse, je me suis chargée de ta destinée. Tu l'avois remise entre mes mains. Il n'est plus en ton pouvoir que d'ordonner mon trépas. . . L'arrêt en est porté... Tu entreras malgré toi dans mon complot... Au moment où je te parle, c'en est fait, Ducrône, notre tyran expire.

JENNEVAL *courant désespéré.*

Ah, perfide ! je t'avois mal connue. (*en pleurant.*) Bonnemer, cher Bonnemer, tu me l'avois prédit... Où es-tu ? viens, vôle à mon secours.

ROSALIE, *froidement.*

Cesse de vaines clameurs, & choisis maintenant d'être ou mon accusateur ou mon complice. Traîne

fur l'échaffaut une femme qui t'aime, qui a tout osé pour toi; ou laisse tomber un sinistre vieillard dont tu recueilliras l'immense héritage, & qui entraînera avec lui dans sa tombe le secret impénétrable de sa mort. Il n'a aucun droit de me toucher lui!... Je ne demande point que tu prennes un poignard, que tu ensanglantes tes foibles mains... Ferme les yeux; laisse agir Brigard; il nous sert avec zele. D'ailleurs, n'espere pas pouvoir le fléchir. Il sait qu'il faut te servir malgré toi & que demain tu baiseras la main qui nous aura délivrés.

JENNEVAL *rapidement.*

Le barbare se trompe... Je cours défendre & sauver ce vieillard malheureux. Je l'aime depuis que ses jours sont en danger; & toi, je crois que je commence à te haïr, je crois... (*Il va pour sortir.*) Laisse-moi, j'abjure l'amour, je déteste la vie...

ROSALIE, *l'arrêtant.*

Arrête, cher Jenneval...

JENNEVAL *furieux.*

Eh! que veux-tu de moi, furie implacable? .. tremble!

ROSALIE.

Dieu, quel nom! quel regard! (*tombant à ses genoux.*) Immole ta Rosalie, & ne l'outrage pas. Elle redoute plus ton mépris que la mort. Elle est prête à sacrifier sa vie à tes pieds. Accuse le sort, maudis notre destinée. J'ai, comme toi, le meurtre en horreur, mais une fatalité terrible nous écrase & je veux te sauver. Comment renoncer à la vie, à la

liberté, à l'amour? Je t'idolâtre. Crime ou vertu, l'amour l'emporte sur tout & ne connoît point d'autre loi... Dans un pareil état, est-ce à nous de réfléchir?.. Cher & foible Jenneval, affermis ton ame; il n'est plus tems de reculer... Ecarte les fantômes qui obsedent ta crédule imagination. Vole où ton amante te conduit... Serois-tu insensible au prix unique qu'elle garde à ton obéissance... Pressé dans les bras qui s'ouvriront pour te recevoir & payer ton courage; tout entiers à nous-mêmes... libres, heureux, vengés...

JENNEVAL.

Leve-toi, barbare, je ne veux plus t'entendre... Mes cheveux se dressent d'horreur... Que ton génie est terrible! que ta tendresse est perfide! par quel détour m'as tu conduit dans l'abîme!.. Fatale beauté! tu vois le délire de mes sens, tu sais que tu regnes impérieusement sur ce cœur déchiré, & tu le pousses au meurtre... Tes cris, tes gémissemens, tes pleurs m'accablent. Ils ont ébranlé mon ame, & en ont chassé la vertu... Triomphe! l'échaffaut nous attend tous deux... Justice du ciel, qu'avez-vous résolu de moi? Ah! quels combats! quels tourmens!.. je chancelle... je frissonne... Par où sortir?.. (*s'appuyant contre la muraille.*) Je me meurs... (*ranimant ses forces.*) Laisse-moi aller... Cruelle! ne demandes tu pas sa mort?

ROSALIE.

Oui.

JENNEVAL, *éperdu.*

Eh bien! je répandrai...

ROSALIE.

Tu répandras ſon ſang!

(*Ici la déclamation muette de Jenneval eſt dans ſon plus haut degré d'énergie. Roſalie le tient, le preſſe, le fixe. Il s'arrache de ſes bras.*)

JENNEVAL.

Oui, je le répandrai... Laiſſe-moi... Laiſſe-moi, te dis-je.

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

ROSALIE, *ſeule & marchant à grands pas.*

ENFIN, j'ai reçu ſon aveu... Que de fois il m'a fait frémir! mais c'en eſt fait... Ce ſecret terrible eſt un nœud qui l'enchaîne à mes deſtins... Il reviendra; je m'attends à ſes cris plaintifs, à ſes remords... Ils s'abîmeront bientôt dans les feux de la volupté; c'eſt la divinité puiſſante qui fait taire tout ce qui contredit ſa voix; elle régnera profondément ſur l'impétueux Jenneval, & ſouveraine abſolue, je triompherai par elle.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

La Scene est dans la maison de M. Dabelle. Il est nuit.

SCENE PREMIERE.

LUCILE, BONNEMER.

LUCILE *suit Bonnemer, qui a l'air inquiet.*

MONSIEUR Bonnemer, non, vous ne paroissez pas assez tranquille pour me rassurer. Je lis sur votre front que votre cœur est en secret violemment agité. Je suis dans un effroi mortel. Qui vous fait répéter sans cesse le nom de mon pere & celui de M. Ducrône?

BONNEMER.

Il sont sortis ensemble, Mademoiselle?

LUCILE.

Oui, & ils devroient être rentrés.

BONNEMER.

Ils sont sortis sans domestique?

LUCILE.

Eh! mon Dieu, oui.

BONNEMER.

Et vous ne pourriez me dire à peu près dans quel quartier ils sont allés?

LUCILE.

Non, Monsieur, (*Regardant à sa montre.*) Ciel ! onze heures & demie.

(*Elle donne toutes les marques de la plus vive inquiétude.*)

BONNEMER, *à voix basse.*

Où irai-je? Comment le rencontrer ?.. Je ne puis étouffer un fatal pressentiment...

LUCILE, *prête à pleurer.*

Monsieur, au nom de l'amitié que vous avez toujours eue pour moi, dissipez le trouble affreux où je suis plongée... Vous vous trahissez malgré vous. Je ne vous quitte pas. Je donnerois tout au monde pour voir paroître à l'instant mon pere & M. Ducrône. Comme je volerois dans leurs bras! Tout ce que j'ai dans l'esprit ne seroit plus alors qu'un mauvais rêve bientôt oublié.

BONNEMER.

Quoi! votre esprit s'allarmeroit-il ?.. Qu'imaginez-vous donc, Mademoiselle ?

LUCILE.

Mais vous-même, c'est envain que vous dissimulez. On a tout employé pour réconcilier l'oncle & le neveu. L'un est trop rigoureux, l'autre trop emporté... Dites-moi, qu'a fait depuis Jenneval ?

BONNEMER.

Ne me le demandez point, ah !.. (*Il veut se retirer.*)

LUCILE, *l'arrêtant & rapidement.*

Bonnemer, parlez-moi, parlez-moi, ne me quittez pas, je vous en conjure ; vous ne sentez pas que vous me faites cent fois plus souffrir que si vous m'annonciez les plus tristes nouvelles. Achevez...

BONNEMER.

Mademoiselle... Je frémis de vous le dire. Je l'ai rencontré, ce malheureux Jenneval, mais dans un désordre extrême. J'ai voulu l'arrêter, le ramener ici; furieux, il m'a méconnu, il s'est arraché de mes bras. Le nom de son oncle a échappé de sa bouche. Il m'a demandé plusieurs fois d'un ton sourd & terrible où l'on pouvoit le rencontrer sur l'heure même. Je n'ai pu réussir à appaiser le trouble extraordinaire de ses sens. J'ai cru que c'étoit un reste d'émotion de la scene vive qu'il avoit eue avec son oncle, lorsqu'en rentrant ici un Exempt m'a fait appréhender un noir complot. Il m'a demandé si M. Ducrône étoit de retour? Il m'a bien recommandé qu'on l'avertit d'être sur ses gardes, de ne point se hasarder le soir. Il s'est informé des maisons qu'il fréquentoit, & il est parti précipitamment.

LUCILE, *jettant un cri.*

Ciel! se pourroit-il!... Courez, volez, laissez-moi.

BONNEMER.

Ah! reprenez vos sens; vous changez de couleur; je ne puis vous laisser en cet état. Je vais appeller... Mais j'entends quelqu'un.

(M. Dabelle entre, lorsque Bonnemer soutient Lucile dans ses bras.)

SCENE II.

M. DABELLE, LUCILE, BONNEMER.

M. DABELLE.

QU'EST-CE donc? ma fille prête à s'évanouir?

LUCILE, *d'une voix étouffée.*

Ah! mon pere!.. Quoi, seul?..

BONNEMER.

Mon cher Monsieur Dabelle, vous revenez seul...

M. DABELLE, *soutenant sa fille.*

Mon ami, mon cher ami... Lucile; qu'a-t-elle donc? qu'est-il arrivé?

BONNEMER.

Et M. Ducrône, où est-il?

M. DABELLE, *conduisant sa fille sur un fauteuil.*

Il n'est pas rentré!.. Qu'est-ce à dire?.. Chere enfant... Bonnemer... D'où naît votre effroi mutuel? Dites-moi donc...

BONNEMER.

Ah! Monsieur!

M. DABELLE.

Vous m'inquiétez d'une maniere étrange...

BONNEMER.

Où l'avez-vous laissé?.. Etes-vous toujours demeurés ensemble?

M. DABELLE.

Non; depuis quatre heures, nous nous sommes séparés. En me quittant il m'a dit: je ne tarderai point à vous rejoindre (*allant à sa fille.*). Eh bien! ma fille, tu pleures...

BONNEMER.

Hélas, Monsieur; nous vous revoyons.., Pourquoi avez-vous abandonné Ducrône..... Ses jours sont en danger... Juste ciel! Le malheureux l'auroit-il assassiné!

M. DABELLE.

Vous me glacez d'effroi... Comment, assassiné! Que voulez-vous dire?

BONNEMER.

On croit que Jenneval veut attenter aux jours de son oncle... Cette femme criminelle & perfide qui l'a corrompu... On soupçonne le plus affreux dessein... Hélas! son œil troublé évitoit mes regards.

LUCILE, *en reprenant ses sens.*

Jenneval n'est point un barbare. Mon cœur me soutient le contraire. Il me semble encore l'entendre converser sur le précieux sentiment de l'humanité; mais il est foible, il est livré à des scélérats, qui peuvent sans lui...

M. DABELLE.

Ma fille, calme-toi... Si tu ne peux jamais te

repréſenter Jenneval aſſaſſin, je ne puis non plus me faire à cette idée révoltante... Cependant je ſuis hors de moi. (*appellant un domeſtique.*) Qu'on mette tout de ſuite les chevaux aux deux voitures... Je me doute de deux ou trois endroits... On m'a arrêté ſi tard auſſi... Il me ſembloit que quelque choſe me rappelloit ici. (*à Bonnemer.*) Mon ami, vous irez d'un côté, moi de l'autre. Nous le rencontrerons ſûrement.... Ma fille, vous trouvez-vous mieux?.. Un moment de patience.

(*Il ſort.*)

SCENE III.

LUCILE, BONNEMER.

(*Pendant cette Scene Lucile erre dans le fond du Théâtre.*)

BONNEMER, *ſur le devant ſeul.*

CIEL! veille ſur lui! fais que je le revoye... ne permets pas qu'un crime s'accompliſſe; ſauve à la fois deux ames honnêtes & faites pour s'aimer.

LUCILE.

J'entends pluſieurs voix confuſes... On vient... Permettez... (*elle ſort & rentre en s'écriant.*) Ah! mon cher Monſieur Bonnemer, c'eſt le cher Monſieur Ducrône avec Monſieur Jenneval!

BONNEMER, *avec le cri de l'ame.*

Le ciel soit loué! soit béni mille fois!

SCENE IV, *& derniere.*

M. DABELLE, M. DUCRONE, LUCILE, JENNEVAL, BONNEMER.

(Ducrone & Jenneval se tiennent par la main. Jenneval a l'épée nue sous le bras. Ils sont tous deux sans chapeau.)

BONNEMER, *à Lucile.*

C'EST lui, c'est lui, embrassons-les tous deux. *(Il embrasse Ducrone & Jenneval.)*

JENNEVAL, *saluant Lucile, puis reprenant la main de son oncle.*

Ah! mon cher oncle.

M. DABELLE.

A quel danger êtes-vous échapé?

M. DUCRONE.

Au plus grand de tous. *(montrant Jenneval.)* Voici mon libérateur... Je suis encore tout ému... Eh! qu'est devenue ma canne?.. Nous sommes tous deux sans chapeau... Jour cruel! Ce soir j'ai soupé & demeuré fort tard chez un homme d'affaires & cela pour deshériter ce Jenneval qui vient de me sauver la vie... Ecoutez bien: au détour d'une

rue, vers le coin d'une fontaine, un déterminé est venu à ma rencontre l'épée nue à la main. J'ai apperçu son fer qui brilloit dans l'obscurité. Surpris, j'ai tiré mon épée; mais la lame & le fourreau sont venus tout ensemble... C'étoit fait de moi... Voici que soudain un inconnu vole à ma défense; le combat se livre, il renverse l'assassin à mes pieds... Je vois, je reconnois mon neveu. Il avoit suivi secrétement mes pas. Il me prend; me guide par la main... C'est lui, Messieurs, qui a exposé sa vie pour conserver la mienne.

BONNEMER.

Généreux défenseur!

M. DABELLE.

Brave jeune homme!

JENNEVAL, *en se couvrant le front des deux mains.*

Arrêtez... Suspendez ces cris de joie... Frémissez tous de m'entendre... Je rejette vos louanges, je ne les mérite point. Frémissez, vous dis-je d'horreur & de pitié; sachez qu'une larme de plus, j'étois un parricide... Ah, mon oncle! Cette main qui presse la vôtre avec tendresse, cette même main qui a sauvé vos jours, étoit prête à se plonger dans votre sang... Vous vous étonnez... Ah! Dieu! vous n'avez pas vu cette femme en pleurs, prosternée à mes genoux, vous n'avez pas entendu ses accens. Vous ne concevez pas de quels traits elle a frappé mon cœur... Echauffé par ses cris, excité par ses larmes, plein du poison dont elle m'avoit enivré, j'allois...

M. DUCRONE.

Mon neveu, ne t'exagere point à toi-même ta propre foiblesse.

JENNEVAL.

Non, je dois tout révéler... Mon ame hors d'elle-même alloit embrasser le crime. J'adorois Rosalie, vous l'aviez persécutée. Homme imprudent & cruel, vous ignoriez donc cet ascendant terrible, cette fievre des passions, ce délire d'un cœur réduit au désespoir & ce qu'il peut entreprendre à la voix d'une femme... Ah! souvenez-vous de mon pere, il ne fut jamais inexorable, il eut cédé aux larmes de son fils, il l'eut plaint dans sa funeste passion, il eut connu la pitié, il eut adouci ses maux. Pardonnez-moi ces reproches; j'ai combattu, j'ai triomphé, j'ai été plus tendre, plus humain, plus sensible que vous: mais du moins sentez un remords salutaire, tremblez en écoutant un formidable aveu... Apprenez qu'il a été un moment où ne voyant plus en vous qu'un inflexible ennemi, j'allois vous assassiner!.. Le ciel...

M. DUCRONE.

Mon cher neveu, nous ne nous sommes point encore embrassés. (*Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre.*)

JENNEVAL.

O joie! ô doux momens! Est-ce bien vous que je serre sur mon sein. . . Ah! Dieu, laissez-moi pleurer..... Encore vertueux & étonné de l'être, je n'ose en cet instant même m'avouer ni me croire innocent... Femme artificieuse & cruelle!.... Eh! si tu n'avois point révolté mon ame, si le ciel en m'é-

clairant tout-à-coup ne m'eut point fait lire sur ton front l'empreinte du crime...... (*avec énergie*). Mon cher oncle, couvert de votre sang, chargé d'opprobre, en exécration à moi-même, je mourois de la mort des scélérats, peut-être avec leur cœur endurci. Je n'ai point commis le forfait, & j'en éprouve tous les tourmens. Que seroit-ce donc, si j'étois coupable! (*étendant les bras vers le ciel & dans une attitude suppliante.*) Grand Dieu, qui m'as prêté ta force victorieuse, je te rends graces; ma vertu est ton ouvrage! Si ta miséricorde n'est pas épuisée, frappe le cœur de Rosalie, accorde-moi ses remords... Ta bonté surpasse son crime... Dieu puissant, ce nouveau miracle appartient à ta clémence! (*à Bonnemer*). Soutiens-moi, mes forces s'épuisent.

(*Bonnemer le conduit sur un fauteuil. Jenneval assis, continue après une courte pause.*)

Et vous, mon oncle, puisque le ciel a détourné les coups qui vous menaçoient, laissez tomber cet événement dans un éternel oubli, ne poursuivez point cette malheureuse & ses jours infortunés.

M. DUCRONE.

Jenneval, écoute; tu m'as sauvé la vie, je n'en disconviens pas: mais vois-tu, j'aimerois mieux être cent pieds dessous terre, que d'autoriser même indirectement le moindre désordre. Oui, je te pardonnerois plutôt ma mort que ton libertinage. Laisse les assassins attenter à ma vie, je les crains moins que la perte douloureuse de tes mœurs, & je

te le dis ici en oncle reconnoissant & févere, si tu osois renouer avec ta Rosalie.....

JENNEVAL, *d'un ton froid.*

Homme extrême, épargnez ce nom à mon oreille. Vous ne m'entendez point. Ah!... quand je l'adorois, je la croyois vertueuse. J'idolâtrois le fantôme qu'avoit paré mon imagination. J'ai été détrompé.... Je suis affermi pour jamais contre ses coupables appas; si je suis généreux envers elle, c'est que je puis l'être sans danger... Imitez-moi.

M. DABELLE, *s'avançant.*

Cher oncle, j'ai tout vu, tout observé, & le cœur de ce digne jeune homme a paru tout entier à mes regards. C'est moi qui veux lui présenter une fille vertueuse: j'en connois une qui a un cœur sensible, tendre même; mais elle a un ami prudent, secourable, qui, depuis son enfance, veille sur sa sensibilité. Elle a remis ses plus chers intérêts entre ses mains. Elle lui sera toujours plus chere que tout ce qu'il pourra jamais aimer dans le monde; il lit tous les secrets de son cœur, c'est à lui enfin à décider son choix. Notre Jenneval, cher oncle, me semble fait pour être aimé d'un cœur tel que le sien, car j'ose ici répondre de la noblesse d'ame de l'un & de la tendresse de l'autre.

LUCILE, *troublée, attendrie, se décele à tous les yeux par son embarras.*

Mon pere!

M. DABELLE, *ironiquement.*

Lucile pense donc que c'est d'elle que je parle?

LUCILE, *avec le plus grand attendrissement.*

Ah! mon pere!

M. DABELLE.

La fausse honte que vous éprouvez en ce moment, ma fille, car c'en est une, est la seule foiblesse que je vous reproche.

LUCILE.

Ah! permettez à votre fille de se retirer.

JENNEVAL, *à part.*

Je me trouverois coupable si je balançois encore. (*haut.*) Le voile est tombé, adorable Lucile; un pere respectable m'enhardit; je ne vois plus que vous seule au monde, digne d'être adorée.... Ah! comment exprimer des sentimens toujours si chers, mais que j'ai trahis; toute ma vie pourra-t-elle effacer.... Aveugle, je prêtois vos vertus à un objet qui ne les connut jamais.... Ah! c'étoit vous que j'adorois.... Vous voyez un homme nouveau.

LUCILE.

Si vos remords sont vrais, Monsieur, ils effacent à mes yeux toutes vos fautes. Mon pere ne vous a point retiré son estime, vous pouvez encore prétendre à la mienne. Un sentiment plus doux auroit été votre partage, si vous eussiez resté ce que vous paroissiez être...

JENNEVAL *avec feu.*

Ah! vous me verrez digne de vous. J'en fais le serment à vos genoux; daignez m'encourager, & d'un seul regard vous ferez de moi tout ce

que

que je dois être. Heureux, si vous voulez étendre vos bienfaits sur le reste de ma vie.

M. DUCRONE.

C'est fort bien dit que cela, mon neveu ; je suis très-content de toi : aime bien & de toute ton ame cette honnête & sage Demoiselle. Tu peux compter dès ce moment sur mon héritage, comme sur mon amitié. Messieurs, je lui ai toujours reconnu un caractere excellent au fond. Il m'a causé bien des chagrins ; mais, Dieu merci, en voici la fin.

JENNEVAL, *à M. Dabelle.*

Voilà donc comme vous me punissez ?... Ah ! tout me fait sentir qu'auprès de vous le sentiment de l'amour surpasse même celui du respect.

M. DABELLE.

Nos ames s'entendent, cher Jenneval, elles sont faites pour être unies... C'est toi qui rendras la fin de ma carriere douce & fortunée. (*à sa fille*) Aide-moi à sauver un jeune-homme sensible & vertueux des pieges du vice qu'il ignore, afin que tous les cœurs applaudissent au choix qu'il aura fait.

LUCILE.

Mon pere! Ah! je crains que vous n'écoutiez que mon cœur....

M. DABELLE.

Va, crois-moi, ne plaide point contre lui.

JENNEVAL, *baisant la main de Lucile.*

Comment exprimer tout ce que je sens! Sortir du désespoir pour goûter la plus pure félicité!.... Quel passage rapide & inattendu! Belle Lucile, non, je ne vous ai pas été infidele, je vous aime trop pour penser que j'aie cessé un instant d'adorer tant de perfections réunies.

M. DUCRONE, *à M. Dabelle.*

Mais vous êtes un homme étonnant. Sçavez-vous que vous m'avez tout attendri, moi qui n'ai point de mollesse! Que vous me faites bien sentir le plaisir qu'on doit goûter à être bienfaisant! Ce n'est que dans cet instant que je viens de m'appercevoir que votre caractere vaut beaucoup mieux que le mien. Je sens combien il me seroit doux de pouvoir vous ressembler. Je sais me rendre justice. Je ne me dissimule pas que j'ai peut-être été trop sévere; mais la jeunesse aussi, la jeunesse... Allons, allons, vos bontés ne feront plus de reproches à ma conscience. (*A Lucile.*) Chere, belle & vertueuse Demoiselle, si vous ne redoutez pas d'avoir un oncle aussi grondeur que moi, si mon ton brusque ne vous fait pas

peur, il faudra me permettre, s'il vous plait, de remettre cette gentille main dans celle de mon neveu, & le tout en faveur de son repentir... Le pauvre garçon, qu'il a souffert! Mais qu'il sera heureux! (*à M. Dabelle.*) Son Droit fini je le marie & je lui achete la plus belle charge possible.

JENNEVAL.

Mon chèr oncle!.. Ah! Monsieur!.. Ah! charmante Lucile! Un sentiment éternel d'amour & de reconnoissance... Mon cœur vous confond tous trois... Cher Bonnemer, qui l'eut dit... Mais quels souvenirs amers se mêlent à ma joie! Te rappelles-tu ce moment, où sourd à la voix de l'amitié je t'outrageai?.. Oublieras-tu...

BONNEMER.

Je ne vois, je ne sens que ton bonheur... Il t'étoit dû... Tu verras quelle différence il y a d'un amour bien placé, à celui dont il faut rougir.

M. DABELLE.

Qu'il ne soit plus question que de la joie qui doit régner; ce jour est marqué pour un des plus beaux de ma vie.

JENNEVAL.

Tant que je vivrai, il servira d'exemple à la mienne, & votre main (si je suis assez heureux pour l'obtenir) chere Lucile, deviendra le gage de mes vertus.

FIN.



LE
DÉSERTEUR,
DRAME
EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

PERSONNAGES.

MADAME LUZERE, *veuve d'un Manufacturier.*

CLARY, *fille de Madame Luzere.*

DURIMEL, *jeune François conduisant le commerce dans la maison de Madame Luzere.*

LE CHEV. ST. FRANC, *décoré de l'Ordre du Mérite, Major d'un Régiment.*

VALCOUR, *jeune Officier.*

M. HOCTAU, *vieux garçon.*

UN DOMESTIQUE.

DES SOLDATS.

L'action se passe dans une petite ville d'Allemagne, frontiere de France.

La Scene est chez Madame Luzere.

LE DÉSERTEUR,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Madame LUZERE, M. HOCTAU.

M. HOCTAU, *avec exclamation.*

Nous voilà bien! Ô malheureux pays! Des Bataillons sans fin! Infanterie, Cavalerie, Dragons, Troupes légeres, Houzards, des bagages, un train d'enfer.... Tout cela vient fondre sur nos palliers. Ce déluge annonce notre ruine.... Je l'avois bien prévu! Vous souvient-il, Madame, de ce que j'ai dit il y a deux ans, en vous lisant la Gazette du six Mars. J'ai vu venir la guerre de ce côté-ci, tout comme ceux qui l'ont imaginée.

Madame LUZERE.

Eh bien! que pouvons-nous y faire, mon cher Monsieur Hoctau? Depuis qu'une furie militaire agite les Nations, que les Souverains se font un jeu de la guerre, tous les peuples, tour-à-tour, attaquent & se défendent. La marche de ces Armées ne se

regle point d'après nos avis. Payons en silence, voilà notre lot; heureux si par ce moyen nous échappons aux horreurs qui nous environnent!

M. HOCTAU.

Ces Troupes Françoises, qui sont à nos portes, ne vont-elles pas encore nous forcer à des réjouissances publiques, pour célébrer leur bonne arrivée?

Madame LUZERE.

Mais, parlons franchement. Qu'a fait pour nous cette milice avide, qui se disoit nos alliés, nos défenseurs; ils semblent n'être venus ici que pour dévancer les ennemis dans l'art du pillage. Ils ont pris tout ce que la modeste loi de la guerre leur a permis d'emporter. Les François arrivent: on leur cede la place; ils ne feront pas pis que les autres; ils vivront seulement à nos dépens.

M. HOCTAU.

Il est vrai que je m'attendois que nos Troupes, au lieu de s'évader, alloient.... J'enrage de grand cœur.... On n'a pas tiré un seul coup de fusil, & voici que les François sont nos maîtres.

Madame LUZERE.

J'aime mieux que les choses se soient ainsi passées, que d'avoir vu le sang ruisseler dans les rues, & peut-être les quatre coins de notre petite ville livrés aux flammes. Tout considéré, Hanovriens, Allemands, Hongrois, Prussiens, François, tous ces Meneurs, tantôt nos ennemis, & tantôt nos alliés, nous ont tour-à-tour assez également traités pour ne savoir à

qui

qui donner la préférence ; & s'il falloit choisir, autant vaut des François....

M. HOCTAU.

Comment les François !... Nos ennemis ! J'étouffe.... Que je les hais !

Madame LUZERE.

Qu'entendez-vous par ce nom d'ennemis ? J'ai vu dès mon enfance la guerre changer vingt fois de face & d'objet. Les feux de joie succédoient aux massacres ; on redevenoit amis après s'être égorgés. Le pourquoi de ces débats sanglans reste toujours inconnu, & je n'ai pas encore rencontré de militaire qui m'ait paru l'avoir deviné.

M. HOCTAU.

Vous avez beau dire, je n'aime pas les François, moi, & je suis bon patriote.... m'entendez-vous, Madame ?

Madame LUZERE.

Que voulez-vous dire ? Expliquez-vous ouvertement.

M. HOCTAU.

Oui, oui, nous le voyons bien, vous ne haïssez pas les François.

Madame LUZERE.

Je suis loin de haïr aucune Nation, & je ne me cache pas d'estimer dans le François plusieurs bonnes qualités.

M. HOCTAU.

Vous ne le faites que trop voir par celui que vous avez reçu chez vous depuis sept ans. Il ne fait cha-

que jour que prendre un ton plus haut dans cette ville, où l'on diroit qu'il est déjà.... Je ne veux pas dire.... Qu'ils sont insolens, ces Welches!

Madame LUZERRE.

Dites, dites; celui dont vous parlez est un jeune homme d'un mérite rare, Monsieur Hoctau; il est prudent, économe, intelligent, laborieux; & veuve comme je le suis, il m'étoit impossible de rencontrer un homme plus utile à mon commerce... Pourriez-vous lui en vouloir?

M. HOCTAU.

Oh!.... Mais vous ne savez pas aussi les bruits que l'on fait courir.... Tous vos amis en sont scandalisés.

Madame LUZERRE, jouant.

Eh! quels bruits donc?

M. HOCTAU.

On va jusqu'à oser parler d'un mariage de cet homme-là avec votre fille, & vous sentez.....

Madame LUZERRE.

Oui, je sens qu'un bruit pareil peut inquiéter; & pour le faire cesser, je veux que dans les vingt-quatre heures Durimel soit son époux.

M. HOCTAU, *avec dépit.*

Comment!... Mais comment, son époux!

Madame LUZERRE.

C'est à cause du bruit, Monsieur Hoctau. Vous le savez, les bruits sont dangereux; d'ailleurs, ma fille a vingt-deux ans; Durimel en a près de trente;

quels nœuds mieux assortis ! D'un autre côté, voici des Officiers qui arrivent en foule : il est important de marier les filles.

M. HOCTAU.

Non, je n'en reviens pas... Mais, Madame, oubliez-vous l'antipathie que défunt votre époux avoit pour les François ? Ne craignez-vous point d'irriter son ombre ?....

Madame LUZERE.

Non, Monsieur Hoctau ; il n'y a que les vivans qui s'irritent dans ce monde, & souvent pour des affaires qui ne les regardent pas.

M. HOCTAU.

Vous me payez d'ingratitude, Madame..... Vous avez aussi oublié l'espoir qu'a fait naître le refus du second époux que je m'empressois de vous offrir dès les premiers jours de votre veuvage.

Madame LUZERE.

Il est vrai, ma fille vous doit beaucoup de reconnoissance de vous être offert pour être son beau-pere ; mais je vous ai assez fait connoître combien j'aimois qu'une mere osât se sacrifier pour son enfant. Je n'avois que quelques années à attendre ; les voici écoulées. Ma fille n'aura pas rougi à ma nôce, & je paroîtrai avec honneur à la sienne.

M. HOCTAU.

Quoi ! mes espérances seroient trompées ; moi, qui ai toujours cru que jamais un autre....

Madame LUZERE.

On ne peut pas tout favoir, Monfieur Hoctau; & tel qui prédit fi bien, fur une Gazette, les révolutions futures de l'Europe, lit fouvent fort mal dans les yeux d'une jeune fille. Mais la voici.... Si elle vous veut pour époux, je ne m'y oppoferai point.

SCENE II.

Madame LUZERE, M. HOCTAU, CLARY.

Madame LUZERE.

CLARY, vous venez fort à propos: on vous demande à toute force en mariage. N'aimeriez-vous pas bien Monfieur Hoctau pour votre époux?

CLARY, *ingénuement.*

Je l'aimerai pour toute autre occafion; mais pour mon époux.... Oh! non, ma chere bonne maman!

Madame LUZERE.

Pourquoi donc?

CLARY.

Mais, vous le favez mieux que moi. Je vous confie mes penfées les plus fecretes, & je vous ai avoué....

Madame LUZERE.

Achevez.

CLARY, *vivement.*

Le nommer!... Ah! vous le connoissez bien.

M. HOCTAU, *avec humeur.*

Quoi, Mademoiselle! Un François! qui vient de je ne sais où, qui n'a rien au monde, arrivé ici par aventure..... Vous le préférez à moi, dont les Ayeux depuis deux cens ans sont honorés dans ce pays! A moi qui possede de bonnes maisons dans cette ville même, où je puis aspirer bientôt au rang de Statschultheiss? (*) (*à Madame Luzere*) Ah! Madame! une mere prudente ne devroit pas laisser faire à une fille sans expérience, une étourderie de cette force-là.

Madame LUZERE.

Clary, vous l'entendez; voyez ce qu'il faut répondre. C'est l'amour qui le fait parler, & depuis sept années toujours constant, il espere....

CLARY.

Prolongez toujours votre espérance, mon cher Monsieur Hoctau, vous arriverez de la sorte à quatre-vingts ans, l'homme du monde le plus heureux; car on l'est quand on espere, & je crois que vous ne le seriez plus si nous étions mariés ensemble. D'abord, j'aurai toujours pour vous de la bonne amitié, mais jamais le moindre petit sentiment d'amour. Mon ame a toujours été franche, ouverte sans détour, & je me serois reproché, comme un crime, de vous avoir abusé en vous offrant la plus légere lueur d'es-

(*) Ce terme répond à celui de Maire, de Jurat, de Capitoul.

poir. Je vous l'ai déjà dit: nos âges, nos goûts, nos sentimens, tout differe; un bonheur mutuel ne seroit pas le fruit de nos nœuds... Je m'attends au bonheur. Nous vivrons bien mieux amis qu'époux. Soyez généreux, mettez seulement l'amour de côté, & je vous proteste que vous ne m'en deviendrez que plus cher.

M. HOCTAU, *en soupirant.*

Je vous ai vu naître, Mademoiselle; j'ai vu croître & se développer tous vos charmes!.... Me dédaigner comme cela! Me le dire d'un air si aisé encore! être si fiere parce que vous êtes belle!... C'est ainsi que vous me traitez, moi qui vous aurois donné tout mon bien! Vous me préférez un.... Si je vous aimois moins, je vous dirois.... Non, je me ferai cet effort.... Je ne dirai rien du tout....

Madame LUZERE.

Monsieur Hoctau, point d'inimitié. Vous avez voulu décider l'affaire; est-ce la faute de ma fille, si....

M. HOCTAU, *fâché.*

Laissez-moi, laissez-moi. Il n'y a plus qu'ingratitude, dureté & trahison sur la terre.... Comme le monde est changé! Qu'il est haïssable! qu'il est perverti!.... Ah! qu'est devenu votre défunt... C'étoit mon ami; c'étoit-là un homme d'un sens droit, éclairé.... Hélas! l'on voit trop ici qu'il n'y est plus.

SCENE III.

Madame LUZERE, CLARY.

Madame LUZERE.

IL m'attriste, avec ses exclamations; mais on doit les lui pardonner. Je n'aime point à voir le chagrin dans le cœur de ceux-mêmes qui ne respectent point la sensibilité d'autrui. Il est vrai qu'il falloit une bonne fois l'éconduire. Mais cela m'a coûté.

(*M. Hostau revient sur ses pas. Il rentre comme prêt à articuler quelques paroles; mais voyant qu'on parle de lui sans l'appercevoir, il se glisse dans un cabinet voisin, d'où il prête l'oreille.*)

CLARY.

Quelle différence entre Durimel & lui! O maman! Vous l'adoptez! C'est vous qui faites mon bonheur & le sien. Le ciel même a conduit ici ce François. Il vous chérit comme moi. Vous êtes le témoin de notre tendresse. Qu'il est touchant quand il nous parle! Il paroît bien sincere! Tout ce qu'il dit, peint l'honnêteté & la vertu. Mon cœur approuve ce que sa bouche exprime. J'aime son maintien, son geste, & son regard. (*d'un ton plus timide*) Vous êtes toujours décidée en sa faveur; cela me fait tant de plaisir, que j'appréhende quelquefois de vous voir changer.... Ce pays-ci est tout plein d'envieux.

Madame Luzere.

Ma chere enfant, puisque tu l'as choisi, il est à toi. Je le crois digne de ton amour. En te le donnant, qu'il m'est doux de satisfaire à la fois mon cœur & ma reconnoissance. Sois avec lui égale, affable, complaisante. Préviens le moindre nuage qui pourroit en s'élevant obscurcir un seul de tes beaux jours. Nous n'avons point la force en partage; une douceur affectueuse, voilà nos seules armes. Fuis les inégalités, évite les caprices, ils sont l'écueil de l'amour. Sous le joug de l'hymen, des torts d'abord insensibles & légers composent quelquefois la matiere dangereuse des discordes. Il faut m'ouvrir toujours ton ame, afin que mes conseils préviennent ou dissipent tout ce qui pourroit ressembler aux orages.

Clary, *embrassant sa mere.*

Oh! vous n'aurez jamais cette peine-là.

Madame Luzere.

J'en accepte l'augure, ma chere enfant.... Tu touches au moment où tu vas commencer un lien bien doux, mais non moins sérieux. Les devoirs d'une épouse vont succéder à ceux de fille. Ils sont plus importans, plus étendus, plus augustes. Eleve, affermis ton courage, aggrandis ton ame, dispose-la à tout évenement. J'ai promis à M. Hoctau que dans vingt-quatre heures Durimel seroit ton époux.

Clary, *se retirant d'entre les bras de sa mere, étonnée & confuse.*

Dans vingt-quatre heures! Dieu! vous m'avez

toute saisie.... Je pense. .... Oh! c'est trop tôt aussi.

Madame Luzere.

Pourquoi trop tôt? J'ai toujours pensé qu'on ne marioit que trop tard deux personnes qui s'aiment. Cette ville est en proye à l'étranger.... Vous avez besoin d'un protecteur, &....

Clary.

Que vous me rendez confuse! avec quel art, avec quelle tendresse vous veillez sur mon bonheur! Ah! vous savez que j'obéirai sans peine. Je connois ses vertus, elles me sont cheres autant que sa personne, & ma confiance en lui égale mon amour.

Madame Luzere.

Tu le dois.... Le voici qui vient fort à propos, au moment même où j'allois le faire appeller. (*en riant*) Nous allons le mettre au comble de la joie... Comme il va déraisonner!

Clary, *émue.*

Je suis toute troublée.... Je ne sais.... non.... Je ne puis que me sauver.

Madame Luzere.

Clary, Clary, (*à Durimel qui entre*) retenez-la, Durimel, retenez-la.... Mais bon, la voilà déjà bien loin.



SCENE IV.

Madame LUZERE, DURIMEL.

DURIMEL.

On diroit que c'eſt ma préſence qui cauſe ſa fuite.... Pardonnez, j'ai peut-être interrompu un entretien....

Madame LUZERE.

Point du tout. (*en ſouriant avec grace*) Allez, c'eſt une folle enfant qui ne vous fuira pas toujours. (*prenant un ton plus noble.*) Ecoutez, Durimel ; il eſt tems de donner à votre mérite, à votre attachement à nos intérêts, à un autre ſentiment que j'ai vu naître avec plaiſir, tout le prix que vous en attendez, & que je puis dire vous être dû.

(*Pendant ce tems Durimel laiſſe échapper des marques d'une douleur concentrée.*)

Mais qu'avez-vous? Votre regard eſt ſombre, inquiet.... Vous ſouffrez intérieurement ; vous n'avez pas le viſage que je voudrois vous voir pour les choſes que j'ai à vous annoncer.... Que ſignifie ce ſilence?... Auriez-vous quelque nouvelle déſagréable à m'apprendre, quelque retard, quelque faillite? Nos fonds auroient-ils eſſuyé des revers entre les mains de quelqu'un de nos Correſpondans?

DURIMEL.

Non, Madame. Vos affaires me paroiſſent ſû-

res. Hier je vous remis les regiſtres dans un ordre exact, & qui les vérifie toutes.

Madame LUZERE.

Mais à propos, je ne vous les avois pas demandés. Qu'eſt-ce que ceci veut dire, mon cher Durimel? Avoir un front auſſi triſte, & dans quel moment! Tous vos compatriotes, vainqueurs & remplis d'allégreſſe, ſe répandent en foule dans ces cantons. On ne célebre plus que le nom françois. Tout vous rit; car on a beau voyager, le cœur eſt toujours du côté de la patrie, & le vôtre d'ailleurs n'a-t-il pas un ſecret preſſentiment de ce que je veux lui annoncer?

DURIMEL *ſoupire.*

A moi, quelque choſe d'heureux! ... Ah! Madame, je ne m'en flatte plus.

Madame LUZERE.

Vous êtes loin d'être dans votre état ordinaire. Non, ce n'eſt point là vous.... Je reſpecte vos ſecrets.... Je vais vous expoſer les miens; nous verrons après ſi les vôtres tiendront contre. (*après une courte pauſe.*) Durimel, ce n'eſt pas devant moi que vous vous êtes caché d'aimer. Vos ſentimens honnêtes vous ont acquis mon eſtime, mon entiere confiance. Vous êtes François, & vous n'avez point cherché à ſéduire ma fille; je vous la donne. Demain ſera le jour heureux que pourſuivoit votre attente.

DURIMEL, *vivement.*

Ah, Madame! de quel coup venez-vous de me frapper, & dans quel moment! Que vous êtes loin

de connoître la situation de mon ame!..... Oui, j'osois en secret embrasser le plus doux espoir...... Clary! Je l'adore.... Mais au nom de tout ce que vous avez fait pour moi.... Vous êtes sa mere, vous me chérissez; dites, Clary m'aime-t-elle sincerement?... Autant que je l'aime.... Parlez, femme bienfaisante, qui vous êtes rendue mon Dieu tutélaire.... Achevez, un mot va décider mon sort.

Madame LUZERE.

Si je vous le dis ce mot, serez-vous plus sage, car je vous l'avouerai, je ne vous reconnois plus.... Oui, mon cher Durimel, je vous fais cet aveu en toute assurance, le cœur de Clary est à vous.

DURIMEL, *dans un transport.*

Ah! je puis donc défier le destin.... Elle m'aime.... Demain, je puis être son époux.... & je la fuirois, & j'irois loin d'elle, mourir triste, désespéré.... Non, dussé-je payer de ma tête l'instant du bonheur.... Je resterai.... Je mourrai content.

Madame LUZERE, *interdite*.....

Que dites-vous? Vous avez jetté l'effroi dans mon ame. (*d'un ton timide.*) Vous n'êtes point un insensé; hélas! seriez-vous malheureux?

DURIMEL.

Si je le suis.... Ah!... Vous me donnez votre fille. Mais me connoissez-vous? Vous pourriez du moins soupçonner qu'un homme qui s'expatrie, n'abandonne point sans sujet le lieu chéri de sa naissance. Qui sait si un seul mot prononcé ne révoqueroit point l'aveugle penchant qui vous parle en ma faveur;

si Clary, elle-même, ne rougiroit pas, ne me rejetteroit point ?...

Madame LUZERRE, *avec tendresse.*

Vous, mon cher Durimel!.... Non, je ne puis me tromper. Si je n'ai jamais cherché à vous faire rompre le silence que vous avez toujours gardé, c'est que la premiere impression que vous avez faite sur nos ames a répondu pour vous. Elle s'est gravée chaque jour plus profondément dans nos esprits. J'ai respecté votre secret, sûre qu'avec vos vertus on n'a point un cœur coupable. J'ai descendu dans le vôtre; je l'ai bien étudié. Par ce que vous êtes, je juge de ce que vous avez été..... Epoux de Clary, vous devenez mon fils, oui vous l'êtes...... Gardez maintenant votre secret, ou échangez-le dans mon sein, vous êtes libre.

DURIMEL.

Vous allez tout savoir.... J'allois vous quitter... Madame, si j'ai le courage de parler, prenez celui de m'entendre. (*ils s'asseyent.*) Je suis fils d'un soldat. Elevé loin des yeux de mon pere, j'ai joui rarement du bonheur de l'embrasser. L'infortune a promené sa vie dans presque tous les lieux où s'est établi le théâtre de la guerre. A seize ans, dépourvu de ressources, emporté par l'exemple, je suivis la carriere des armes, mais je n'eus pas la consolation de me trouver dans le Régiment où servoit mon pere. Le sien passa les mers, & depuis ce jour je fus privé de ses nouvelles. Dans le métier pénible des armes, mon courage ne fut point abattu; mais que j'eus de fréquentes occasions de l'exercer! J'étois tombé sous

un Colonel, le plus dur, le plus inflexible des hommes. Son plaisir étoit d'accabler de son autorité tous ses subalternes : exact au service, cinq années de patience avoient ployé mon ame sous son joug de fer.... arrive un instant fatal.... Injustement molesté, mon sang bouillonne.... Je veux répondre, & me sens frapper.... Diffamant outrage qui fait encore rougir mon front! .... Non, je n'ai pu le dévorer. Un mouvement involontaire fit mouvoir mon bras pour me venger.... Hélas! Je reconnus bientôt quel étoit mon esclavage.... Emprisonné, je fus forcé de saisir le seul instant qui m'offroit la fuite. Je me trouvai dans le même jour poursuivi, dénoncé, déserteur, jugé à mort.... Errant, fugitif, j'arrive sur cette frontiere. Le bonheur semble me sourire en m'offrant chez vous un asyle dont je jouis en paix pendant sept années; mais au moment le plus desiré, le plus beau de ma vie, la guerre amene en ces lieux le même Régiment qui porte mon Arrêt : mes Juges sont à votre porte, Madame; une fois reconnu, je n'ai plus qu'à mourir. (Voyez ce que je dois faire. Si je fuis, je m'arrache le cœur, & pour qui irois-je vivre? Non, il est un charme plus puissant qui m'attache ici; mais sans vous, sans Clary, depuis trois jours je serois disparu.

Madame LUZERE.

Mon cher Durimel, un instant, permettez que je recueille mes sens.... Ma tête est troublée. (*après un silence.*) Je crois que la fuite seroit plus dangereuse que le séjour de ma maison. Des Soldats remplissent au loin la campagne. Ces Régimens ne feront que passer, & cet asyle-ci est sans doute pré-

férable à tout autre..... O Dieu! Que m'avez-vous appris!

DURIMEL.

Je voudrois ne vous causer que de fausses allarmes. Je vais troubler la paix de vos jours pour récompense de votre tendresse. Il est vrai que j'ai entendu dire que le Régiment avoit beaucoup souffert. Le tems a dû moissonner plus de la moitié des Chefs & des Soldats. A la faveur du renouvellement, j'espere n'être pas reconnu. Daigne le ciel, dont j'implore la clémence, sauver de la mort un cœur qui n'existe que pour Clary..... (*avec attendrissement.*) Que depuis un instant sur-tout la vie m'est devenue chere!

Madame LUZERE.

Ah! mon fils, n'envisageons point le malheur, songeons plutôt à l'éloigner. Ne mettez point le pied hors de cette maison. Evitez la vue de tout le monde. Renfermez-vous dans un endroit inaccessible à toutes les recherches, demeurez-y caché....

DURIMEL.

Mais Clary allarmée me demandera par-tout. Comment se dérober à ses yeux?... Elle soupçonnera peut-être....

Madame LUZERE.

O Dieu!.... Ménagez cette ame sensible..... Gardez-vous de laisser échapper le moindre mot. Son effroi nous trahiroit, son effroi lui causeroit la mort. Nous lui raconterons le danger lorsqu'il sera passé. Il faut même ne pas trop paroître vous dé-

rober à sa vue; épargnez-lui tout sujet d'allarmes. Paroissez à ses yeux, mais sans imprudence; prenez un air assuré, & que votre maintien....

SCENE V.

Madame LUZERE, DURIMEL, *un* DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MADAME, le Régiment est entré, & les Compagnies se répandent dans chaque quartier. Voici deux billets de logement d'Officier qu'on vient d'envoyer.

Madame LUZERE, *prenant les billets.*

Allez, tout de suite, leur préparer les deux chambres au bout du corridor, & que rien n'y manque.

(*Le Domestique sort.*)



SCENE VI.

Madame LUZERE, DURIMEL.

DURIMEL.

Ah ! que vous allez trembler pour moi !... Que n'avez-vous placé votre tendresse envers un autre moins infortuné !

Madame LUZERE.

Pensez-vous que je ne vous chérirois qu'heureux?... Me feriez-vous cette injustice?... Vos peines ne sont-elles pas les miennes?... Allons, du courage. (*d'un ton vrai & animé.*) En vérité, mon cœur ne recele aucun noir pressentiment; & tout ceci ne fera dans quelques jours que donner un nouveau degré d'intérêt au charme de nos entretiens.

DURIMEL.

Vous êtes tout pour moi, vous consolez mon cœur, vous fortifiez mon ame. Que n'ai-je ici le cher auteur de mes jours ! il ajouteroit à l'expression de ma reconnoissance ! Qu'est-il devenu, ce bon pere, que j'ai par-tout redemandé en vain !... S'il vit encore !... S'il savoit que son fils !.. Je n'y songe jamais que je ne me sente oppressé d'un poids...

(*Il porte sa main sur sa poitrine, puis à ses yeux, comme pour y essuyer une larme.*)

Madame LUZERE.

Mon ami, il faut vous retirer sur le champ dans le cabinet, derriere le Magasin. Demeurez-y invi-

sible. Calmez vos frayeurs. Reposez-vous sur moi. Je parlerai à Clary, & mon œil attentif veillera sur tout le reste.

(*Ils sortent.*)

SCENE VII.

M. HOCTAU. (*Il sort du cabinet sur la pointe du pied. Il regarde s'ils sont partis. Il est dans l'attitude d'un homme qui attend le moment propice pour s'esquiver.*)

Ce que je viens d'entendre est bien bon pour moi. L'espérance renaît dans mon cœur. Oh! pour le coup je l'emporterai sur lui, & j'ai de quoi me venger.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Deux domeſtiques, dans le fond du Théâtre, tranſportent des porte-manteaux.

SAINT-FRANC, VALCOUR.

(Ils s'avancent dans l'attitude de deux Militaires qui converſent.)

VALCOUR.

Que nous ſommes fortunés! Quoi! nous tombons tous deux chez une veuve dont la fille eſt un ange. Chevalier! comme nous allons être d'accord!.. La maman eſt bien ton affaire.... Il me ſemble déjà vous voir dans un charmant tête-à-tête, parler enſemble de vos jeunes années & en rappeller les momens les plus curieux.... Mais elle a encore l'air fort appétiſſant au moins..... d'honneur ce doit être pour toi une poulette de quinze ans.

ST. FRANC.

Quelle légereté! Quelle folie! A peine a-t-il fait le premier pas dans une maiſon, la mere & la fille ſont déjà convoitées. *(d'un ton ferme.)* Valcour, vous ne cherchez que le plaiſir de triompher des femmes,

dans un pays, morbleu! où nous avons des hommes à combattre.

VALCOUR.

Eh! nous ne les en battrons que mieux. Je sens que l'amour me transforme en héros. Il m'amuse, il m'enflamme.... En attendant le jour d'une bataille, dis-moi, étoit-il possible de mieux rencontrer? As-tu jamais vu un tour de visage plus joli, une taille plus fine, plus élégante, mieux prise, un air aussi animé; & cette tresse adorable qui lui sert de diadême?.. Foi de Militaire, j'en suis transporté. Notre devoir est de servir la patrie & les belles. Les mirthes de l'amour s'entrelacent avec souplesse aux lauriers de Mars. Ami, je veux subjuguer cette beauté divine, & puis j'irai foudroyer l'ennemi tant qu'on voudra.

ST. FRANC.

Jouer le rôle d'amoureux sans passion peut-être...

VALCOUR.

Non, ses charmes ont embrâsé ce cœur inflammable.

ST. FRANC.

Quel cœur! A chaque ville le voilà pris! Mais, Valcour, sachez que nous sommes ici dans une maison respectable.

VALCOUR, *d'un ton ironique.*

Aussi mon amour est-il très-respectueux.

ST. FRANC.

Cette fille est honnête, vertueuse.

VALCOUR.

Assurément, j'adore la vertu, mais beaucoup....

ST. FRANC.

Elle appartient à sa mere.....

VALCOUR.

Oh! j'espere bien la lui rendre....

ST. FRANC.

Songez au désastre que cause presque toujours une fantaisie désordonnée.....

VALCOUR.

A moi, quelque désastre!

ST. FRANC.

A vous-même. Comptez-vous pour rien de rendre une fille malheureuse, & le repentir plus cruel que toutes les larmes que vous aurez fait verser?

VALCOUR, *persifflant.*

Une fille malheureuse entre mes bras!... Je ne connois rien de plus plaisant que tes réflexions; tu redoubles, ma foi, ma gaieté.

ST. FRANC.

Ah! Valcour, que la probité embrasse d'objets.

VALCOUR.

Voilà le vieux Prédicateur du Régiment qui commence son exorde.... Va, le meilleur Sermon seroit de me planter sur la tête vingt-cinq de ces dernieres années qui te chagrinent & te pesent .... Comme je prêcherois alors!

ST. FRANC, *froidement.*

.. Brisons là-dessus.

VALCOUR.

Soit.... Tu as aussi une fureur morale.

ST. FRANC.

Le Conseil m'a paru fort irrité de cette nouvelle désertion.

VALCOUR.

Vraiment, vingt-sept en trois jours, & dans la même Compagnie. Qu'on vienne à présent demander la grace du premier qui sera pris.

ST. FRANC.

Ah! s'il faut un exemple, qu'il est affreux de le donner! Quelle loi terrible! On tourne contre leurs têtes les mêmes armes, qui souvent leur ont valu des victoires. J'ai adhéré, il est vrai, à la résolution que nous avons prise de ne plus nous intéresser pour aucun; mais, cher Valcour, vous ne sauriez imaginer le frémissement que me cause ce sanglant appareil. Au seul nom de Déserteur, mes sens sont émus, bouleversés. Songez donc que c'est moi qui suis forcé de donner à chaque fois le signal de mort. Aucun de vous ne les approche de si près.... Leurs derniers regards fixent les miens, & leur sang réjaillit jusques sur moi..... Ils sont coupables puisqu'ils ont bravé les Ordonnances du Prince; mais croyez qu'il en est plus dignes de pitié que de mort: nous parlons à notre aise, nous les condamnons de même. Il faudroit que vous eussiez été tous simples soldats, comme moi, pour mieux les juger.

VALCOUR.

Dieu me garde d'en juger aucun. Qu'on leur caſſe la tête, qu'on leur faſſe grace, qu'ils déſertent ou qu'ils ſervent, que m'importe? Il s'en ſauve aujourd'hui cinquante, demain il nous en reviendra cent de chez l'ennemi. Je conçois que c'eſt quelque choſe de ſingulier que tous ces enrôlemens forcés. Etre Officier! ah! de grand cœur. C'eſt l'honneur, le courage, c'eſt l'amour du Monarque, c'eſt la liberté même qui nous conduit à la victoire; & que nous ſert d'être à côté d'une foule d'hommes, ſoldats involontaires, qu'il faut traîner ſous le fouet de la diſcipline. Pourquoi accorder à de pareils gens l'honneur d'être tués dans les batailles? Que ne les renvoie-t-on plutôt labourer le champ de leurs peres? A nous ſeuls devroit appartenir la gloire & le danger des combats. Le nom de Déſerteur ſeroit certainement un nom ignoré . . . Il me vient une idée. Trente Officiers valent bien, je crois, un bataillon? Ne pourrions-nous, unis en bravoure, repréſenter une Armée entiere, former un ſeul corps audacieux, intrépide, impénétrable? Auſſi prompt que terrible, il voleroit avec la victoire; elle ſeroit aſſurée. Pas un ne reculeroit d'un pouce ſur le terrein, & le champ de bataille pourroit être couvert de morts, mais ne ſeroit jamais déſert.

ST. FRANC, *ſouriant.*

J'aime cette fougue guerriere. . . . Elle vous ſera heureuſe. Ils moiſſonneront des lauriers, ceux qui marcheront ſur vos traces. Mais, croyez-moi, cher Comte, tel Soldat eſt auſſi brave que ſon Officier, &

n'a point les mêmes motifs pour l'être. Lorsque le soldat déserte, c'est le plus souvent la faute des Chefs. Ils ne se mettent pas assez à la place du malheureux qui se trouve engagé. Ils signent pourtant l'arrêt de sa mort; ils se rejettent sur la loi subsistante. Cette loi, comme bien d'autres, agit dans toute sa rigueur, sans être jamais bien appréciée; elle paroît respectable, lorsqu'elle est émanée d'un siecle dont on rougiroit de porter les habits.

VALCOUR.

On diroit que c'est moi que tu veux gronder de tout cela. Ai-je fait la loi? Puis-je l'anéantir? Si tout le monde avoit mon cœur, on pourroit.... Mais voici notre charmante Hôtesse.... Allons, vieux Chevalier, je vais porter pour toi les premiers complimens.

SCENE II.

Madame LUZERE, SAINT-FRANC, VALCOUR.

VALCOUR.

Le hazard, Madame, arrange les événemens quelquefois beaucoup mieux que nous ne ferions pas nous-mêmes. En vous voyant nous lui rendons mille actions de graces. C'est lui qui nous a conduit chez la beauté même. Il fait que nous avons des yeux

yeux faits pour la reconnoître, & des cœurs disposés à lui rendre nos hommages.

Madame LUZERE.

A ces paroles on reconnoît un François. Jamais rien que de flatteur n'échappe de leur bouche.

VALCOUR.

Puisque vous les connoissez, je me représente avec un plaisir avant-coureur des plus exquises voluptés que rien ne nous manquera, n'est-il pas vrai. . . . Rien, absolument rien.

Madame LUZERE, *avec grace.*

Vous l'avez dit.... Il est juste de vous procurer du repos, car vous autres, Messieurs, n'en avez pas toujours. L'appartement que j'ai fait disposer est en état de vous recevoir, & vous pouvez vous y faire conduire.

VALCOUR.

Vous êtes adorable!... Pourvu que notre chambre soit voisine de la vôtre, telle qu'elle sera nous la trouverons délicieuse. Nous autres Militaires savons nous arranger avec toute la complaisance possible; mais aussi n'allez pas nous reléguer dans un canton éloigné. Je n'aime pas la solitude, moi. On m'a comme cela par fois attrapé.... Messieurs les Germains ont des corps de logis d'une longueur qui ne finit point, & ils vous exilent encore tout au bout, comme un pestiféré.... Je suis doux, doux comme un mouton, pour peu qu'on me flatte, mais fier, implacable, si l'on me fâche.... Nous vivrons ensemble bons amis, je l'espere; & pour cimenter ami-

ralement notre charmante union, permettez, chere mere, que je vous embrasse....

Madame LUZERE, *du ton de la plaisanterie.*

Oh! nous pouvons être fort bons amis sans cela.....

VALCOUR.

J'entends.... Vous êtes née discrete, prudente.... J'aime fort aussi la discrétion; cette vertu rare m'est échue en partage, d'honneur. (*à Saint-Franc, qui hausse les épaules.*) Mais, Major, on diroit que tu nous fais la mine.... Eh! Madame, vous n'en voyez pas la cause? Où est donc cette chere enfant, dont la taille divine, le regard enchanteur, la physionomie angélique?.... Pourquoi n'est-elle pas à vos côtés?... D'où vient que l'amour fuit sa mere?.... Seroit-ce par vos ordres? Cela crieroit vengeance... Il vient de me dire mille choses passionnées pour elle.... N'allez pas la lui cacher; il est véhément, & dans son courroux tout seroit perdu.

St. FRANC, *levant les épaules.*

Il extravague! Allez, Madame, ce ne sont que des mots. Cette jeunesse est pétulante, inconsidérée... Il faut qu'elle évapore ses folies. Elles sont faites pour frapper l'air, rien de plus. Notre probité d'ailleurs ne sauroit être suspecte; & sur ma parole, vous n'aurez point à vous plaindre de vos hôtes.

Madame LUZERE.

Je n'en attends certainement rien que d'honnête. Monsieur le Chevalier, non, je ne vous cacherai point ma fille. Elle est élevée de façon à la laisser paroître en toute sûreté. (*elle appelle.*) Frédéric, dites

à Clary que je la demande: (*à Saint-Franc.*) Vous ne savez pas qu'elle est pour ainsi dire mariée.. Le jour de demain lui donne un époux....

VALCOUR.

Vous la mariez, cette charmante enfant, & si promptement! Mais voilà un tour vraiment perfide.... Ah! chere mere, de grace, point tant de précipitation.... Croyez-moi, il sera tems de conclure la nôce lorsque nous serons partis.

ST. FRANC.

Ne différez pas, Madame, de la rendre heureuse. Sans doute vous lui trouvez un bon parti?

Madame LUZERRE.

On ne sauroit meilleur.

ST. FRANC.

Eh bien, concluez au plus vîte.

VALCOUR.

Mais c'est vous, maman, qui faites ce mariage-là.... Elle n'aime pas le futur prodigieusement, je gage:... n'est-il pas vrai, elle ne l'aime pas?

Madame LUZERRE.

Pardonnez-moi, beaucoup.

VALCOUR.

Eh non, non, je vous dis...: Elle s'imagine qu'elle l'aime.... Elle peut bien avoir pour lui un certain penchant, parce qu'un mari, dans tout pays, est chose commode; mais c'est bien loin, par exem-

ple, de ce que quantité de filles ont ressenti pour moi...... C'étoit un transport, un affolement!...

Madame Luzère, *en souriant.*

Dont elles ont été bien récompensées, je pense.

SCENE III.

Madame LUZERE, SAINT-FRANC, VALCOUR, CLARY.

(*Clary fait une révérence profonde, & va se ranger, les yeux baissés, à côté de sa mere.*)

Valcour, *allant à Clary.*

La voici, la voici..... celle dont les yeux lancent des traits toujours sûrs & vainqueurs. Quelle florissante jeunesse! quel éclat! Eh bien, Major... Elle me paroît encore embellie.... C'est ma présence..... Vois quelle aimable rougeur monte sur son front.... O cette belle main si douce! il faut qu'elle reconnoisse tout le feu de mon cœur. (*Il veut lui baiser la main.*)

Clary, *retirant sa main avec dignité & froidement.*

Monsieur.... réservez pour d'autres.... je vous prie.

Madame Luzere.

Monsieur l'Officier, de l'honnêteté, un peu plus de retenue....

VALCOUR, *avec légereté.*

Quoi! ce seroit un crime d'oser ravir la plus innocente faveur.... Mais cela ne se refuse point..... Charmante, regardez-moi; ce n'est point un Germain empesé & ridicule qui soupire à dix pas de son idole; c'est un François.....

CLARY.

On le voit bien.

ST. FRANC, *avec dignité.*

Mon ami, songe que tu représentes la Nation, que c'est toi qui la calomnierois chez l'Etranger. L'Officier François n'est pas déjà en trop bonne réputation dans ce pays, & tu dois.....

VALCOUR.

L'adorer! Vénus & l'Amour même ne furent jamais aussi séduisans. Les doux rayons qui partent de ces yeux que je juge tendres à travers leur fierté, subjugueroient dignement le plus brave Officier de l'armée, (*montrant Saint-Franc.*) lui ou moi.... Je représente ici la Nation; je m'en flatte. On peut dire sans vanité que les François sont les hommes les plus aimables de la terre. Eux seuls savent connoître le prix de la beauté, l'encenser, la servir, la chanter. Où sont les cœurs plus faits pour éprouver l'amour, pour savourer la volupté, plus savans dans l'art de l'embellir, de la varier?... Un François est seul digne de vos charmes..... On vous destine un mari: quel homme est-ce? Un Bourgeois, sans doute, un Allemand, un Allemand! (*il ricanne.*) Epouser un Allemand!... Je serois presque jaloux si je n'étois ce que je suis.

ST. FRANC.

Quel verbiage! Eh, mon ami, viens & laisse en paix cette honnête famille.... C'est assez déraisonner....

VALCOUR.

Que tu es fâcheux!

ST. FRANC.

Viens, te dis-je, le tems nous est cher.

VALCOUR.

Vraiment oui, car je puis être tué demain.... Je ne serai plus alors.... A mon âge, le tems est très-cher, tu l'as fort bien dit; un Militaire ne doit pas soupirer comme un Bourgeois.

ST. FRANC.

Tu dois me suivre; j'ai à t'entretenir d'affaires plus importantes. L'heure nous appelle. (*Valcour se laisse un peu entraîner.*)

VALCOUR, *tournant les yeux vers Clary.*

Elle ne sait pas, d'honneur, tout ce qu'elle vaut. Je n'ai point vu de Françoise qui lui fût comparable.... Avec un aussi beau teint, un tour de tête si noble, si gracieux, s'aller marier sans réflexion!... Je le dis tout haut, & je m'en rends même garant, elle est toute formée pour épouser un Officier.... oui, un Officier françois.

ST. FRANC, *l'entraînant.*

Veux-tu rendre ce nom odieux? (*le prenant par le bras.*) Valcour, tu me suivras, ou parbleu je me fâcherai.

VALCOUR.

On m'enleve!

SCENE IV.

Madame LUZERE, CLARY.

CLARY.

QUEL étourdi! Et c'est un pareil écervelé qui commande à des hommes!

Madame LUZERE.

C'est ainsi que l'on traite le foible dans ses propres foyers.... Que fera le Soldat, lorsque ses Chefs....

CLARY.

Le vieil Officier me paroît un bien digne homme.

SCENE V.

Madame LUZERE, CLARY, DURIMEL.

DURIMEL, *à part.*

ILS sont rentrés. Voici le moment que j'attendois avec tant d'impatience. Je puis paroître enfin.....

Madame LUZERE, *l'appercevant, à voix basse.*

Vous, Durimel! Imprudent! Allez.... retirez-vous....

CLARY.

Que voulez-vous dire, maman?

Madame LUZERE, *avec contrainte.*

Rien, ma fille.

CLARY.

Mais vous aviez quelque chose à dire, que vous avez tout de suite retenu, (*à Durimel.*) & vous aussi.... Vous êtes troublé.... Je ne suis plus tranquille. Pourquoi n'avez-vous pas voulu venir avec moi devant ces Officiers, vos compatriotes? Pourquoi vous tenir enfermé? Nous ne sommes que des femmes, vous êtes un homme, & vous les auriez contenus.

DURIMEL, *vivement.*

Contenus! Est-ce qu'ils auroient.... (*se remettant.*) J'aurois bien voulu vous obéir, chere Clary; mais....

Madame LUZERE.

Ma fille, as-tu oublié tout ce que je t'ai dit à ce sujet? Laisse agir Durimel, laisse-le à lui-même; ne te mêle de rien, je t'en supplie. Tu sais que je n'agis que pour ton bonheur, tu dois en être assurée.

CLARY, *se penchant vers sa mere.*

Voilà qui est fait.... Je respecterai en tout vos volontés.

Madame Luzerre, *les prenant par la main*

Embrassez-vous, mes chers enfans, embrassez-moi.... Que toutes les heures de votre vie vous payent un nouveau tribut de félicité. En formant ces nœuds, méritez les faveurs du ciel, en lui offrant deux cœurs vertueux, unis pour célébrer ses bienfaits.

Durimel, *passionnément.*

Ah, Clary!

Madame Luzerre, *prenant la main de sa fille, & la donnant à Durimel.*

Je vous la donne.

Clary, *avec tendresse.*

Et moi aussi..... Avec ce cœur....

Durimel, *un peu triste.*

Puissiez-vous, en faisant mon bonheur, assurer le vôtre! Quel que soit mon destin, vous vivrez dans ce cœur jusqu'au dernier instant de ma vie.

Clary, *douloureusement.*

Ah, Durimel! de quel ton me parlez-vous de vos derniers momens? Auriez-vous de tristes présages? Est-ce en ce jour, que vous devez m'offrir cette image funeste?

(Durimel colle ses lèvres sur sa main dans un silence touchant.)



SCENE VI.

Madame LUZERE, CLARY, DURIMEL, VALCOUR.

(*Valcour est entré sur la pointe du pied pour les surprendre.*)

VALCOUR, *à part, dans le fond du Théâtre.*

Je me suis échappé de cet impitoyable Major. (*haut, & s'avançant subitement.*) Pas mal pour un Allemand.... pas mal.... En vérité, je ne l'aurois jamais cru.

Madame LUZERE, *effrayée, (à part.)*

O Dieu! protege-le.

VALCOUR, *d'un ton avantageux.*

Mais, Mesdames, c'est donc pour me jouer de la sorte qu'on me relegue aux antipodes; là-bas, au bout du monde.... Ah! vous me rendrez méchant, je vous en avertis. J'ai ambitionné l'honneur d'être votre voisin, & vous me traitez aussi cruellement.... Voilà donc Monsieur l'épouseur? (*il tourne autour de Durimel.*) Mais il n'a pas l'air si germanique; il n'est pas trop mal tourné.... Je commence même à le croire dangereux. (*à Durimel.*) Sérieusement, voudrois-tu te rendre mon rival?... Tu n'y gagneras rien; va, mon ami, on ne tient pas contre mes pareils.

Madame Luzerre.

Monsieur l'Officier, mais vous êtes incivil; un homme d'honneur en agit autrement. De grace, laissez-nous. Vous avez votre appartement, c'est pour vous y retirer....

Valcour.

C'est dans le cœur de cette belle enfant, dans ce joli petit cœur que nous voulons faire retraite. Nous ne prendrons plus désormais d'autre asyle, & nous nous y logerons malgré vous, sévere maman. C'est-là notre droit de conquête, & celui dont nous sommes le plus jaloux. (*Il saisit la main de Clary.*) Incomparable! vous voyez un homme idolâtre de vos attraits; & si j'avois une couronne, ce seroit pour en orner ce front charmant....

Clary, *voulant retirer sa main.*

Vous êtes.... vous êtes insoutenable. Savez-vous bien que nous allons tous vous détester avec ces tons-là.... Je commence déjà à ne vous plus regarder qu'avec horreur.

Valcour.

Avec horreur! ... Mais voici du délicieux.... Oh! ce mot-là vaut quelque chose.

Clary, *le repoussant.*

Laissez-moi.

Valcour.

Bon! bon! Je connois le petit manege.

Madame Luzerre, *allant à Valcour.*

Monsieur!... vous vous oubliez.

VALCOUR, *à Durimel, qui se met entre deux.*

Que fais-tu-là, avec tes deux gros yeux fixés sur moi?

DURIMEL, *fierement.*

Ne me faites pas répondre:

VALCOUR.

Mais, serois-tu impertinent, Monsieur le futur?...

DURIMEL.

C'est vous que je punirois de l'être, & sans cet uniforme qui vous rend si hardi....

VALCOUR.

Il menace, ma foi.... Ceci est trop plaisant.... C'est un des nôtres, je pense.... Serois-tu François?

Madame LUZERE, *prenant Durimel par le bras.*

Durimel, retirez-vous.... sortez.

DURIMEL.

Etre forcé de se taire!.. Mon sang bouillonne!

VALCOUR, *avec dédain.*

Ah! il me cede la place.... Ce début est singulier!... J'espere qu'il ne se montrera pas au festin de la nôce, cela me paroît très-essentiel pour lui.... Mais non, Madame, qu'il reste, je suis curieux.... Nous avons à nous parler. *(il va à Durimel.)*

Madame LUZERE, *faisant signe à Durimel de ne point répondre.*

Clary, emmenez-le.

CLARY, *prenant Durimel par le bras, & prête à pleurer.*

(*à part.*)

Comme un habit bleu les rend insolens!... Venez, mon cher Durimel.

VALCOUR, *se retournant, & courant après Clary.*

Ah! fugitive, vous croyez aussi m'échapper, mais....

Madame LUZÈRE, *retenant Valcour fortement, & avec indignation.*

Monsieur, vous oubliez que vous êtes chez moi.... Quels sont ici vos droits?... Vous deshonorez votre rang, & ce que vous faites est d'une lâcheté insigne.

DURIMEL, *en sortant.*

Il pourra se trouver un moment qui rabattra tant d'impudence.



SCENE VII.

Madame LUZERE, VALCOUR.

VALCOUR, *toujours retenu.*

MAIS, Madame, dites-moi, je vous prie: est-ce que nous faisons la guerre ensemble?... Vous êtes forte au moins.

Madame LUZERE, *toujours du même ton.*

Monsieur, je ne reconnois plus en vous un homme d'honneur, & de ce pas j'irai par-tout répandre contre vous mes plaintes.

VALCOUR, *avec fatuité.*

C'est-à-dire publier ma gloire & le triomphe de la beauté...: Mais on n'a jamais fait tant de bruit pour si peu de chose:::. Adoptez un peu les mœurs françoises...: D'ailleurs, à peine suis-je posté devant la ville...: Nous n'en sommes pas encore à la capitulation.

Madame LUZERE.

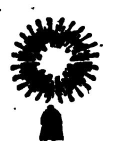
Il m'est impossible de répondre à un pareil langage. Allez, Monsieur, & sachez que nous mettons au rang des plus tristes malheurs de la guerre, la nécessité où nous sommes de vous ouvrir nos asyles.

SCENE VIII.

VALCOUR, *seul.*

Toutes ces femmes, au premier abord, s'effarouchent, crient, tempêtent; peu-à-peu elles s'humanisent, s'apprivoisent, deviennent douces, douces tant qu'on en tombe las!.... Cet original, avec son air mari.... Il m'a paru François.... C'est quelque réfugié.... Ma foi, nous jouerons la comédie.... Le pauvre diable! Il ne faut pas le tuer.... Qu'il végete maritalement sous cette zone pesante; je suis seulement curieux de pousser un peu l'aventure. Il faut bien s'amuser à quelque chose en garnison, sans quoi l'on périroit d'ennui.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SAINT-FRANC, Madame LUZERE.

ST. FRANC.

Je vous demande mille pardons, Madame; c'est un étourdi dont le cœur n'est pas méchant; mais tout nouvellement échappé de la cour, il outre la folie françoise, il se croit tout permis ici. Cependant, comme je lui connois des sentimens d'honneur, de la raison même par intervalle, je vous proteste qu'à l'avenir....

Madame LUZERE.

N'en parlons plus, Monsieur le Chevalier: s'il nous a causé quelque désagrément, votre honnêteté fait réparer ses fautes. Si tous les Militaires vous ressembloient, on endureroit les malheurs de la guerre avec bien plus de résignation.

ST. FRANC.

Il n'y a qu'une jeunesse insensée, qui puisse se faire un jeu d'un métier aussi sérieux & qui doit faire couler nos larmes, quels que soient nos succès. C'est bien assez d'obéir à la nécessité terrible qui nous ordonne, dans les batailles, de fermer l'oreille aux cris de la nature & de la pitié, sans encore outre-passer les ordres dans les momens de relâche qui nous sont ac-

accordés. O devoir des combats! devoir cruel! lorsqu'il faut te remplir, j'impose à peine silence à ce cœur qui se souleve; mais la patrie commande, je dois l'exemple au Soldat; je ne suis plus que le bras du Prince qui ordonne le carnage; c'est lui qui en répondra devant le Juge des Rois. Mais aussi dans les intervalles de ces sanglantes calamités, je redeviens homme & me sens un besoin de paix. Mon ame soupire après quelque action généreuse. Je tâche, en soulageant l'humanité souffrante, de réparer les maux dont j'ai été le fatal & l'aveugle instrument. Ah! comment le triste spectale de la guerre, en offrant des scenes si douloureuses, ne rendroit-il pas le cœur de l'homme plus tendre & plus sensible?

Madame LUZERE.

Avec des sentimens aussi nobles, que vous avez dû fermer de plaies sanglantes, essuyer de larmes ameres, épargner de calamités!... Mais vous devez être heureux, car on l'est dès qu'on se plaît à faire le bien....

ST. FRANC.

J'ai eu le bonheur d'apprendre à réfléchir en avançant en âge. L'infortune, en premier lieu, me fit prendre les armes, l'habitude m'en a fait dans la suite un pénible devoir. Le ciel m'a favorisé dans les combats. Je ne puis pas dire cependant avoir vécu heureux, à moins qu'on ne le soit en s'élevant au-dessus de son sort.

Madame LUZERE.

Cependant le rang que vous occupez peut avoir des avantages dignes d'être enviés. Il me semble

qu'un Officier, dans plus d'une occasion, joue un rôle distingué.

ST. FRANC.

Il est vrai, Madame, que cette place peut récompenser un vieux Militaire de ses longs services. De simple Soldat je suis parvenu au grade d'Officier. Incorporé depuis cinq ans, dans un autre Régiment que celui où je fis l'apprentissage de la guerre; resté presque seul de tant d'autres moissonnés à mes côtés, j'ai remporté des Drapeaux qui ont animé les serpens de l'envie. Il m'en a coûté d'obtenir la place de Major. Il a fallu la défendre contre ceux qui la briguoient. Elle m'a fait des ennemis plus implacables, plus dangereux que tous ceux que j'ai combattus. Le Colonel me haït, & sa haine, que j'ai bravée, veille & saisit le moindre prétexte pour éclater. Valcour, dont l'esprit est si léger, est plus juste que son pere. Son cœur est droit, son ame est noble; il s'est montré dans tous les tems mon défenseur, je lui dois beaucoup.... Mais, croiriez-vous que la moitié des Officiers, placés, sans aucun service, à la faveur de leur naissance, croiriez-vous, dis-je, qu'ils souffrent de me voir à leurs côtés? Je les entends souvent dire derriere moi: *ce n'est qu'un Officier de fortune.* Ils se souviennent de mon obscure origine, ils oublient les cicatrices dont ce sein est couvert.

Madame LUZERE.

Quoi! des Guerriers qui suivent ensemble une carriere glorieuse, qui servent une mere commune, la patrie, connoître l'envie!

ST. FRANC.

Mais, Madame, ce n'eſt point là le chagrin qui dévore mon cœur. Ma raiſon me met aiſément au-deſſus de ces injuſtices, hélas! trop familieres aux hommes. Je me ſuis fait dès longtems une loi de voir en dédain leurs petites paſſions. Que des peines plus ſecrettes me conſument! Elles ſont réelles, elles ne ſont point nées de l'ambition, elles ſont filles de la nature.... Mais pardon, j'oubliois que je ne vous entretiens que de moi.... Ce n'eſt pas en votre préſence que je dois gémir; eſt-ce à moi de troubler la ſérénité de votre ame? Vous me ſemblez heureuſe.... Vous êtes mere d'une enfant qui doit combler votre félicité.... Vous touchez au moment le plus beau de la vie, & pour elle, & pour vous.... Elle eſt belle & paroît ſi douce!.... Vous êtes prête enfin à la marier. Prenez bien garde, Madame, de vous tromper au choix de ſon époux.... Qu'il feroit cruel de lui voir contracter un lien funeſte qui feroit l'infortune de ſa vie!

Madame LUZERE.

Heureuſement que le jeune homme à qui je la deſtine, réunit les plus excellentes qualités; s'il ne lui apporte pas les mêmes biens, qui compoſent la dot de ma fille, je le regarde comme plus riche par les vertus qu'il poſſede.

ST. FRANC.

Ses mœurs vous ſont donc bien connues?

Madame LUZERE.

Depuis ſept ans, elles ne ſe ſont point démenties,

St. Franc.

Il vous aime.... Il vous respecte.

Madame Luzere.

Comme si j'étois sa mere.

St. Franc.

Il mérite d'être heureux.... Jouissez de votre bonheur.

Madame Luzere, *en soupirant.*

Ah, Monsieur! l'apparence du bonheur est souvent trompeuse. Ma félicité n'est pas si grande qu'elle vous le paroît. Chacun a ses peines, & plus elles sont renfermées en nous-mêmes, plus leur pointe est pénétrante....

St. Franc.

Comment, Madame?

Madame Luzere, *d'un ton un peu contraint.*

On a souvent de certains intérêts pour ne pas tout dire. N'est-il pas vrai qu'il faut bien se connoître avant de risquer une confiance qu'on voudroit quelquefois hazarder?... Vous vous attendrissez.

St. Franc.

Je sens ce que vous dites, Madame. On brûle quelquefois d'épancher son ame, parce qu'on soulage ainsi l'amertume dont elle est remplie. Ce cœur, comme le vôtre, a besoin de s'ouvrir. Je ne trouve gueres parmi ceux qui m'environment de confident intime. La plupart des amis que j'avois, m'ont dévancé dans la tombe, & prêt d'y descendre, irois-je encore former de nouveaux liens pour les voir rom-

pre aussitôt! Je ne vois autour de moi que des rivaux ambitieux d'un caractere sombre, ou de jeunes gens pleins d'inconséquence, profondément occupés de frivolités; pas un ne m'intéresse assez pour lui confier mes peines; mais vous êtes mere, Madame, votre cœur doit répondre au mien.

(*Après un silence.*)

Ils ignorent tous la cause d'une mélancolie profonde, qu'ils ne savent que me reprocher. Oui, je suis à plaindre. Je ne jouis ni des honneurs, ni des plaisirs attachés à mon rang.... J'eus un fils que j'aimois.... A son entrée dans le monde, il ne fut accueilli que par la nature. Je n'avois alors que des larmes à répandre sur ses destins.... Aujourd'hui que la fortune m'a souri, que je pourrois lui composer un sort heureux, j'ignore ce qu'il est devenu.... Son souvenir me poursuit & ne m'abandonne point. Héritier de mon infortune, il fut forcé de prendre le parti des armes. Il porta le même uniforme du Soldat que je commande aujourd'hui. Aussi dans chacun d'eux, je crois voir & reconnoître mon enfant.... Tous me sont chers.... Peut-être vit-il encore, traînant une vie pénible ou languissante.... Mais je l'ai perdu, Madame, & d'une façon à presque desirer de ne le retrouver jamais.

Madame LUZERE.

Vous vous intéressez à la cause de tous les Soldats infortunés....

ST. FRANC.

Si je m'y intéresse!... Mon fils est du nombre.

Madame LUZERE.

Ah, Monſieur! écoutez-moi. Vous l'avez dit, je ſuis mere. C'eſt le ciel qui vous a conduit ici pour raſſurer mon cœur. Il brûle à ſon tour de s'expliquer. La confiance a ſes périls, je le ſais, mais ce n'eſt pas quand c'eſt vous qui l'inſpirez. Je vais vous livrer le ſecret de ma vie...

ST. FRANC.

Tout nous réunit, Madame; franchiſe, candeur, religion, faut-il attêſter l'honneur?...

Madame LUZERE, *d'un ton abandonné.*

Non.... votre phyſionomie annonce votre ame.... Homme compatiſſant & généreux, recevez l'aveu de mes peines. La bienfaiſance eſt en vous un ſentiment auſſi vrai que profond.... Guidez-moi, inſtruiſez-moi.... Soulevez le poids accablant qui peſe ſur mon cœur. Depuis votre arrivée, je n'exiſte plus. Sachez que ce même jeune homme, qui doit épouſer ma fille, à l'heure où je vous parle, voit le trépas ſuſpendu ſur ſa tête.... Je vous confie ſa deſtinée, ſa malheureuſe deſtinée...

ST. FRANC.

Achevez....

Madame LUZERE.

Hélas! ſauvez-le; il eſt.....



SCENE II.

Madame LUZERE, SAINT-FRANC, CLARY.

CLARY, *accourant toute éplorée.*

O CIEL!... Ciel.... Monsieur le Chevalier, à son secours.... O ma mere! (*elle tombe.*)

Madame LUZERE, *la relevant.*

Qu'est-il arrivé?

ST. FRANC.

Expliquez-vous.... parlez.... calmez-vous.

CLARY, *respirant à peine.*

Des gardes emmenent Durimel!

Madame LUZERE.

O Dieu!

CLARY, *au milieu des sanglots.*

Ils sont entrés..... Ils se sont emparés de lui.... Ils le conduisent à travers tout un peuple.... J'ai vainement couru; Durimel se laissoit entraîner sans élever aucun cri, aucun gémissement, & comme s'il étoit coupable.

Madame LUZERE, *tombant aux pieds de St. Franc, qui ne lui donne pas le tems de mettre un genou en terre.*

Ah, Monsieur!.... courez, faites qu'on le délivre. Votre autorité, dans le Régiment, doit avoir

un crédit sûr.... Embrassez sa cause.... Si vous saviez....

ST. FRANC.

J'embrasserai sa défense; mais de grace, achevez un aveu....

Madame LUZERE.

Ah!.... (*à Clary.*) Ma fille, hélas! Je frémis... Eloigne-toi, ma chere fille.... Laisse-nous un instant.... Eloigne-toi.... écoute une mere.

CLARY, *soupire & se retire inquiete & tremblante.*

Vous vous cachez encore de moi.... Ah! si cela continue, il faudra que je meure.

SCENE III.

SAINT-FRANC, Madame LUZERE.

Madame LUZERE *prend Saint-Franc, l'amene sur le bord du Théâtre, & lui dit d'une voix basse & suppliante.*

JE m'abandonne à vous. Ecoutez si j'ai lieu de frémir.... Comment a-t-on pu découvrir son asyle?... Ce jeune homme, pour qui je vous implore, est Déserteur de votre Régiment.

ST. FRANC, *recule en arriere, en jettant un cri douloureux.*

Seroit-il possible?

Ma-

Madame LUZERE.

Hélas! Il est perdu, si....

ST. FRANC, *avec véhémence.*

Vous m'avez percé le cœur.

Madame LUZERE.

Puis-je compter sur vous?

ST. FRANC.

Ah! vous ne savez pas tout ce qui s'est passé dans mon ame... Comme elle s'est ébranlée.... Madame, ce cœur est plus déchiré que le vôtre.

Madame LUZERE.

C'est l'humanité qui se souleve & qui vous parle en sa faveur.

ST. FRANC.

Oui, sans doute....Mais ne vous y trompez pas. Il s'y joint un intérêt plus vif, plus touchant & plus fort. Que de fois, de malheureux Déserteurs m'ont fait mourir d'effroi! Il n'est plus tems de vous le taire, apprenez que mon fils est Déserteur aussi. Hélas! aucun d'eux ne me fut amené, que tout mon sang ne se soit glacé, que je n'aie cru le reconnoître. Tant de fois trompé, le serai-je aujourd'hui?.... Ô Dieu! Tu sais combien je soupire après sa vue & comment je tremble de le retrouver.

Madame LUZERE.

Que m'apprenez-vous?... Quel pressentiment vient me saisir! Mais, Durimel est le fils d'un Soldat. Elevé dans la même religion que la nôtre, le Languedoc fut sa patrie.

St. Franc, *avec la plus grande émotion.*

Arrêtez, Madame.... Le Languedoc! je naquis sous le même ciel! Mais je n'ose vous croire encore.... Une idée aussi chere.... aussi cruelle.... Ah! je ne puis en soutenir l'incertitude..... je vais.... je vole à lui.

Madame Luzere, *seule.*

Que de combats à soutenir! de terreurs à étouffer! O Dieu, prête-moi le courage nécessaire.....

SCENE IV.

Madame LUZERE, CLARY.

Clary, *revenant à sa mere.*

Ah, ma mere! tout mon corps frissonne.... Je pleure malgré moi.

Madame Luzere.

Rassurez-vous.

Clary.

Que je me rassure! & vous êtes aussi pâle, aussi tremblante que moi.

Madame Luzere.

Cruelle fille! Laissez-moi respirer, c'est vous qui m'effrayez.

Clary.

Mais, dites-moi, d'où vient qu'on l'arrête? Que

signifioient ces mots interrompus, ces soupirs, cette tristesse profonde qui perçoit à travers les expressions de son amour. Il n'étoit plus le même. Croyez-vous en avoir imposé à mon œil? Ce vieux Chevalier qui vous quitte, je l'ai vu sortir le visage altéré.

Madame LUZERE.

Il a ses peines.

CLARY.

Je meurs mille fois de ce silence cruel.

Madame LUZERE, *avec une tranquillité forcée.*

Je vous le répete, Clary, votre imagination prompte à se forger des maux sera le supplice de votre vie.

CLARY.

Hélas! vous voulez que je sois tranquille, & les malheurs de la guerre viennent fondre jusques dans notre maison. Comme tout est changé! Je ne vois que des visages farouches ou insensibles à nos douleurs. Vous-même dissimulez avec moi. Ne suis-je plus votre Clary? Ah! ma mere, est-ce ainsi que mon hymen va se célébrer?

Madame LUZERE.

Ton hymen!... (*appercevant M. Hoctau.*) Mais que nous veut-il encore, & que vient-il annoncer?



SCENE V.

Madame LUZERE, CLARY, M. HOCTAU.

M. HOCTAU.

VOILA donc enfin la mine éventée. L'homme qui devoit me faire sauter en l'air n'est pas à son aise à présent. Cela est très-fâcheux pour vous, Mesdames; mais n'ai-je pas toujours prédit que cet aventurier finiroit mal? Vous n'avez pas voulu écouter mes conseils. Il n'est plus tems; voyez le bel honneur que cela va vous faire.

Madame LUZERE.

Sortez, Monsieur, laissez-nous libres; nous ne sommes pas en état de vous entendre.

M. HOCTAU.

Vous savez donc la fin de l'histoire. Je me suis trouvé-là, moi. A peine conduit à la premiere garde, qu'un vieux Sergent l'a reconnu tout d'abord.

Madame LUZERE.

(*à part.*)

Malheureuse! (*voulant emmener sa fille.*) Viens, ma fille, viens, ma chere Clary.... Fuyons son aspect; il ne peut que nous affliger.

CLARY, *résistant.*

Non.... Le supplice que j'endure est au-dessus de tout ce que vous pouvez m'apprendre.

Madame LUZERE.

Ah! mon enfant.... prie de ne rien ſavoir. Tu ne le ſauras peut-être que trop tôt.... Arme-toi de courage. Ton amant infortuné.....

CLARY.

Eh bien?

(*Madame Luzere ne peut parler.*)

M. HOCTAU.

Elle ignore que c'eſt un Déſerteur.

CLARY, *jettant un cri.*

Déſerteur! Eſt-il bien vrai, ma mere? (*elle tombe dans les bras de ſa mere.*)

M. HOCTAU.

C'eſt ce jeune Officier qui l'a décélé. Le Conſeil de guerre s'aſſemble. Son procès eſt tout fait, dit-on; pour demain à la garde montante.

Madame LUZERE, *avec indignation.*

Sortez de ma préſence, & n'y reparoiſſez jamais, homme vindicatif & méchant, qui venez jouir du malheur qui nous opprime! Retirez-vous, & laiſſez-nous à nos tourmens.

M. HOCTAU, *en s'en allant.*

Eſt-ce ma faute, à moi, ſi ſes compatriotes font deux cens lieues pour venir ici lui caſſer la tête?.... Mais nous nous reverrons après le premier feu.

SCENE VI.

Madame LUZERE, CLARY.

CLARY, *après un silence.*

LE voilà donc révélé, ce terrible secret. Quoi! Durimel est arrêté comme Déserteur.... Il est au milieu des Soldats.... Il est peut-être condamné.... Il va périr.... Juges cruels! mes larmes pourront-elles vous appaiser. Ah! courons le sauver, ou mourons.

Madame LUZERE.

Arrête, ma chere Clary. Recueillons notre ame & nos forces: Commande-toi un instant. Ose espérer. J'attends le vieux Chevalier.... Ma fille, au nom de l'amour que j'ai pour toi, éleve ton ame, & apprens à supporter les revers de la vie.

CLARY.

Je touchois au bonheur.

Madame LUZERE.

C'est ainsi qu'il se joue des mortels, & tu n'es pas la seule infortunée qui gémisse sous un coup imprévu.

CLARY.

Durimel! Durimel! quelles sont à présent tes pensées. Je sens que ton cœur m'appelle.... Je crains de te revoir. Des sentimens inconnus à mon ame la remplissent & l'épouvantent: comme tout est désert & lugubre autour de moi, & quel désespoir affreux m'attend!

SCENE VII.

Madame LUZERE, CLARY, VALCOUR.

Madame LUZERE.

QUE vois-je? Ah! fuyons.

VALCOUR.

Vous voyez un homme qui vient d'être étrangement surpris.

CLARY.

Vous êtes un monſtre, & nous maudiſſons l'heure où vous avez touché le ſeuil de cette maiſon.

Madame LUZERE.

Quoi! vous avez été aſſez lâche, aſſez cruel pour vous rendre le délateur d'un infortuné que vous auriez dû protéger; & vous oſez encore....

VALCOUR.

Qui moi, délateur! (*arrêtant Clary.*) Arrêtez, de grace, écoutez-moi. Je vois que mon cœur ne vous eſt pas connu. Vous m'avez mal jugé. J'ai peut-être pu y donner lieu; mais ſi je me ſuis permis quelques légeretés indiſcretes, dans une pareille affaire toute frivolité ceſſe. J'en jure par l'honneur; non, jamais mon cœur ne s'eſt ſenti ſi vivement touché, que lorſque je l'ai reconnu.... J'en ai pleuré de pitié.... Ah! ſi vous m'euſſiez confié ſon ſort, j'aurois pu le ſauver....

Madame LUZERE.

Ce n'eſt pas vous qui l'avez fait arrêter?

VALCOUR, *avec chaleur & nobleſſe.*

Ceſſez une imputation auſſi odieuſe; je rougirois de la combattre. Que la grace de tous ces infortunés n'eſt-elle entre mes mains, aucun ne périroit! Mais que dis-je, ne déſeſpérez pas. Le Colonel, ſous lequel il a ſervi, eſt mon pere. Je vole à ſes pieds. Je les embraſſe, je preſſe, je ſollicite ſa grace; je l'obtiendrai. Plus de repos, plus de tranquillité pour mon cœur, que votre amant ne ſoit libre & que vous ne ſoyez unis. C'eſt en vous le rendant que je me vengerai de vos ſoupçons. Vous verrez que la légereté du François n'eſt pas incompatible avec la ſenſibilité, & que l'étourderie n'exclud pas toujours les vertus. Adieu, les momens ſont chers, & je cours les employer.

Madame LUZERE.

Ah! s'il eſt ainſi, Monſieur, pardonnez...

SCENE VIII.

Madame LUZERE, CLARY.

CLARY.

OSERONS-nous eſpérer, dites-moi, l'oſerons-nous?

Madame LUZERE.

Oui, ma chere fille. Nous ne sommes pas encore certaines de notre malheur. Le corps généreux des Officiers sauve tous ceux qu'ils peuvent sauver. Penses-tu qu'on ordonne de sang froid la mort d'un homme?

CLARY.

Ah! ils pleurent tous, & ils condamnent.... La clémence leur est étrangere.... Mais pourquoi ne courons-nous pas à lui? Il a besoin de nous. Mon cœur est tourmenté, & le sien éprouve tout ce que je sens.... S'il mouroit.... Affreuse image; Ciel! frappe-moi avant lui.

Madame LUZERE.

Allons au devant du vieux Chevalier, c'est notre Dieu tutélaire, tu connoîtras son ame.... Tes pas chancellent!

CLARY.

Je me trouve foible, j'éprouve un serrement de cœur inexprimable.

Madame LUZERE.

Viens, chere enfant, appuye-toi sur mon sein.

(*Elles sortent appuyées l'une sur l'autre.*)

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SAINT-FRANC, VALCOUR.

VALCOUR, *suivant Saint-Franc.*

Que je te laisse!... & c'est à moi que tu peux le dire? Je ne te quitte pas. Comme dans un instant tous tes traits sont changés! Je t'ai vu sortir de la salle du Conseil, pâle & la mort dans les yeux. Quelle impression profonde & terrible ce malheureux a fait sur ton ame! Tu sais tout ce que j'ai dit, tout ce que j'ai tenté.... Tu voudrois parler, tu te tais! ne suis-je plus ton ami? Ah! la pitié qui te parle en sa faveur est sans doute respectable, mais qu'elle n'aille pas te précipiter dans le tombeau avec l'infortuné que tu ne peux sauver.

ST. FRANC.

Valcour! en tout tems ton amitié me fut utile & chere. Aye pitié du plus malheureux des hommes. J'adopte tous les infortunés; mais celui-ci, hélas! je l'ai vu trop tard. Va trouver ton pere. Tu sais que ma voix l'endurciroit au lieu de le fléchir. Obtiens seulement un délai, & je serai le plus heureux des.... Va, & laisse-moi.

VALCOUR.

Je te laisse pour servir ta générosité, que j'admire, & que je dois imiter; mais promets-moi de ne la point porter à l'excès. Calme-toi, digne & respectable ami.

ST. FRANC.

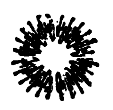
Oui, mon cher Valcour, je serai plus calme.

(*Valcour sort.*)

SCENE II.

ST. FRANC, *seul.*

IMPÉNÉTRABLE Providence! tu veux rendre la fin de ma carriere triste & funeste!.... Hélas! il devoit faire la consolation de ma vieillesse. Ah! quand ma main guidoit en paix ses premiers ans, j'étois loin de prévoir que cette même main devoit un jour le conduire à la mort! Je l'ai vu languissant au berceau, j'ai vu la trame déliée de ses jours prête à se rompre; il étoit dans cet âge où la douleur n'arrive point jusques à l'ame, où loin des horreurs du trépas l'enfant meurt comme il s'endort; mes vœux ardens ont fatigué le ciel. Je l'implorois pour qu'il prolongeât sa vie.... Je ne savois pas alors ce que je demandois.... Ah! coulez, mes larmes, coulez.



SCENE III.

Madame LUZERE, SAINT-FRANC.

ST. FRANC, *allant à Madame Luzere.*

EPARGNEZ-moi, Madame, épargnez-moi! je l'ai vu, je l'ai reconnu.... Oui, c'eſt mon fils.

Madame LUZERE.

Durimel.... votre fils!

ST. FRANC, *avec une douleur noble.*

Il n'eſt que trop vrai. Je redoutois ce coup, il n'a pas manqué. C'eſt contre moi que s'épuiſent tous les traits du malheur. Je défie maintenant le ſort de me porter des coups plus ſenſibles. Je m'efforcerai de monter mon ame à un degré auſſi haut que celui de ſes infortunes. Dans un moment je vais connoître ce qu'eſt mon fils. Si ſon cœur eſt grand, il ſaura mourir.... Le reſte ſera bien aiſé, je n'aurai plus qu'à le ſuivre.

Madame LUZERE.

Mais, s'il eſt votre fils, n'êtes-vous pas un de ſes Juges? Ne peut-on pas, en faveur de ce titre & des ſervices que vous avez rendus à la patrie....

ST. FRANC.

La Loi eſt inflexible, & ne connoît perſonne. Elle n'eſt même ſacrée qu'autant qu'elle eſt aveugle.

Madame LUZERE.

Quoi, votre ſang prodigué dans les combats....

ST. FRANC.

Viens à moi, conſtance héroïque, viens affermir ce cœur chancelant. C'eſt pour la derniere fois que j'aurai courbé ma tête, que je me ſerai humilié juſqu'à la priere. Je vous l'ai dit, Madame, le Colonel eſt mon ennemi. Il eſt altier, il eſt inexorable. Si je diſois un mot, je ne ferois que hâter ſa mort. Hier, ſaiſiſſant l'époque de cette déſertion, il oſa m'accuſer, en plein Conſeil, de trop d'indulgence envers les Déſerteurs. Il eſt vrai que j'ai cauſé le ſalut de pluſieurs; mais toi, malheureux, tu n'échapperas point, parce que tu es mon fils. J'ai porté la parole terrible de n'embraſſer la défenſe d'aucun. Je ne ſavois pas qu'elle dût retomber ſur la tête qui m'eſt la plus chere.... Au reſte, Madame, ne trahiſſez pas ce ſecret important. Je ſais quand il faudra le révéler.

Madame LUZERE.

Que tardez-vous, allez trouver les anciens compagnons de vos exploits; écriez-vous devant eux : c'eſt mon fils que vous allez mettre à mort! alors leurs cœurs attendris....

ST. FRANC.

Je ne le ſauverois même pas. Sa mort eſt ſignée depuis ſept ans, & l'Arrêt eſt irrévocable. J'ai vu preſque toutes les voix paſſer à ſa condamnation. Ah! ſi ſa grace étoit poſſible, penſez-vous que je balancerois un ſeul inſtant? que la cauſe des Rois combattroit celle de la nature? Un intérêt auſſi cher que ce-

lui de ſes jours, m'oblige à dévorer mes larmes en ſilence. La religion de nos peres..... Vous m'entendez, Madame. Si je laiſſois échapper mes clameurs paternelles, un zele fanatique l'arracheroit bientôt de mes bras. Ils me priveroient de ſa vue & de ſes derniers momens. Dans ces momens ſérieux, accompagner ſes pas, m'attacher à lui, eſt la ſeule conſolation qui me reſte.

Madame LUZERE.

Et vous vous êtes dérobé à ſa vue! & ſes regards ne ſe ſont point fixés ſur un pere!

ST. FRANC.

Ce n'étoit point là que je voulois qu'il me retrouvât. Il étoit auſſi loin de me croire dans ce grade & dans ce Régiment, que tous ceux qui m'environnoient étoient loin de ſoupçonner que cet infortuné étoit mon fils. Dans mon malheur, j'ai goûté du moins quelque joie. Ce cœur a été ſatisfait de ſon courage. J'ai reconnu mon ſang. Il n'a affecté ni une contenance hardie, ni une contenance abattue. Il ne s'eſt point humilié devant ſes Juges pour mendier la vie. Il a répondu aux interrogations ſans fierté, comme ſans foibleſſe. Tranquille, & pouſſant quelques ſoupirs par intervalles, mes yeux, que je détournois, retomboient toujours ſur les ſiens. Je ſuis reſté auſſi ferme, & j'ai eu la conſtance de diſputer pour lui un trépas qui ne fut point infamant. Au moment de ſigner, j'ai cependant ſenti ma main trembler, & mon cœur a failli me trahir.

Madame LUZERE.

... Comment avez-vous pu dompter ce mouvement de la nature?

ST. FRANC.

Il faudroit être moi pour le savoir; mais il le falloit. J'ai prié qu'on le laissât libre, jusqu'à l'heure où son Arrêt doit être exécuté : j'ai répondu de sa personne. Il n'y a que vous, Madame, qui sachiez un secret que je voulois encore renfermer dans mon sein; & sans le bien que vous m'avez dit de lui j'aurois hésité à vous le confier. Oui; si j'eusse trouvé mon fils indigne de moi, il ne m'auroit jamais connu; mais je sens que ce cœur paternel vole au devant de lui. Il me tarde de l'embrasser, de l'inonder de mes larmes, de le presser sur ce cœur gémissant. C'est assez combattre, qu'il vienne! qu'il tombe dans mes bras!

Madame LUZERE.

Dieu, je le reverrai!

ST. FRANC.

Je meurs d'impatience, & je frémis du moment. Madame,... j'aurai besoin d'être seul avec lui. Il me semble toujours l'entendre venir. Je ne me trompe point, ou cette fois....

Madame LUZERE.

Ses regards vont me chercher, & ne me trouvant point....

ST. FRANC.

Laissez-moi, je suis jaloux de posséder ses derniers momens.... Il me les doit!

(*Madame Luzere se retire.*)

Ciel, le voici!

SCENE IV.

SAINT-FRANC, DURIMEL.

DURIMEL, *environné de Soldats, entre, les cheveux épars, & habillé conformément à sa situation.*

ST. FRANC, *à part.*

O MON Dieu! laisse-moi vivre encore une heure, & je t'abandonne le reste de ma vie. (*il fait signe aux Soldats de se retirer. Ils sont censés demeurer à la porte.*)

DURIMEL, *dans le fond du Théâtre.*

Je cherche Clary, & je crains de la rencontrer. Il faut que je la voie avant de mourir. C'est elle qui doit me plaindre & me consoler. Hélas! on me fuit, on n'ose me revoir, on tremble de m'aborder. (*appercevant Saint-Franc, & courant vers lui.*) Ah! Monsieur, c'est à vous que je dois la liberté de revoir ces lieux, qui me sont si chers... A ce bienfait, il faut que vous en ajou-

tiez

tiez un autre.... Vous ſeul pouvez le remplir. De tous mes Juges, vous m'avez paru le plus attendri ſur mes malheurs. Mes malheurs ſont grands..... Vous me voyez pleurer; mais ce n'eſt pas ſur moi que je répands des larmes. (*arrivant ſur le bord du Théâtre.*) O mon pere! mon pere! Le ciel a-t-il prolongé tes jours? Que vas-tu devenir, ſi jamais la fin de ma triſte deſtinée parvient juſqu'à toi? (*tirant une Lettre de ſon ſein.*) Puiſſe cette Lettre te conſoler, en t'apprenant dans quels ſentimens j'ai terminé ma vie. Je ſuivrai tes leçons juſqu'au dernier ſoupir. Je chérirai la vertu, la religion, l'honneur. (*Il baiſe la Lettre avec tranſport.*) Parois à une vue ſi chere, gage précieux de mon amour; tu rendras, après moi, ma parole vivante. Si ſes yeux peuvent te lire, je revivrai pour lui dans ce moment. (*allant à Saint-Franc.*) Monſieur, il n'y a que le nom & la Compagnie, qui pourront vous aider à la faire parvenir à ſon adreſſe. Mon pere eſt un Soldat dont le Régiment a paſſé les mers. Ce Régiment ayant beaucoup ſouffert, a été incorporé dans un autre, dont j'ignore le nom. Je vous en conjure, ne négligez pas vos recherches; je mourrai content ſi vous me le promettez.

ST. FRANC, *après un ſilence.*

Donnez.

(*Saint-Franc prend la Lettre, rompt le cachet, & la parcourt. Cette action porte Durimel à le fixer. Saint-Franc ouvre ſes bras tout tremblans, & s'écrie avec l'ame d'un pere.*)

Mon pauvre Charles!

DURIMEL.

Dieu!

ST. FRANC.

Embraſſe ton pere.

(Le pere s'appuie ſur l'épaule de ſon fils, ils demeurent embraſſés. Durimel met un genou en terre, & ſe ſaiſit des mains de ſon pere, qu'il baiſe avec une tendreſſe reſpectueuſe.)

Mon pere! dans quel état! Graces au ciel, c'eſt vous! quel heureux moment!

ST. FRANC.

Oublies-tu le moment qui doit le ſuivre?

DURIMEL.

Je l'oublie! je voulois vous voir encore avant de mourir. Je bénis la faveur du ciel, qui me permet à ce prix d'embraſſer vos genoux.... Grand Dieu! pour un tel moment, oui je t'offre volontiers ma vie.

ST. FRANC.

Mon cher fils! tu te ſens donc la force de te ſoumettre à cette main inviſible?........ Dis, conſerveras-tu ce courage juſqu'au dernier inſtant?

DURIMEL.

J'y ſuis réſolu, quoi que mon cœur ait à regretter.... & ſi quelque trouble vient l'affoiblir, ô mon pere! c'eſt de vous que j'attends un regard qui me rende toute ma fermeté.

ST. FRANC.

Ton pere malheureux n'a que ce triſte bienfait en

son pouvoir. Je ne te quitte plus. T'affermir, t'encourager, est un droit trop précieux, sans doute, & que je ne cede à personne.... Voilà pourquoi j'ai caché à tous que tu étois mon fils..... Emploi terrible & cher, j'espere te remplir!

DURIMEL.

Vous y serez, mon pere!

ST. FRANC.

Ignores-tu que c'est moi qui donne le signal? Tout Déserteur a trouvé en moi un pere. Je croyois te voir, t'embrasser dans chacun d'eux, & je t'abandonnerois; & je perdrois le fruit du plus cruel apprentissage!... Non, qu'il m'en coûte la vie. Ton ame ne s'envolera sous l'œil d'un pere, que pour se réfugier dans le sein d'un Dieu. C'est le pere commun des hommes, mon fils, & toute ma tendresse paternelle n'est qu'une foible image de la sienne.

DURIMEL.

Ah! ce Dieu, dont j'adore la bonté, fait que j'ai plus d'une victoire à remporter.... J'allois mourir paisiblement; mais voici que l'amour de la vie me parle avec force & se réveille dans mon sein. Je vous retrouve, je presse ces mains cheres & respectables.... A peine ai-je le tems de les baigner de larmes de joie, qu'une voix impitoyable m'appelle sur les lieux où ma fosse est déjà creusée.

ST. FRANC.

Cette grace n'étoit que conditionnelle. N'outre

point tes regrets. Un moment plus tard tu mourois loin de moi, & je vivois déſeſpéré. Va, béniſſons le ciel. Je ſens toutes tes douleurs; mais c'eſt enſemble qu'il nous faut apprendre à les ſurmonter. Soumets ta deſtinée à la volonté du maître qui conduit tout.

DURIMEL.

Je me ſoumettrai.... je mourrai.... Mais quel eſt mon crime?

ST. FRANC.

Eh! quel étoit le crime d'un million d'hommes, moiſſonnés à mes côtés par le fer, par la flamme, par les maladies plus cruelles encore? Ils vengeoient la patrie, & périſſoient dans les tourmens. Ils étoient tous innocens, & toi.... La loi eſt générale & la plainte inutile. Si tu étois tombé ſur le champ de bataille, tu ſerois mort ſans regrets.... Mon fils, tu peux encore mourir en héros. Songe que ta mort ſera plus utile que ta vie; ta mort retiendra ſous les drapeaux de la patrie mille jeunes imprudens qui les auroient abandonnés pour ſe voir enſuite auſſi malheureux que toi. En tombant, tu préviens leur perte, tu raffermis les colonnes de l'Etat.... Embraſſe cette idée digne d'un citoyen. Dis à toi-même.... Si j'ai trahi la loi de mon pays, il n'aura rien à me reprocher; ma mémoire ſera ſans tache; la réparation aura été plus éclatante que la faute même.

DURIMEL.

Je rappellerai mon courage qui chancele; mais qu'il eſt affreux de quitter la vie à la fleur de l'âge, aux portes de la félicité! lorſqu'un pere, une aman-

te.... Le sentiment l'emporte, & je ne suis qu'un foible mortel.

ST. FRANC.

Ce cœur paternel souffre en prononçant ces mots; mais quand les calamités de l'homme sont montées à leur comble, que tout échappe à ses mains, qu'il se trouve seul sur les bords d'un abîme inconnu, mon fils, connois-tu l'être qui console & qui se plaît alors à secourir le malheureux qui l'implore?

DURIMEL.

Dieu, mon pere.

ST. FRANC.

Sa présence nous environne. Il entend, il recueille nos moindres soupirs. Quand tu es sous son regard, connoîtras-tu le désespoir? Et où peux-tu tomber, si ce n'est dans son sein. Que gagneroit ton ame à s'irriter; en te montrant rebelle, tu te rendrois encore plus malheureux! Si tu as toujours été homme de bien, leve ce front abattu. Ta tristesse outrageroit l'Etre puissant & magnifique. Aie la confiance d'un fils, & non la terreur d'un esclave. C'est au vil incrédule à trembler; mais toi qui vois au-delà de cette vie, tends les bras au Pere universel. Tu plongeras dans le tombeau pour te relever immortel.

DURIMEL.

Ah! mon pere! Que cette idée est auguste & sublime! C'est quand l'univers va nous échapper que cette vérité consolante descend dans toute la profondeur de l'ame & l'éclaire de ses rayons cé-

lestes. Allons, demain, à cette heure, je saurai avant vous ce que c'est que mourir.

ST. FRANC.

Je resterai seul! Qui de nous deux sera le plus infortuné? Je voudrois n'être pas condamné à l'horreur de te survivre. J'ai passé soixante années presque toutes chargées d'orages. J'entends l'heure qui m'appelle. Elle ne doit plus tarder. Qu'ai-je à mendier encore? Tu applanis pour moi le chemin de la tombe. Qu'est-ce que cette vie? Va, il est aisé de la perdre lorsqu'on s'y résout. On n'évite point la mort. Il ne faut que l'attendre & se laisser frapper.

DURIMEL.

Vivez pour les infortunés, vivez pour leur servir de pere.

SCENE V.

Madame LUZERE, CLARY, SAINT-FRANC, DURIMEL.

CLARY, *dans le fond du Théâtre.*

LAISSEZ-moi aller à lui; je ne l'ai point encore vu depuis qu'il est malheureux.

DURIMEL.

C'est elle! ô mon cœur, affermis-toi!

ST. FRANC, *arrêtant Clary.*

Chere fille! ménagez, ménagez notre foiblesse.... Il a besoin de tout son courage.

CLARY, *à Durimel, qui se détourne.*

Tourne donc les yeux vers moi, Durimel!...

DURIMEL, *se précipitant dans ses bras.*

Clary, ô chere Clary!

CLARY, *après un moment de silence.*

Quel regard au milieu de tes larmes!.... Que veut-il me dire? Je perds la voix. Le ciel qui te fait innocent te rend-il à moi?

DURIMEL, *avec transport.*

Va, bénis sa bonté.... Ce jour n'appartient pas tout entier au malheur.

CLARY.

Quelle joie subite brille sur ton visage! Ta grace.... est-elle accordée?

DURIMEL.

Oui, la plus grande que je pouvois obtenir du ciel. J'ai retrouvé mon pere! le voici; précipite-toi dans ses bras.

CLARY.

Vous, son pere!

ST. FRANC, *étouffant ses sanglots, & à part.*

Titre précieux, qui bientôt va s'effacer.

CLARY, *à St. Franc.*

Vous êtes son pere! Ah! vous serez le mien. Ce cœur vous a nommé. Vous le défendrez, vous le sauverez. Je meurs, s'il périt.... Mais, qu'ai-je à vous dire pour lui? La nature a parlé dans votre ame. Qu'il va m'être doux de vous honorer, de

vous chérir ſous le double titre de pere & de libérateur de mon époux!... Vous vous taiſez!

ST. FRANC, *ému, & lui prenant les mains.*

Chere enfant!

CLARY.

Hélas! ſi je vous ſuis chere, dites; il ne périra pas! Je ne veux que ces mots, ſans quoi ma conſtance ſuccombe. C'eſt ſur lui que j'ai fondé tout mon eſpoir: & pourquoi donc faut-il qu'il meure?

DURIMEL, *interrompant Clary.*

Que mes Juges s'appaiſent ou demeurent inflexibles, ma tête eſt dévouée au malheur, & je ne dois plus aſpirer à votre main. C'eſt à moi de vous épargner ces déchirantes allarmes. Séparez votre ſort du mien. Un autre plus heureux remplira la brillante destinée que je n'ai pu qu'entrevoir. Je ſens qu'il eſt des pertes plus ſenſibles que celle de la vie.

CLARY, *avec véhémence.*

O paroles cruelles!.... Et c'eſt toi qui m'accables ainſi!... Non, tu ne le crois point.... Ai-je beſoin de te le dire? Non, ce cœur n'appartiendra jamais à un autre. Parle-moi plutôt de ſubir la mort enſemble. Mais garde-toi de penſer que Clary puiſſe renoncer à toi. Je ne dois plus cacher l'excès de mon amour. Ton infortune m'en fait un devoir ſacré....

DURIMEL, *preſſant la main de Clary.*

O mon pere, mon pere, comme elle m'auroit aimé! Je ſens, je ſens trop que je regrette la vie.

(Ils s'embraſſent.)

I Ma-

Madame LUZERRE, *allant à eux, & les séparant avec tendresse.*

Arrêtez, mes enfans; mon cœur se brise entre vous deux. Dans ces momens pitoyables vos transports sont de nouveaux traits que vous enfoncez dans nos ames. Tristes victimes d'un amour malheureux! attendez ce que le ciel doit décider de vous, & respectez deux cœurs que vous déchirez.

DURIMEL, *avec noblesse.*

Madame, je sens mon courage s'élever; je saurai vaincre la mort, la recevoir d'un œil tranquille; mais ce cœur ne peut renoncer au charme qui m'étoit offert. Toutes les puissances du ciel & de la terre ne peuvent même l'affoiblir. Que cette chaîne de jours fortunés vienne à se rompre, un d'eux du moins peut m'appartenir. Vous m'aimez?... Ah! j'ose ici en demander le prix. Qu'importe ce que le jour de demain peut amener de sinistre. Je puis mourir en portant le nom de son époux. Ce nom heureux m'étoit destiné. Vous-même ici tantôt.... Ah! je vous crois trop généreuse pour changer comme le sort.

Madame LUZERRE, *se couvrant le visage.*

Ah, cruel!

DURIMEL, *à Saint-Franc.*

Vous aurez une fille, si vous perdez un fils. Elle vous tiendra lieu de moi. Sur les bords de la tombe, j'embrasserai le bonheur un seul instant, & j'aurai assez vécu.

CLARY, *dans un transport passionné.*

O ma mere! Je l'aime de toutes les forces de mon

ame! j'unirois mes destinées aux siennes quand l'univers entier ordonneroit son opprobre. Donnez-lui cette main. C'est le ciel qui l'éclaire & qui l'inspire dans ce dessein. Cette main lui fut promise. Il a de nouveaux droits sur elle; il est malheureux. Le ciel aura pitié de ces nœuds formés sous ses regards. Les barbares les respecteront malgré eux, & n'oseront les briser sans frémir.... Oui, nous serons unis, cher Durimel! & malheur à qui osera nous séparer.

DURIMEL.

Et je ne suis pas heureux?... & je me plaindrois encore? O mort! tu peux frapper; j'ai connu l'amitié, l'amour & la tendresse.

ST. FRANC, *tranquillement.*

Madame, on peut accomplir cet hymen. Le ciel ne défend pas l'espérance! C'est le trésor des infortunés. Qui seroit assez cruel pour le leur ravir?

CLARY.

Ah! qu'il m'est doux de vous nommer mon pere!

ST. FRANC.

Mais, ô ma fille! en devenant son épouse, le lien que vous allez former vous impose un devoir. C'est de respecter la paix de son ame; c'est de défendre l'abattement à votre cœur; c'est d'imiter son courage & sa constance; c'est de vous soumettre aux arrêts du ciel. Me le promettez-vous? à ce prix seul....

CLARY.

En lui donnant cette main, n'ai-je pas tout promis? Tendresse, obéissance.

ST. FRANC.

C'est assez. Madame, que tout soit prêt, que le Ministre soit averti sur l'heure. ... O mes enfans!..... Laissez-le, chere Clary; mon fils recevra le titre sacré d'époux. . . . J'ai besoin d'être seul avec lui; laissez-nous; les minutes sont des années.

CLARY.

Hélas! Je ne le sais que trop, mon pere, & je vous les sacrifie. (*à Durimel.*) Ah!

Elle s'éloigne avec sa mere.

SCENE VI.

SAINT-FRANC, DURIMEL.

ST. FRANC.

Nous sommes seuls.... C'est cette heure que tu dois regarder comme la derniere de ta vie. Hélas! sans l'Arrêt qui s'arme contre elle, mille accidens imprévus pouvoient encore dévancer l'instant marqué.

DURIMEL.

Il est vrai.

ST. FRANC.

Nous devons tous ne nous regarder que comme possesseurs incertains du moment qui s'échappe. . . . Le jour d'hier te laissoit espérer la jouissance de plusieurs années. Ce jour ne te laisse plus espérer que peu d'instans que tu saisis avidement. Comme ce point de vue étendu s'est tout-à-coup raccourci! Tu touches au dernier terme de l'espérance qui appartient à la terre, & tu sembles y voir encore le bonheur attaché; mais toujours prêt à le saisir, que sais-tu s'il ne t'échappera pas encore pour ne se montrer à toi qu'au-delà de cette vie?

DURIMEL.

Il m'échapperoit, mon pere! & c'est la seule consolation que j'attends!

ST. FRANC.

Tu vois que le bonheur n'est jamais dans l'heure présente, mais toujours dans celle qui la suit. Mon fils! éleve tes regards vers cet autre univers, où le tems n'a plus de prise sur l'homme, où l'Eternité met tous les êtres de niveau, confond le nombre inégal des années, & rapproche l'enfant frappé au berceau & le septuagénaire. Que le cercle de la vie est étroit! Comme nos plus beaux jours s'envolent les premiers! & sitôt qu'ils déclinent, comme ils se précipitent! Ils laissent à peine quelque légere trace, & mes cheveux blancs m'ont tout surpris. Je suis parvenu au bout de cette carriere, que la jeunesse regarde comme fort longue. Je me suis vu à ton âge, je puis attester que ce surplus d'années n'est rien. A ton âge on a éprouvé ce qu'il y a de meilleur; le

reste n'est qu'amertume ; & vers le soir de la vie, le cœur se flétrit, se desseche, & jusqu'à l'espérance, tout meurt, tout s'éteint! Mes desirs ont tous été trompés par la jouissance.

DURIMEL.

Vous n'avez pas été heureux?

ST. FRANC.

Non; l'expérience tardive m'a appris que tout est illusion sur la terre, & que Dieu seul est réalité.... Dans la foule immense des êtres, il n'y a que lui, mon fils.... Ne vois plus que sa grandeur, dont tu vas t'approcher. La mort pouvoit se présenter sous une forme plus hideuse & plus cruelle. Dieu a daigné l'adoucir pour toi. Il nous a rejoint, rends-lui graces, & bénis l'arbitre de la vie & celui de la mort.

DURIMEL.

Il vous soutient dans ce moment même, ce Dieu que j'implore entre vos bras! A vos paroles, mon ame respire soulagée. Elle perd ses terreurs; & cet esprit consolateur, qui vous anime, m'éleve & me semble une émanation de la Divinité même. Qu'il est grand ce Dieu qui m'attend! Sa bonté égale sa puissance! Que je me sens porté vers lui, en songeant que vous parlez en son nom!

ST. FRANC.

Il nous écoute. Il sait si je te dis rien que je n'aie profondément gravé dans le cœur. Près de l'acte le plus sérieux, à la veille du dénouement de la vie, il faut renoncer à tout ce qui va échapper de tes mains. Réponds-moi: Quel sacrifice as-tu fait pour

l'offrir à ce Dieu devant qui tu vas paroître! Ce n'est point assez de te résoudre au coup que tu ne peux éviter; il faut, mon fils, un autre sacrifice tout-à-fait volontaire. As-tu en ton pouvoir l'heure suivante? C'est l'avant-derniere de ta vie, & tu oses la donner à tout autre qu'à lui!

DURIMEL.

Mon pere! ce Dieu, que j'adore, pourroit-il s'offenser d'un lien pur formé sous son nom? Clary & moi le bénirons ensemble de nous avoir permis d'être unis comme freres avant une séparation éternelle. Nous nous soumettrons à ses décrets d'un cœur plus résigné. En devenant mon épouse, elle m'abandonnera à sa volonté, & moi je la confierai à sa clémence.

ST. FRANC, *d'un ton tendre & ferme.*

Mais, s'il falloit mourir à l'heure même, sans lui parler, sans la voir, si la voix redoutable t'appelloit pour subir ton Arrêt.... Dis, ton courage ne fléchiroit-il pas? Marcherois-tu, en chérissant ton pere, en adorant le ciel?

DURIMEL.

Cette loi me seroit dure, je l'avouerai; mais s'il falloit obéir, si votre bouche l'ordonnoit, si tel étoit mon sort....

ST. FRANC.

Eh bien?

DURIMEL.

On me verroit gémir, & me soumettre, mais avec douleur, au destin le plus cruel....

ST. FRANC.

Tu viens de le prononcer, & j'en crois ta promesse. Nous pensons toujours que le malheur qui vient de nous frapper sera le dernier de tous. Hélas! tu le vois, il renaît toujours plus rigoureux, & l'infortune égale la durée de la vie. Il faut me suivre, mon fils: échappons-nous sans bruit de cette maison; évitons les cris, les larmes, l'inutile désespoir de ces femmes que j'ai écartées, & qui rendroient ta mort plus amere & plus douloureuse. Tu mourras sans avoir à souffrir de leurs derniers adieux; marchons....

DURIMEL.

O ciel! mon cœur est brisé!

ST. FRANC.

Me suis-tu?

DURIMEL.

Un instant, mon pere, un seul instant!

ST. FRANC.

Tu hésites! ton courage foiblit; ce que tu viens de promettre, étoit trop au-dessus de toi.

DURIMEL.

Oui, sans doute; mais je ne succomberai point.... (*regardant le ciel.*) C'est à toi que j'offre les tourmens dont mon ame est déchirée...... Clary! que vas-tu devenir?... Nous devions être unis. O mort doublement cruelle! Mais si tu ne peux entendre mes derniers adieux, je serai toujours près de toi. Ce cœur, sous l'empire de la mort, ne te sera point ravi.... Mon pere! puisqu'il le faut, allons, saisissez-vous de ces mains tremblantes, arrachez-

moi de ces lieux.... Oui, je la veux remporter cette terrible victoire.

ST. FRANC,

C'en est assez, mon fils, demeure.... Le Maître qui veille sur toi, n'en demande pas davantage, & le sacrifice est accompli.... Tu as encore douze heures à toi. Tu reverras Clary. Ta main sera unie à la sienne. Sens le bonheur. Jouis de tes derniers momens. Connois la félicité qui peut encore t'appartenir, & ne parlons de l'heure funeste qu'à l'instant où elle doit sonner.

DURIMEL, *avec attendrissement.*

Il semble à mon cœur que vous lui redonnez la vie.... Je la reverrai!.... Ah! je reçois ces instans comme une grace précieuse. Ils me sont plus chers que la mort ne peut m'être affreuse.... Je suis content, heureux.... Je n'ai plus à me plaindre. (*avec fermeté.*) Dès que ces instans seront écoulés, vous pourrez reparoître sans crainte, vous me trouverez prêt à vous suivre. Je me regarde déjà comme entouré de l'appareil militaire, & votre fils sans pâlir....

ST. FRANC.

Arrête, n'acheve pas. Je vois que nos ames s'entendent, je lis dans tes regards la fermeté de la tienne.... Oui, tu es mon fils! viens, & repose dans mes bras.

(*Ils sortent en se tenant embrassés.*)

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

(Il est nuit, & le jour va bientôt paroître. On voit deux flambeaux posés sur une table, dont les bougies sont presque consumées. Clary est endormie sur un fauteuil, entre les bras de sa mere. Elle a veillé toute la nuit près de sa fille ; elle semble abîmée dans sa douleur. Durimel tient la main de Clary, il a les yeux fixés sur elle.)

SCENE PREMIERE.

Madame LUZERE, CLARY. DURIMEL.

DURIMEL.

(Il exprime, par quelques regards & par quelques soupirs l'état de son ame, il prononce même quelques mots inarticulés. Il abandonne doucement la main de Clary, se leve, la quitte, s'éloigne & la contemple à divers intervalles.) *(sur le bord du Théâtre.)*

Ses yeux appésantis & fatigués de pleurs cedent enfin au sommeil.... Repose, innocente épouse ; endors tes maux ; rêve au bonheur, & perds l'idée de ce monde..... Que je crains son réveil ! qu'il sera douloureux ! Si je pouvois m'échapper.... Je viens d'entendre passer les Compagnies.... Quoi, déjà...

Comme les heures se sont rapidement écoulées ?... Le tems semble se hâter.... Mon pere va paroître.... Chere Clary ! (*il la contemple.*) Hélas ! nous n'avons plus qu'à nous séparer. . . . Il faut nous sauver, à tous deux, un trop cruel adieu. (*Il fait un mouvement pour s'éloigner, en mettant les deux mains sur ses yeux.*

CLARY, *en songe.*

Durimel ! Durimel !

DURIMEL.

(*Il est saisi d'un frémissement expressif, il revient sur ses pas, retourne à elle, & dit à voix basse.*)

Elle s'égare dans un songe trompeur.... Ses levres me sourient.... Passer de ses bras dans ceux de la mort.... Ah ! ai-je assez souffert ?... Dieu ! pardonne ce murmure. Les heures consacrées à la plus chaste tendresse ne reviendront plus. Celles qui suivent ne doivent plus appartenir qu'à la résignation & au courage. C'est à toi que je les voue, Maître éternel de ma chétive existence. Il me reste un moment où l'ame la plus ferme s'ébranle. Soutiens-moi, Dieu puissant !

Après un silence.

Non, ce n'est point le brillant du Soleil, ni l'éclat de l'Univers qui m'attachent à la vie ; mais vous sentimens avec lesquels sympatise mon être, amour ! amitié ! mouvemens de la nature ! volupté céleste & délicieuse ! charme inconcevable ! oui, c'est vous que mon cœur regrette.... Suprême bienfaiteur, je ne sais quels sont les biens que ta bonté me réserve ; mais je ne t'en aurois jamais demandé d'autres. (*Ici*

Clary fait un geste, & prononce quelques accens sans suite.) Comme elle paroît agitée !.... Ses joues s'enflamment !

CLARY, *toujours en songe.*

Vous êtes son Roi.... Vous êtes un dieu, maître de sa vie.... Mon époux, sa grace, sa grace, que je l'obtienne, ou je meurs à vos pieds. (*Elle jette un cri & s'éveille.*) (*Durimel se jette à ses genoux & la tient embrassée.*)

Madame LUZERE.

Ma fille !

DURIMEL.

Trop tendre épouse !

CLARY, *revenue à elle.*

Où suis-je ? Ah, malheureuse !... Ce n'est qu'un songe. Je croyois être aux genoux de ton Roi, de ce Roi que tu m'as dit si aimé, si bienfaisant.... J'implorois ta grace, je l'avois obtenue.... Durimel ! non, je ne puis le croire, tu ne périras point, ce présage heureux....

Madame LUZERE.

O Dieu ! pourrai-je soutenir...

DURIMEL, *tenant la main de Clary, d'une voix entrecoupée de sanglots.*

Clary !... Je ne peux lui parler.... Malheureux !

CLARY.

Non, tu ne périras point. Où sont les assassins qui en veulent à ta vie ? Qu'ils viennent ; oseront-ils

t'arracher de mes bras? Tu n'es pas de ces criminels dont le supplice est avoué de la terre. Où sont tes forfaits? Dieu ne voudra pas que tu meures, non.... Tu vivras pour moi.

DURIMEL.

Ce trait fera-t-il le dernier?... Arrête.... Ménage ton espoir & tes pleurs. Je crains moins de mourir. J'ai connu ton ame. N'augmentons point nos peines. Ecoute, mon pere va paroître. Je dois me présenter avec lui devant mes Juges; mais avant, nos entretiens doivent être secrets. Laisse-moi l'attendre seul. Ah Clary! retiens donc ces larmes qui déchirent mon cœur.

CLARY.

Eh! puis-je commander à mes larmes de ne point couler? La vie de l'un n'est-elle pas celle de l'autre?

DURIMEL. (*On apperçoit ici St. Franc, qui se retire soudain.*)

Madame.... O ma mere! séparez-nous.

CLARY.

Que je te quitte, cruel!

DURIMEL, *s'arrachant de ses bras.*

Au nom de l'amour, laissez-moi seul.... Dérobez-vous toutes deux.... Madame, emmenez-la, achevez vos bontés.

CLARY.

Je te laisse; il le faut.... Mais avant, dis-moi, esperes-tu, réponds, & ne me trompe point?

DURIMEL.

Eh! quel est le malheureux qui n'a plus d'espoir? Ce cœur le nourrit encore. Va, le ciel peut être désarmé.

(*Clary veut parler, se retient, & cede à sa mere.*)

Madame LUZERRE, *entraînant sa fille.*

Mon enfant, viens l'implorer. Il n'est pas inexorable.

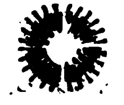
CLARY.

Ma mere! ... Ah! comme je vais l'invoquer!

SCENE II.

DURIMEL, *seul.*

Je tremblois qu'elles ne restassent.... Il me semble avoir entrevu mon pere, qui s'est arrêté sur le point d'entrer.... Allons, mon ame, affermis-toi. Voici le moment.... Ce qu'elles ont vu de moi n'est plus qu'une ombre qui va s'effacer. Dans quelques momens je serai même à leurs yeux un objet d'horreur. (*Appercevant son pere.*) Je ne me suis point trompé.



SCENE III.

SAINT-FRANC, DURIMEL.

ST. FRANC, *en entrant.*

J'ATTENDOIS leur départ.... Donne-moi ta main. (*Il prend la main de son fils.*) Bon, elle ne tremble point. C'est comme cela que je la veux. Tu sais que je viens te chercher.

DURIMEL.

Je vous attendois plutôt.... Sont-ils prêts?.... Ne manque-t-il plus que moi?

ST. FRANC.

Le Régiment est sur la place, & le Détachement est-là pour t'y conduire.

DURIMEL.

Mon pere! épargnez-vous ce spectacle affreux; mon cœur tremble pour le vôtre.

ST. FRANC.

Ne songe point à moi, l'extrême malheur enfante l'extrême courage.

DURIMEL.

Cette fermeté dont se pare votre cœur est une vertu bien terrible.

ST. FRANC.

Et nécessaire à tous deux.

DURIMEL.

Le trépas ne sera pour moi qu'un instant. C'est vous qui souffrirez, & longtems! (*St. Franc baisse les yeux, & ne répond rien.*) (*après un repos.*) Allons, je ne dois plus écouter que vos augustes paroles. Elles doivent être les dernieres qui frapperont mon oreille. Entretenez-moi du Dieu dont la clémence embrasse dans son sein toutes ses créatures. Vous qui m'êtes tout après lui, bénissez-moi, & que le ciel ratifie le pardon qu'un pére ose me donner en son nom.

(*Il met un genou en terre.*)

ST. FRANC.

Je te bénis, mon fils, que Dieu t'ouvre son sein comme ces bras te sont ouverts. (*Il le presse contre son cœur.*)

DURIMEL.

Ce cœur se sent plus assuré, plus fort; partons.

(*Il marche vers la porte.*)



SCENE IV.

SAINT-FRANC, DURIMEL, VALCOUR.

VALCOUR, *rapidement.*

ARRETEZ, brave Soldat.... J'espérois en mon pere, je croyois pouvoir fléchir sa rigueur, obtenir du moins du tems; mais sa dureté est inflexible. Il a rebuté mes prieres. Ecoute, Major, il ne tient qu'à toi d'y consentir; nous pouvons le sauver.

ST. FRANC.

Le sauver! & comment?

VALCOUR.

Aye le courage de te prêter à mon projet. Le Régiment l'attend. Devant cette maison sont rangés les Soldats qui doivent le conduire; mais au bout du sentier qui mene à une porte de derriere, deux de mes gens affidés sont tout prêts avec une chaise de poste. Ils sont instruits de ce qu'ils doivent faire. (*Il présente un papier.*) Cette sauve-garde servira, en mon nom, de passe-port; choisis la route qu'il doit tenir.

ST. FRANC.

O ciel! que m'as-tu dit... Tu n'as pas d'autre moyen... Cruel! que m'offres-tu!... Est-ce là?... Tu peux risquer....

VAL-

VALCOUR.

Ne parle pas des risques que je cours. Je veux accomplir ce projet tout hardi qu'il te paroît.

ST. FRANC.

Tu me déchires l'ame. Eh! qui peut t'inspirer une pitié aussi courageuse.

VALCOUR.

Il me touche, il m'intéresse. Périr à la fleur de l'âge, à la veille du bonheur, lorsque sa jeune amante lui tend les bras! non.... D'ailleurs on m'a accusé d'être son délateur, je me dois à moi-même de le sauver.

DURIMEL, *à Valcour.*

Homme généreux! tout ce que je pourrois répondre est trop au-dessous de ce que je sens.

ST. FRANC, *à Valcour.*

Mon ami! mon cher ami! Tu ignores de quels traits tu viens de me frapper; j'admire ton courage étonnant. Va, jamais je n'oublierai ce moment...

VALCOUR.

Eh bien! profites-en, agis si tu l'aimes. Mes armes, ce passe-port, ma livrée, tout lui assure une retraite prompte & facile.... Que déliberes-tu?...

ST. FRANC.

Ah! que de coups dans un jour. Tu connoîtras ce cœur, & quel sacrifice il fait faire..... Il s'agit ici plus que de ma vie.... Ta chaise l'attend, dis-tu.... Laisse-nous en décider. Va te rendre sur la place. Je ne tarderai pas à t'y suivre avec lui ou seul.

VALCOUR.

Que dis-tu? Est-ce dans une pareille circonstance qu'il faut peser ce qu'on doit faire. Crois-moi, les momens sont pressés. (*Il lui remet le passe-port & une bourse.*) Tiens, prends, & point d'adieux. (*Il a regardé Durimel en proférant ce dernier mot.*)

SCENE V.

SAINT-FRANC, DURIMEL.

ST. FRANC, *regardant son fils dans un silence énergique, en tenant le passeport & la bourse.*

DURIMEL, que prononces-tu?

DURIMEL.

C'est de vous que j'attends mon Arrêt, mon pere.

ST. FRANC.

Epargne-le, ce pere, prononce, te dis-je.

DURIMEL.

C'est toujours votre Arrêt.... Je frémis de parler.

ST. FRANC.

Ignores-tu combien ta vie m'est chere?

DURIMEL.

Et moi, votre honneur?

ST. FRANC.

Et la nature qui me crie....

DURIMEL.

Imposez-lui silence. N'est-ce pas sur la foi promise, sous le sceau du serment que ma personne vous a été confiée ?

ST. FRANC.

Oui.

DURIMEL.

Le sacrifice de l'honneur n'est pas en notre pouvoir. Il falloit vous recuser, ou vous devez achever.

ST. FRANC.

C'est toi qui es le héros, & je suis l'homme foible. Oui, je le suis, je veux l'être, ce cœur me l'ordonne. Je n'écoute plus d'autres loix.... viens, & sauve-toi.

DURIMEL.

Mon pere ! votre parole est engagée, c'est moi qui me charge du soin de l'accomplir. Je souffrirai la mort & non votre opprobre.

ST. FRANC.

Je ne vois que ton danger.... Le reste disparoît. Profitons des instans, ils s'accumulent, & vont m'ôter l'espoir....

DURIMEL.

Mon espoir n'est plus sur la terre.... Allez, je suis tout préparé.... J'ai bien retenu vos leçons... Laissez-moi subir ma destinée.... A quoi bon tarder....

SCENE VI.

SAINT-FRANC, DURIMEL, CLARY.

CLARY, *avec force.*

Où allez-vous?..: Où le conduisez-vous?.... Pensez vous me tromper encore?.... Ne sais-je pas le sort qui l'attend?... J'ai ranimé mes forces... Je revole ici pour le défendre.... (*à Durimel qui voudroit s'échapper.*) Tu voudrois m'échapper pour courir à la mort, & c'est vous, vous, son pere, qui l'y conduisez!

DURIMEL.

Chere Clary, laisse, laisse. Ni lui, ni tes pleurs, ni mes regrets..... Il faut nous séparer....

CLARY.

Nous séparer! Ah cruel! (*embrassant Durimel.*) Viendront-ils t'arracher de mes bras? l'oseront-ils?.. Non, mon désespoir touchera leurs cœurs; j'attendrirai leurs ames féroces. Tremblez, vous qui osez disposer de sa vie, bourreaux de vos freres, tremblez d'outrager l'amour & la nature; mes cris vous repousseront, mes cris accuseront votre insensibilité coupable, votre lâcheté servile.... Vous frémirez de honte ou de pitié....

DURIMEL, *éperdu.*

Ah Dieu! chere Clary! mon pere!

ST. FRANC.

Ma fille! eſt-ce-là ce que vous m'aviez promis?..

CLARY, *avec abandonnement.*

Si mon époux périt, que m'importe le reſte du monde. Vous voulez que mon cœur adopte une loi inhumaine. Vous ne me ferez jamais réſoudre à ce ſacrifice affreux. Tant de conſtance ne m'appartient pas. Ma foibleſſe eſt ma ſeule vertu. Où trouvez-vous donc ce courage qui m'épouvante? Ne l'aimez-vous pas auſſi tendrement que moi?....

ST. FRANC.

Arrête.... Me prépares-tu un nouveau genre de tourmens?... Tu ne peux m'entendre.... Ne ſuis-je plus ſon pere? & qui peut veiller ſur lui avec plus d'amour?.... épuiſé par tant d'efforts & de combats, lorſque je demeure ferme, commande à tes douleurs....

DURIMEL.

Chere épouſe! tu portes le poignard dans les bleſſures d'un pere qui nous aime.

CLARY.

Pardonnez au déſordre de mes paroles..... Je ne me connois plus. .... Mes tranſports s'adreſſent au ciel, comme à vous.... Mais quel papier dans vos mains?... Si c'étoit ſa grace....

ST. FRANC, *cachant ſon trouble.*

Peut-être, ma fille, peut-être.... Mais quoique le ciel en décide, laiſſe-nous. (*la prenant par la main & la conduiſant ſur le bord du Théâtre.*) Ma fille,

ma chere fille, mes larmes, mes dernieres larmes couleront-elles en vain? Ecoute un vieillard, laisse-lui remplir les devoirs les plus sacrés. Ils lui sont imposés par la nature, par l'honneur.... Ce moment doit être celui de leur triomphe.... Demeure, je te rejoins ici.

CLARY.

Avec lui, mon pere!

DURIMEL, *en s'échappant.*

Adieu, Clary!

CLARY, *se retourne, & jettant un cri.*

Il m'échappe.... laissez-moi, laissez-moi le revoir un seul moment, laissez-moi du moins mourir à ses côtés.... Je ne le vois plus.... Je ne le verrai plus.... Malheureuse!... Durimel! Durimel! (*elle veut le suivre.*)

ST. FRANC, *à Madame Luzere qui entre.*

Madame, par toute l'autorité que vous avez sur elle, arrêtez ses pas.

CLARY.

Je me meurs. (*Sa mere la soutient.*)

ST. FRANC, *dans le fond du Théâtre.*

Hélas! de quel côté sortir!

DURIMEL. *On l'entend sans le voir.*

Je vous montre le chemin, & rien ne peut m'en détourner.

SCENE VII.

Madame LUZERE, CLARY.

CLARY.

ET vous, ma mere, vous êtes aussi leur complice! Où va mon époux? Quoi! son pere..... Non, il n'est pas possible.... Où va-t-il? Répondez.

Madame LUZERE, *dans une douleur profonde.*

O, ma Clary! épargne-moi. Est-ce moi que tu forces à te consoler? Ah! mon cœur a trop de ses maux.... Je ressens tes douleurs & les miennes. Ménage une mere, & tremble de la frapper.

CLARY.

Hélas! qui prendra donc pitié de mes tourmens. Ils sont inexprimables. Ma mere ne m'entend plus, ne me console plus. Où suis-je?... Tout s'obscurcit autour de moi, & ne se montre qu'à travers un nuage sombre..... Ah! secourez-moi, je crois que je meurs aussi. (*Elle semble s'évanouir : le bruit éloigné du tambour la fait tressaillir avec force; elle se releve précipitamment.*) Dieu! qu'entends-je? Quel son frappe mon oreille? Ma mere, entendez-vous ce bruit formidable..... Seroit-ce.... Ah!... (*rapidement.*) La place s'apperçoit d'ici, j'y vole, je percerai les rangs, il me verra, il entendra mes derniers adieux & mes cris....

Madame Luzere, *la retenant de force.*

Arrêtez, non.... Arrêtez.

Clary, *dans un tremblement de corps universel.*

Que je m'arrête! Ah ciel! vous m'avez tout dit.... Il n'est donc plus d'espoir!

Madame Luzere.

Vous n'irez pas plus loin, fille infortunée! Notre seule ressource est d'élever vers le ciel nos mains impuissantes.

Clary.

On l'abandonne, on le laisse périr, & l'on m'empêche encore d'aller à lui. (*Le Tambour bat une seconde fois.*) Il recommence à rappeller; il roule comme un tonnerre. Tous mes sens sont glacés. Je crois le voir, le bandeau fatal sur le front.... Moment horrible... Le bruit cesse.... Quel silence lugubre! épouvantable! (*On entend le bruit de six coups de fusil qui partent à la fois.*) Durimel! (*Elle tombe accablée d'horreur. Le Tambour recommence à battre.*)

Madame Luzere, *se courbant sur le corps de sa fille.*

O, ma chere Clary! ouvre la paupiere! Sors de cet accablement affreux. Ne suis-je plus rien pour toi? Je n'ai qu'une enfant, elle est toute ma consolation sur la terre, & l'ame de ma vie m'abandonne.

SCENE VIII.

Madame LUZERE, CLARY, VALCOUR.

VALCOUR, *en désordre.*

QU'AI-je appris!... Que m'avoit-on caché!... Quelle scène terrible!... Des deux côtés, quel héroïsme! Ah Dieu! cette image m'accompagnera chaque jour de ma vie.... Ah, Madame!

Madame LUZERE.

Parlez, parlez.... Chaque mot ne peut que nous percer le cœur; mais je suis avide de ses derniers instans.... Un besoin de savoir me consume. Dites, ne craignez rien, nous ne pouvons souffrir davantage.

VALCOUR.

J'attendois la nouvelle de sa fuite précipitée. Mon cœur en tressailloit en secret d'impatience & de joie. Quel coup de foudre m'a frappé, lorsque je l'ai revu, traversant les rangs d'un pas égal & tranquille! Le malheureux St. Franc paroissoit être la victime. Hélas! nous le connoissions humain, sensible, généreux; mais nous ne savions à quoi attribuer tant d'amour, tant de tendresse. Il l'embrasse vingt fois à nos yeux; &, selon la coutume, défendant aux Soldats de crier grace sous peine de la vie.... sa voix étoit altérée.... Il s'apprête à donner le signal.... Mais son bras ne peut se lever. Tout à coup il

s'arrête; il nous appelle; il s'écrie, les sanglots à la bouche: „ *Non, vous n'exigerez point que cette main tremblante donne le signal de son trépas. La nature l'emporte, & m'arrache mon secret. Blâmez-moi encore d'embrasser la cause de ces infortunés. Celui que vous voyez.... Apprenez tous qu'il est mon fils; oui, mon fils. Frappez deux victimes*"....Il se rejette dans ses bras, il le presse sur son sein; il ne peut s'en séparer. Ah, Dieu! j'ai vu tous les visages frémir & pleurer; mais la loi inflexible seule a parlé, & seule a été entendue.,.. On entraîne le pere malheureux. On lui dérobe cette scène ensanglantée. Je fuis, le désespoir dans le cœur, détestant cette loi homicide, admirant le héros qui a préféré l'honneur d'un pere à sa propre vie.

Madame LUZERE.

Que le même coup ne nous a-t-il frappées! nous serions au terme de nos douleurs.



SCENE IX.

Madame LUZERE, CLARY, VALCOUR SAINT-FRANC.

ST. FRANC, *appuyé sur deux soldats, & entouré d'Officiers.*

MESSIEURS.... Messieurs..... Votre pitié m'importune & m'afflige. Laissez-moi; je n'ai pas besoin de paroles pour me consoler.

(Les Officiers se retirent.)

CLARY, *sortant de son accablement.*

Ah! mon pere! qu'avez-vous fait de l'époux que le ciel m'avoit donné?

ST. FRANC, *dans un désordre éloquent & pathétique.*

Je reviens; je te l'avois promis.

CLARY.

Quoi!... les barbares!.... Ils l'ont tué!.... sous vos yeux!

ST. FRANC.

Voilà nos loix, ma fille.... Mais que dis-je, il s'est élevé au-dessus d'elles. Affermi contre le trépas, il n'a senti que mes embrassemens. J'ai reçu les derniers gages de sa tendresse pour toi, pour cette mere respectable, non moins sensible, & plus courageuse. Je vous les apporte, ces dernieres paro-

les.... Va, elles nous serviront de consolation mutuelle.... Il eſt mort ſans foibleſſe, ſans regrets, & avec cette fermeté magnanime, le plus beau caractere de l'humanité.

CLARY, *joignant les mains, & regardant le ciel.*

O Dieu! c'eſt mon époux qui paroît devant ton tribunal. Ecoute tout ce que mon cœur te dit pour lui! Toi ſeul peux réparer les maux que lui ont fait les humains. ....

ST. FRANC.

Veuve de mon fils, ſonge que ce nom t'engage à la même conſtance qu'il a montrée. Pardonne, ô Dieu, ſi je me ſuis plaint! la vie eſt ſi paſſagere, la mort ſi prompte, que ce n'eſt pas la peine de murmurer.

CLARY.

Eh! quelle main pourra ſécher mes larmes?

ST. FRANC.

Ma chere fille! pleure avec moi, mais avec moi apprens à dompter le malheur; tiens-moi lieu de ce que j'ai perdu. Supporte la vie pour rendre la mienne moins affreuſe. C'en eſt fait. Il eſt maintenant au-deſſus des Rois, au deſſus des cruelles loix des hommes. Il les voit tous en pitié.... Porte tes vues élevées juſqu'à la félicité céleſte. L'ame de ton époux eſt rentrée dans le ſein de ſon Créateur. Elle ſourit de ſes maux paſſés; elle s'offenſeroit de ton vain déſeſpoir. Il eſt heureux, te dis-je, & nous ſeuls ſommes encore à plaindre. Enfin il te reſte mon cœur, celui d'une mere, & l'idée conſolante de te rejoin-

dre à lui dans un meilleur univers. C'eſt ſon immortalité qui me donne ce courage, & qui doit te conſoler.

CLARY.

Ah! que la mort m'uniſſe bientôt à lui!

ST. FRANC, *à Valcour qui pleure.*

Valcour, le jour de demain nous conduit au devant de l'ennemi. Arrivé au terme de ma carriere, & ſi près de mourir, les combats ne peuvent que me ravir un jour. J'appelle la mort. Si je tombe dans les rangs, ne me regrette pas; mais offre-leur pour toujours un appui, un conſolateur, un frere dont elles n'ayent jamais à ſe plaindre, ni toi à rougir.... m'entends-tu?

VALCOUR, *noblement.*

Va, j'en avois fait le ferment dans mon cœur avant que ta bouche m'en eût parlé.

ST. FRANC, *les bras étendus vers le ciel.*

Mon fils! que ces vœux montent juſqu'à toi! Et vous, Maître ſuprême des humains, acceptez le ſacrifice de nos larmes.

FIN.



OLINDE
ET
SOPHRONIE,

DRAME HÉROIQUE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE.



OLINDE ET SOPHRONIE

PRÉFACE.

Ce ſujet eſt tiré de l'admirable épiſode qui ſe trouve au ſecond Chant de la Jeruſalem délivrée. Ce Poëme enchanteur où le Taſſe a développé toute la magie de ſon art, où l'intérêt toujours plus vif croît par degrés, où les perſonnages habilement peints n'en ſont pas moins variés, ſembloit devoir fournir pluſieurs ſujets à la Tragédie moderne. On n'y a puiſé juſqu'ici que des Opéra. Cependant la nobleſſe, la fierté & la nouveauté des caracteres prêtoit beaucoup, ſi je ne me trompe, au pinceau des Poëtes dramatiques. Etonné qu'aucun d'eux n'ait ſaiſi l'héroïque dévouement d'Olinde & de Sophronie, je me ſuis emparé de ce ſujet attendriſſant; & ſi j'ai eu pluſieurs difficultés à vaincre, j'en ai été bien dédommagé par le plaiſir ſecret d'abandonner mon cœur à la ſituation touchante de ces deux amans.

Comme le Poëme du Taſſe eſt entre les mains de tout le monde, je ſuis diſpenſé de tranſcrire ici l'épiſode qui a donné lieu à ce drame; mais j'ai à rendre compte des changemens que j'ai jugés indiſpenſables pour donner à ce ſujet une vraiſemblance plus théâtrale.

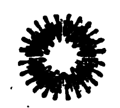
C'eſt l'enlévement de l'image de la Vierge Marie, dépoſée dans la Moſquée comme un Taliſman victorieux par les conſeils du Magicien Iſmen, qui allume la colere d'Aladin & le porte à publier un Edit ter-

rible. On recherche l'Auteur de cet enlévement, & comme on ne peut le découvrir, tout le peuple Chrétien renfermé dans les murs de Jérusalem doit tomber indistinctement sous le fer des bourreaux. La généreuse Sophronie, pour sauver un peuple malheureux, s'accuse elle-même & se livre au supplice. J'ai pensé que l'image de la Vierge Marie étoit un objet trop sacré, trop auguste, trop vénérable, pour entrer dans le plan d'une Piece de Théâtre, qui (quelque effort que l'on fasse) ne sera jamais qu'un ouvrage profane. J'ai imaginé un autre moyen que je crois heureux & qui m'a servi en même tems à donner à Ismen un rôle plus adroit, plus fort, plus audacieux, & de toute autre importance que celui qu'il joue dans la Jérusalem délivrée.

M. le Baron de Cronegk, Poëte Allemand, mort à vingt-six ans, & justement regretté dans son pays, a fait une Tragédie d'Olinde & Sophronie. Je m'en suis procuré la traduction. La piece est en quatre Actes & n'a point été achevée. Je ne me permettrai qu'une réflexion. Le Poëte a introduit l'enlevement de l'image de la Vierge. Il a encore plus hasardé : il a rendu Olinde coupable de cette action téméraire, ce qui, selon moi, détruit toute la noblesse du caractere de son Héros. En effet, en présentant ce jeune homme d'ailleurs si intéressant, si aimable, si courageux, comme un fanatique emporté qui risque imprudemment sa vie & celle de tout un Peuple, on affoiblit visiblement un des plus beaux caracteres qu'on puisse mettre sur la Scene. Ce n'est plus un Amant, c'est un insensé tristement furieux. Il est à remar-

quer, que chez le Tasse Olinde ni Sophronie ne sont coupables. L'un ne vient s'offrir au supplice que pour sauver son Amante, & ce motif admirable est bien différent. Malgré ce défaut, il est plusieurs beautés répandues dans la Tragédie du Baron de Cronegk. J'ai su en enrichir ma Piece. En cela j'ai imité tous les Poëtes, mes prédécesseurs, qui ont glané tantôt chez les anciens, tantôt chez leurs voisins; j'ai cru pouvoir user du même privilege. Les étrangers se l'attribuent sur nos Auteurs avec usure. D'ailleurs le plan de mon Drame, les moyens qui y sont employés, les caracteres qui y sont développés, les détails s'éloignent presque en tout de la Piece Allemande. Le même Poëte avoit fait depuis un Codrus, Tragédie bien supérieure à Olinde & Sophronie, mais dont le sujet est encore plus romanesque. C'est un Roi qui se sacrifie pour son peuple.

Les Comédiens qui, chez l'Etranger & dans plusieurs de nos provinces, ont représenté *Jennéval* & le *Déserteur*, pourront essayer ce nouveau Drame. Il pourra faire aussi quelque effet; mais je les invite en même tems à ne point mutiler ces Pieces sous prétexte d'y faire ce qu'ils appellent des *coupures*. Ils peuvent me consulter sur les changemens qui leur paroîtront nécessaires ou plus commodes; je ne refuserai point alors de m'y prêter.



PERSONNAGES.

ALADIN, *Roi de Jérusalem.*

CLORINDE, *Princesse de Perse.*

OLINDE, *jeune Guerrier.*

SOPHRONIE, *jeune Chrétienne.*

ISMEN, *Grand-Prêtre.*

NICEPHORE, *Pere d'Olinde.*

SERENA, *jeune Chrétienne, amie de Sophronie.*

ARSETTE, *vieil Eunuque, ancien Gouverneur de Clorinde.*

Suite d'ALADIN.

Suite DE CLORINDE.

Suite d'ISMEN.

La Scene est à Jérusalem.

OLINDE ET SOPHRONIE,

DRAME HÉROIQUE.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente une Place; d'un côté la Mosquée, de l'autre le Palais d'Aladin.)

SCENE PREMIERE.

NICEPHORE.

TRISTE Jérusalem; ô ma patrie! qu'est devenue ta gloire? Mes yeux ont peine à te reconnoître: est-ce-là cette Ville, la Reine des Cités! Tes murs solitaires portent l'empreinte du courroux d'un Dieu.... Dieu t'a rejettée, il n'entend plus tes prieres, il ne reçoit plus tes sacrifices....... L'Infidele triomphe; il arbore l'étendart du Croissant sur ces mêmes remparts où j'ai vu briller le signe auguste de la Croix.... Ici regne Aladin; ici s'éleve la Mosquée sur les débris du Saint Temple. Sa coupable hauteur appelle envain la foudre, la foudre reste oi-

five, & le perfide Ismen fait fumer en paix un sacrilege encens.... Grand Dieu! guide un malheureux vieillard qui fut toujours soumis à ta loi..... Olinde va bientôt se rendre ici..... Il ne sait pas que c'est moi qui l'appelle..... Après quatre années d'absence & d'esclavage, le pere & le fils vont enfin s'embrasser...... Mais quel soupçon vient empoisonner ma joie! Ce grade où je le retrouve.... Auroit-il abjuré la foi de nos ancêtres! Cette Cour qui corrompt tout, cette Cour odieuse auroit-elle séduit son cœur, surpris sa jeunesse..... ô mort! frappe-moi plutôt..... Mais s'il est demeuré fidele, s'il reconnoît toujours ce Dieu qui nous éprouve, arrête quelques instans, ô mort! laisse-moi le revoir, l'embrasser, le bénir..... J'apperçois un guerrier. Mon cœur, tu le nommes. Oui, c'est lui!

SCENE II.

NICEPHORE, OLINDE.

OLINDE.

RESPECTABLE vieillard, est-ce vous qui m'avez fait appeller en ces lieux?

NICEPHORE.

Olinde!.... Mon fils!....

OLINDE.

Mon pere vivant! Mon pere dans mes bras!

NICEPHORE.

Soutiens-moi, seul appui de ma vieillesse.

OLINDE.

J'ai pleuré votre mort, & je vous retrouve! & je vous presse sur mon sein!

NICEPHORE, *se dégageant de ses bras & d'un ton noble & imposant.*

Olinde, avant tout, réponds à ton pere..... Hélas! il tremble en t'interrogeant. Dis... As-tu conservé pure & sainte la foi que j'ai transmise dans tes veines? Parle, le Dieu de nos Peres est-il encore le tien?

OLINDE, *avec fermeté.*

Je suis toujours votre fils.

NICEPHORE, *l'embrassant.*

Tu me rappelles à la vie. D'un seul mot tu dissipes quatre années de tourmens! Dieu, contemple ma joie: Olinde est Chrétien! Mon fils, pardonne à mes soupçons! Dans ces tems malheureux tout cede à la puissance du vainqueur. Je te voyois à la Cour d'Aladin, honoré, comblé de ses faveurs. Ton zele pouvoit se rallentir. Sa magnificence pouvoit ébranler ta vertu....

OLINDE.

Jamais.... Elle étoit soutenue par votre exemple, affermie par votre image. A peine vous aviez formé mon corps aux robustes travaux de la guerre, & mon ame à l'amour d'une loi sainte, que je fus forcé de suivre les drapeaux du puissant Aladin. Je marchai

contre les Arabes. Remarqué dans la foule des combattans, Aladin me combla de bienfaits. Mon élévation me devint chere, elle me donnoit les moyens de ſoulager le joug de mes freres gémiſſans. Ma voix les a toujours défendus. J'ai plus d'une fois eſſuyé leurs larmes. Je me diſois ; mon pere eſt deſcendu dans la tombe, mais il m'a laiſſé pour héritage l'exemple de ſa vie. J'honorerai ſa mémoire, en ſervant la cauſe de nos ancêtres.

NICEPHORE.

Elle eſt juſte, mon fils, & crois-moi, tôt ou tard elle obtiendra la victoire.

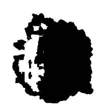
OLINDE.

Mais, mon pere, vous que je croyois enlevé pour jamais à ma tendreſſe, par quel miracle êtes-vous rendu aux Chrétiens ?

NICEPHORE.

Tu m'as vu leur chef, leur conſolateur, & peut-être leur appui ; mais que ſert la bravoure ſans le bras du Tout-Puiſſant ? Lui ſeul fait pencher la balance des combats..... Nous fûmes vaincus. Emporté dans la déroute, une foule barbare appéſantit ſur moi ſes mains forcenées ; à leur tête je reconnus l'implacable Iſmen. Il ſe vengeoit encore des maux qu'il nous avoit faits. Il ordonne, & l'on me charge de chaînes. On m'entraîne loin de Jéruſalem ; on m'enferme dans une ſombre fortereſſe. Là, ma triſte paupiere, loin du ſoleil, pourſuivoit une fugitive clarté qui redoubloit l'horreur des cachots où j'étois plongé.

OLINDE.



OLINDE.

Cruels!.... Que je touche ces mains cheres & ſacrées; que je baiſe l'empreinte glorieuſe de vos fers!

NICEPHORE.

Je ſerois paſſé de cette nuit affreuſe dans celle des tombeaux, ſi cette armée Chrétienne, qui s'avance pour chercher la victoire ou la mort, n'eut briſé mes chaînes. A peine me ſuis-je vu libre que ce cœur a revolé vers toi: Mon fils! tu m'accompagnois dans ces priſons ſouterraines; j'y vivois avec ton image, elle ranimoit mon cœur, elle charmoit mes profonds ennuis... Mon zele n'eſt arrêté par aucun obſtacle. Proſcrit, je haſarde ma tête, j'arrive à Jéruſalem. J'entends partout vanter ton courage; j'apperçois tes trophées..... Je n'oſois demander eſt-il Chrétien? mais tu l'es, tu m'entends, viens..... à tant de bras vengeurs il ne manque plus que le tien.

OLINDE.

Epargnez à votre fils des reproches qu'il mérite, ou plutôt pere moins indulgent, que votre bouche le foudroie.... Quoi! Je ſuis encore ici, au milieu des Sarraſins, près de cette Moſquée, & je n'ai pas quitté un Maître idolâtre, & je n'ai pas rejoint cette armée qui a briſé vos fers.... Ah, mon pere! ce bras n'eſt plus à Aladin. J'ai ſu accorder les devoirs des combats avec ceux de ma Religion, & lorſque ces honneurs, que je ne cherchois pas, ſont venus me ſurprendre, c'eſt alors que j'ai ſenti combien il eſt cruel de diſſimuler.

NICEPHORE.

Tu l'as dû, mais voici le tems où tu manifesteras le sang qui t'a fait naître. Nous irons ensemble nous ranger sous ces drapeaux qui annoncent de loin à Jérusalem sa prochaine délivrance. Dès ce soir, à l'ombre de la nuit, à la faveur de ton rang.....

OLINDE.

Je vous suivrai, je le dois, je le jure, mais.... mon cœur se déchire en promettant d'accompagner vos pas.

NICEPHORE, *étonné.*

Que dis-tu? Qui t'arrêteroit?

OLINDE.

Il n'est rien de plus cher à mon ame que la religion. Il n'est rien de plus sacré pour votre fils, & cependant..... (*Il pleure.*)

NICEPHORE.

Quel langage!.... Olinde!.... Quelles sont ces larmes?.... Ah! si elles ne sont pas coupables, viens les épancher dans mon sein. A quel autre qu'un pere peux-tu mieux les confier?

OLINDE.

La source de ces larmes est dans ce cœur blessé. Un sentiment profond y est gravé en traits ineffaçables. En vain je me rappelle à moi-même. Je ne vois, je n'entends plus rien. Tout mon être est concentré vers un seul objet. La Gloire, la Patrie, la Religion m'appellent, & je demeure retenu par un charme invincible..... J'aime.

NICEPHORE.

Mon fils ! le poison de l'amour a donc enivré ton cœur. O passion funeste & destructive des vertus, allez-vous me ravir Olinde ; & parmi ces Héros dont il est l'émule & le frere, au milieu de ces cris belliqueux qui annoncent le triomphe des Chrétiens, l'entendra-t-on soupirer de foiblesse..... Quel tems pour aimer !

OLINDE.

J'ai voulu me vaincre : cette ardeur qui me maîtrise s'est accrue de mes combats.... Mais pourquoi traiter de foiblesse le sentiment le plus précieux au cœur de l'homme ? Doit-on rougir d'aimer la beauté, la vertu, ces nobles & rares présens du ciel ? Pourquoi se dérober à ces regards touchans qui nous disent : *Je t'apporte le bonheur.* L'amour que la vertu fait naitre & justifie ne peut qu'échauffer le courage & le montrer à l'univers dans un jour plus éclatant. J'aime, mais mon amour cédera toujours à la voix du devoir. J'aime, mais sans mollesse ; ma flamme est épurée & ne peut m'avilir.

NICEPHORE.

Ainsi parle l'ardente jeunesse, toujours prompte à s'abuser. Ainsi l'amour soumet les plus grands cœurs, éteint l'héroïsme, interrompt le cours des plus glorieux exploits....

OLINDE.

Je ne redoute point votre sévérité. Il vous faudra l'aimer aussi, mon pere. Et quand vous verrez ce front, mélange touchant de graces & de candeur, cette beauté rare qui la distingue de ses

compagnes, cette modestie divine empreinte sur tous ses traits.... Elle n'est échappée jusqu'ici à la foule des adorateurs que par une vie simple & retirée. Dans l'âge d'aimer elle néglige sa beauté, ou ne l'estime que comme l'ornement de sa vertu; trésor d'autant plus précieux qu'il reste caché dans l'ombre. Ah, mon pere, combien je l'aime, & que je me trouve heureux de l'aimer! Je n'hésiterai point à vous la nommer; elle s'appelle Sophronie....

NICEPHORE.

Sophronie! cette jeune Chrétienne confiée aux soins de Mélanne.

OLINDE.

Elle-même.... Vous la connoissez.... O joie! Eh bien, mon pere.....

NICEPHORE.

O Maître Suprême des événemens, Protecteur du Juste, acheve, ô mon Dieu.... écoute, te serois-tu fait connoître à Mélanne?

OLINDE.

Moi! je leur suis encore inconnu. Ce n'est qu'en secret que j'ai osé soupirer. Ce cœur desire beaucoup, espere peu, & dévore ses feux en silence.... Je l'aime trop pour lui dire librement que je l'adore..... A la faveur de quelques bienfaits versés sur les Chrétiens, je me suis peut-être fait remarquer d'elle, mais.....

NICEPHORE.

Mon fils!... Mélanne n'est point la mere de Sophronie. Moi seul peux nommer celui dont elle

tient le jour; elle l'ignore elle-même; & que le Ciel la préserve à jamais de le connoître!

OLINDE.

Vous me faites frémir.

NICEPHORE.

Je ne blâme point ton amour. Sophronie, sans doute, sera l'héritiere des vertus de sa mere. Je n'ai point connu de femme plus digne d'être heureuse, plus constante dans les adversités qui l'éprouverent jusqu'au dernier instant. Mais tu connois ce cruel Pontife déserteur de notre Loi, cet Ismen, dont les levres sont une source de fraudes, dont les mains ne trament que l'iniquité....

OLINDE.

Je le vois tous les jours. Couvert d'un masque hypocrite, cet Apostat s'est glissé jusqu'au Trône. Armé d'un langage adulateur, il s'est fait le Conseil & le Ministre d'un Roi trop foible pour savoir gouverner par lui-même, & qui toujours irrésolu abandonne lâchement son pouvoir au premier oppresseur.

NICEPHORE.

Olinde, arme-toi de courage. Je vais te révéler un secret qu'il te faudra ensevelir à jamais dans ton sein. Je t'impose un silence inviolable. Ma langue même se refuse à cet aveu.... Ce digne & vertueux objet de ton amour... le dirai-je, hélas!... est la fille d'Ismen.

OLINDE, *avec chaleur.*

Se peut-il!... non, mon pere, non, elle est

Chrétienne, & le pur sang qui coule dans ses veines atteste...

NICEPHORE.

Modere-toi. Avant de saisir l'Encensoir prophane, avant d'être connu pour l'ennemi du vrai Dieu, Ismen étoit pauvre; il étoit humble alors. Il sçut déguiser la perfidie de son cœur sous les dehors les plus doux. Les Chrétiens nourrirent charitablement dans leur sein ce serpent qui, infecté de noirs poisons, ne chercha depuis qu'à les dévorer. Le fourbe employoit dans ses discours ce ton seduisant, cette trompeuse éloquence, lâche ressource des timides scélérats. Son esprit artificieux lui obtint la fille de mon ami, à laquelle il ne devoit point prétendre. Cette victime innocente embrassa le bourreau qui devoit l'égorger. Bientôt son époux ambitieux & sacrilege viola sa foi pour obtenir chez les infideles un rang que lui seul fut tenté de remplir. Il fit plus, il voulut forcer son épouse à le suivre, à abjurer le Dieu qu'il avoit renié. Tremblante, elle se réfugia dans mes bras. Je la dérobai aux fureurs du traître. Elle déposa chez moi le fruit de l'hymen le plus infortuné; mais bientôt la douleur abrégea ses tristes jours.... Il me semble encore la voir dans ses derniers momens. *Nicephore*, me disoit-elle, en me tendant une main foible, *je te laisse cette enfant, qu'elle soit fidelle à la loi de sa mere, & que par ses vertus elle obtienne grace devant Dieu en faveur d'un trop coupable époux.* Ses yeux levés vers le ciel, en retombant sur les miens se fermerent paisiblement. Je confiai à Melanne cette fille naissante, je lui donnai le nom de Sophronie. Dès sa plus tendre enfance ses traits & sur-tout son

ame me retracerent une vivante image de sa mere. En secret élevée, elle atteignoit son troisieme lustre, lorsque l'implacable Ismen me fit traîner dans les cachots où il se flattoit d'anéantir le témoin de ses crimes. J'en sors; & les yeux à peine familiarisés avec la lumiere, je cherchois à t'embrasser, avant de serrer contre mon sein cette chere Sophronie.

OLINDE.

O profonde destinée! quoi! c'est dans vos bras qu'elle fut confiée au moment de sa naissance! quoi! vous lui servîtes de pere! Ismen!.. Monstre dénaturé!... Ah! votre premier récit avoit jetté dans mon sein la soif d'expier dans son sang vos souffrances & ses forfaits.

NICEPHORE.

Dompte toute vengeance personnelle, trop indigne d'un Chrétien. Il ne t'est permis d'armer ton bras que dans la cause commune. La mere de Sophronie du haut du céleste séjour te contemple en ce moment. Veux-tu mériter sa fille à ses yeux comme aux miens? Rejoins cette armée de héros; anéantis cette Mosquée; sers le Dieu qu'adore ton amante; qu'elle voie ton jeune front couronné des palmes de la victoire! c'est alors que nous pourrons allumer, & publiquement, les flambeaux d'un brillant hymenée. C'est alors que tu pourras lui offrir aux pieds de nos autels, parés de nouveaux ornemens, une main chere à l'amour, & non moins chere à la patrie!

OLINDE.

Tous deux m'enflamment... Sophronie! oui, je

vaincrai pour toi... Pardonne, Religion Sainte! tu prêteras auſſi la force à mon bras... Dieu éternel, ſi tu as remis à mon zele la fin des malheurs d'une nation infortunée, hâte ce moment! Mon pere, entraînez-moi, je ſuis prêt à vous ſuivre.

NICEPHORE.

Dès que la nuit déployera ſes ombres ſur les tours de Jéruſalem, rends-toi en ces mêmes lieux. Prépare tout pour le plus prompt départ; mais prends garde que ton feu ne te trahiſſe. Tu n'as plus à feindre que pendant quelques heures. Songe à un pere, à une amante, à tes freres... Déja le jour a répandu par-tout ſa clarté... Les portes du Palais s'ouvrent, je crains d'être reconnu: laiſſe-moi m'échapper ſeul... Adieu, je cours chez Melanne dérober ma tête à nos cruels ennemis.

OLINDE, *ſeul*.

Dieu, conduis-le!.. cache ſon front à l'œil du méchant & de l'impie... Aladin s'avance... Allons, c'eſt pour la derniere fois que je recevrai ſes ordres.



SCENE III.

ALADIN, CLORINDE, OLINDE, GARDES D'ALADIN, *Suite de* CLORINDE.

ALADIN.

Approche, Olinde !... J'aime à me voir environné des soutiens de ma couronne; avec de tels guerriers je bannis toute crainte & trouve que Godefroi tarde bien à paroître. Eh ! qu'ai-je à redouter de ces légions étrangeres que la superstition précipite en foule sur une terre qui bientôt va les ensevelir après s'être abreuvée de leur sang. Ce triomphe pour n'être pas certain a de trop heureux présages. Qu'ils viennent ces Chrétiens ! qu'ils accourent pour périr devant les murs que leur fol orgueil prétendoit renverser. (*à Olinde.*) Olinde, ton bras rougi du sang des Arabes, s'est trop fait connoître pour n'être pas honoré d'un nouveau titre à la veille de ces combats. Monte en ce jour au rang de mes premiers défenseurs. (*à Clorinde*) Et vous, fille illustre, étonnante guerriere; quelle est la contrée assez éloignée de l'Asie & des routes que le Soleil éclaire, où n'aient pas pénétré votre nom & le bruit de vos exploits ? Quand vous ventez unir votre épée à nos forces, qui d'entre nous ne brûle de combattre & de vaincre à vos côtés ?

CLORINDE.

Seigneur, il suffit de marcher à l'ombre de vos étendards & de se trouver au milieu de tant de héros

assemblés pour sentir tous les feux de la valeur. Je ne crains point les entreprises les plus hazardeuses, & ne dédaigne point les plus vulgaires. Dès l'âge le plus tendre j'ai méprisé les penchans & les goûts de mon sexe. Je n'ai point abaissé mes mains superbes aux travaux accoutumés de l'aiguille & des fuseaux. J'ai rejetté les habits efféminés & le séjour des villes. Je me suis ouvert une carriere illustre & qui plaisoit à ma fierté. Mais combien il me reste à faire pour égaler mes émules! j'ai vu combattre Olinde; s'il est notre guide, Prince, nous méprisons tous la mort... Votre fidelle alliée, j'arrive des contrées de la Perse avec l'élite de ces guerriers qui ne rougissent point de me voir à leur tête. Je viens dans le dessein de m'opposer aux efforts des Chrétiens. Ils veulent porter, dit-on, jusqu'aux pieds de ces murs la banniere flottante de leur croix. C'est donc à ce bras d'arrêter leur torrent débordé. J'ai plus d'une fois semé les champs de leurs membres & teint les fleuves de leur sang. Olinde, unissons notre courroux, & ce bras aidé du tien fixera la victoire.

OLINDE.

Princesse, & vous Seigneur, c'est trop flatter un courage vulgaire. La patrie pourroit aisément se passer de mon bras.... sur-tout lorsque l'illustre Clorinde protege sa cause....

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, ISMEN.

ALADIN.

La Mosquée s'est ouverte, & le Grand Prêtre s'avance...

ISMEN, *accourant avec une suite de Prêtres.*

O crime!... O jour affreux!... Jour de vengeance & de terreur....

ALADIN.

Qu'entends-je?

ISMEN.

Le Ciel est outragé... Il faut préparer les supplices, il faut prévenir la foudre vengeresse...

ALADIN, *tremblant.*

Ismen... expliquez-vous... parlez.

ISMEN.

Frémissez!... J'ai vu l'abomination dans le Temple. L'Autel est profané. L'auguste écrit de la loi du Saint Prophête déchiré par une main impie, foulé sous un pied sacrilege... Je ne puis achever...

ALADIN.

O forfait inoui!.... Il mourra...Quel est le coupable?

ISMEN.

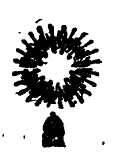
Tout le peuple Chrétien. Il doit périr. Leur insolence s'accroît à l'approche de leurs défenseurs; aucun d'eux n'est innocent? Le blasphême est dans toutes les bouches. Le feu de la révolte couve dans tous les cœurs. Le ciel s'explique par ma voix. Aladin, bannis les foibles mouvemens de la pitié. Efface le crime dans les flots de leur sang; anéantis une race toujours rebelle. Le Ciel t'a remis son tonnerre, c'est pour imiter ses vengeances. Tonne, frappe & qu'aucun n'échappe à tes coups. Qu'enchaînés devant ta colere, la sortie des portes leur soit interdite.

ALADIN, *à Olinde.*

Toi, qui tant de fois m'as supplié en faveur de ce peuple ingrat, tu vois par quels traits il se fait toujours connoître... Il mourra, le criminel inconnu, dans le massacre général de sa secte odieuse!... Rends-toi maître de la ville, & que le sacrilege soit amené à mes pieds.

OLINDE, *troublé.*

J'obéis, (*à part*) ô Dieu, inspire-moi.



SCENE V.

ALADIN, CLORINDE, ISMEN.

ISMEN.

Il se retire troublé; Prince! c'est un vaillant Soldat, je l'avouerai; mais le zele qui m'inspire & peut-être m'éclaire, me défend de renfermer les soupçons que mes yeux pénétrans ont jetté sur lui...

CLORINDE.

Quels soupçons?

ISMEN.

On l'a vu en secret parler à ces mêmes Chrétiens aujourd'hui rebelles, & son cœur pourroit être infecté de ces dogmes dangereux...

CLORINDE, *l'interrompant.*

Ainsi tu prétends deshonorer un héros que la gloire adopte & dont le cœur sensible n'aura voulu que prêter une oreille compatissante à la voix des malheureux. Pourquoi n'es-tu si clairvoyant que pour te rendre accusateur? Pourquoi ne parles-tu d'un Dieu que pour persécuter? Va, ce Pere & ce Juge Suprême n'aime point celui de ses enfans dont les cris appellent incessamment la foudre sur la tête de ses freres. Il sonde les cœurs, il voit à nud le fanatique, qui, sous les vêtemens de candeur & de paix, cache le flambeau séditieux dont il voudroit embraser le monde.

Clorinde! la Majesté Divine est déja trop offensée, sans l'outrager encore dans la personne de ses Ministres. Elevée malheureusement loin de cette contrée, vous ne savez ni le respect qu'on leur doit, ni la force auguste de la loi dont ils sont les organes. Apprenez que je suis l'interprête des volontés du Ciel; & vous, Sultan, à qui il a daigné confier le glaive de justice, c'est à vous de prononcer...

ALADIN.

On n'aura point impunément profané la Mosquée. Vous, qui m'entourez, écoutez le serment que je fais. Je jure par le Ciel, par la puissance qu'il m'a donnée, je jure que si le sacrilege avant la fin du jour n'est livré à ma vengeance, tout le peuple Chrétien tombera sous le fer des bourreaux. Demain Jérusalem n'en verra aucun respirant dans son enceinte, demain les premiers rayons du Soleil se plongeront dans les flots de leur sang coulant le long des rues jonchées de leurs cadavres... Ismen, faites publier cet Edit par toute la ville; & vous, noble Clorinde, pardonnez à son zele; il est poussé peut-être trop loin quand il accuse Olinde, mais vous ne savez pas combien la sévérité est utile & n'est le plus souvent que la Justice même.... Venez, illustre guerriere, observer du haut de la tour qui domine la campagne, ce camp ennemi où la victoire vous attend.

SCENE VI.

ISMEN.

Enfin ces Chrétiens que j'abhorre seront tous massacrés. . . Peuple superbe, qui m'avez en horreur, je vous verrai bientôt implorer celui que vous osiez mépriser. Nous verrons si ce Dieu pourra vous dérober à mes coups, & s'il méritoit que je rampasse avec vous dans la bassesse & l'ignominie... Ismen étoit fait pour les grandeurs & pour servir d'autres Autels.... Tout m'a réussi. Comme je mene à mon gré l'esprit de ce Sultan! le peuple & le maître tremblent à ma voix...Ces Chrétiens seuls gênent mes projets. Ils ont le secret honteux de mon premier état... Mais quel hardi stratagême a inventé mon heureux génie!... Il falloit un coup qui intéressât la Religion, & je l'ai trouvé... Les stupides Sarrasins sont loin de penser que c'est moi qui ai déchiré ce livre qu'ils adorent. Je me suis fait le Dieu de cette foule crédule. Je leur donne pour loi ma volonté. Ne bornons point là ma carriere ambitieuse, touchons le faîte, & faisons du trône d'Aladin le marchepied de mon Autel.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SOPHRONIE, SERENA.

SERENA.

Où vas-tu, Sophronie?.... Je te suis en tremblant.... Pourquoi hasarder tes pas dans ces lieux qui nous sont étrangers, dans ces lieux couverts de farouches soldats, dont le glaive semble déjà étinceller sur nos têtes? Quel dessein te conduit vers le palais du Tyran?

SOPHRONIE.

Le dessein qu'un Dieu m'inspire.... Tu viens d'entendre l'Edit qui menace les Chrétiens.

SERENA.

J'en ai le cœur glacé d'effroi. L'ordre cruel vole de bouche en bouche; l'image d'une mort présente les rend immobiles; mais que peux-tu faire pour un peuple proscrit & consterné?

SOPHRONIE.

Le sauver & mourir.

SERENA.

Toi, Sophronie!

SOPHRONIE.

Chere amie, que la vie devient précieuse quand on peut la donner pour le salut des siens ! les chaînes & les tortures m'épouvantent bien moins que le sanglant tableau des Chrétiens étendus, égorgés dans les rues de Jérusalem. Si la foiblesse de mon sexe & de mon âge pouvoit me faire chanceler, embrasez mon cœur, divine & courageuse flamme dont brûloient les martyrs! Montrez-moi mes freres sauvés d'un massacre horrible, & la palme immortelle qu'un Dieu accorde au sacrifice de quelques jours passagers.

SERENA.

De quel sacrifice parles-tu, chere amie ?

SOPHRONIE.

Je marche vers le tyran, je détourne sur moi les coups qu'il prépare. Je me déclare coupable, j'annulle l'Edit & satisfais à sa vengeance.... Cet artifice est pardonnable, puisqu'il sauve tout un peuple des fureurs d'un barbare.

SERENA.

Que m'as-tu dis?... Toi, te livrer!...

SOPHRONIE.

Eh! qui pourroit m'enchaîner à la vie, lorsque je trouve un si noble avantage à l'abandonner ? Qui m'attacheroit à ce monde, dont j'ai méprisé dès l'enfance le tumulte & les vanités? Quelle voix l'emporteroit sur cette voix puissante qui m'appelle au rang des libérateurs de la patrie?

SERENA.

Cruelle amie! dans ces triſtes momens tu oublies les liens qui nous uniſſent, ces liens formés dès que nos cœurs ont pû ſe connoître, & de jour en jour plus reſſerrés; tu pourrois les briſer d'un œil indifférent; & délaiſſeras-tu de même une mere qui t'aime? Ne lui dois-tu rien? Elle t'adopta pour ſa fille. Elle en eut toujours pour toi la tendreſſe inquiete, & tu veux l'abandonner au déſeſpoir! Ne ſais-tu pas que l'unique joie de ſa vieilleſſe eſt de nous voir toutes deux ſourire à ſes côtés? Me laiſſeras-tu ſolitaire & déſolée, après que je l'aurai vue expirer dans mes bras de la douleur de t'avoir perdue?

SOPHRONIE.

Et c'eſt pour ſauver ſa vie, la tienne, celle de tous, que Sophronie court ſe ſacrifier. Songe donc que ce ſoir même une troupe d'aſſaſſins, le fer en main, iront enfoncer nos portes. Ces féroces ſatellites nous égorgeront ſur ſon corps expirant. En me livrant volontairement à la mort, je ne fais que la dévancer de quelques inſtans, & je délivre de ces ſanglantes horreurs, toi, notre mere, & tout un peuple vertueux.

SERENA.

Mais crois-tu qu'il ſoit permis d'expoſer ainſi ſes jours? Le Chrétien doit attendre la mort avec fermeté, mais ſon devoir eſt-il de marcher au-devant d'elle? Quand le glaive des bourreaux deſcendroit ſur ſa tête, il doit eſpérer encore en la miſéricorde divine. Qui ſait ce que Dieu nous réſerve? Qui ſait

ſi le Sultan lui-même ne révoquera point un Arrêt prononcé dans ſa colere?

SOPHRONIE.

Et que ſais-tu ſi dans ce moment ce grand deſſein ne m'eſt pas inſpiré par Dieu même? Si ce n'eſt pas lui qui me prête ce courage qui t'étonne? C'eſt ainſi qu'il veut ſauver inviſiblement ſon peuple & attirer Sophronie au ſéjour de ſa gloire. Mon ame s'élance vers ſon Trône, une céleſte ardeur m'embrâſe, tout mon cœur en eſt pénétré. Serena, j'entends l'auguſte Religion qui me crie: *Heureuſe Sophronie, marche au trépas, tu arrêteras des fleuves de ſang en te frayant un chemin au bonheur dont jouiſſent les immortels.*

SERENA.

Tes paroles m'enflamment & m'éclairent. Je voulois te combattre, tu triomphes de moi, tu m'entraînes; que dis-je? je brûle de la même ardeur. Sophronie, écoute, j'envie cette couronne fortunée: ſois aſſez généreuſe pour me laiſſer exécuter ce que ta grande ame a conçu; tu n'en auras pas moins de mérite aux yeux de Dieu qui voit tout, & ton amie une fois dans ſon ſein....

SOPHRONIE.

Pourquoi me demander ce que tu ſais d'après toi-même que je ne puis t'accorder?

SERENA.

Eh bien! permets-moi de mourir avec toi. Rendons en même tems les derniers ſoupirs d'une vie dont nous aurons paſſé tous les inſtans enſemble.

Me refuſeras-tu l'honneur de t'accompagner ? Je marche avec toi : nous ſaurons nous encourager l'une l'autre, & le coup de la mort ainſi partagé, deviendra moins cruel.

SOPHRONIE.

Dis plutôt qu'il ſeroit plus terrible. Va, chere amie, il eſt affreux en ſouffrant de voir encore ſouffrir ce que l'on aime. Le cœur, au lieu de s'enhardir, ſe ſent plus foible par le double ſupplice dont il eſt tourmenté. Il t'eſt défendu de mourir, puiſque le Tyran n'a beſoin que d'une ſeule victime. Tu deviendrois criminelle en offrant un nouvel attrait à ſa barbarie. C'eſt peu ; un devoir plus ſacré que l'amitié t'attache malgré toi au monde. Tu te dois toute entiere à celle qui t'a donné le jour. Moi je ſuis ſur la terre comme un roſeau ſans appui. Je ne tiens pas aux nœuds où ton ame eſt enchaînée. On m'a laiſſé ignorer de qui j'ai reçu le jour, & je deſcendrai au tombeau ſans avoir embraſſé les mortels qui devoient m'être les plus chers, que dis-je ? ſans les avoir connus. . . . Serena, retourne à celle que tu dois conſoler de ma perte. Offre-lui le tableau de la Religion & de la Patrie réclamant mes foibles ſecours. Dis-lui en l'embraſſant : *Sophronie pénétrée d'amour & de reconnoiſſance n'oublie point les douceurs maternelles que tu répandis ſur ſes jours, elle meurt & t'attend dans un monde plus heureux. . . . Adieu, Serena, adieu, chere amie, ſeche tes larmes. . . . Retire-toi, & ſur-tout ne trahis point un ſecret d'où dépend le ſalut d'un Peuple entier. . . .* A l'inſtant où mon corps tombera ſous le tranchant du glaive, approche alors, couvre-le d'un voile funebre, dérobe-le à des re-

gards profânes, & fais-le transporter dans cette terre sainte où reposent les ossemens des Chrétiens immolés dans les combats ; si toutefois Sophronie étoit digne d'aspirer au rang de ces Martyrs glorieux.

SERENA.

Quelle image! & tu peux me l'offrir!.... Ma constance seroit plus grande s'il me falloit mourir.

SOPHRONIE.

Chere sœur, écoute: j'ai un secret à te confier. (*Elle garde le silence.*)

SERENA.

Parle..... Tu hésites.

SOPHRONIE.

Ce jeune Guerrier que nous avons remarqué, si connu par les bienfaits qu'il a répandus sur nos freres, qui les protege, qui paroît les chérir; & dont les pas ont suivi quelquefois les nôtres....

SERENA.

Olinde! ce généreux Guerrier..... il t'aime avec excès! il brûle d'un feu caché.... Tu as vu tout le respect qui maîtrise un amour véritable. Que je l'ai plaint souvent de n'être pas un de nos freres!

SOPHRONIE.

S'il n'est pas un Chrétien, il en a les vertus. Mon cœur s'applaudissoit de sa victoire, afin de donner à la Foi un Héros, un défenseur de plus. Il semble la respecter, peut-être desire-t-il de la

mieux connoître, peut-être veut-il l'adopter ? Il n'est pas né Idolâtre. La même cité, dit-on, nous a vu naître. On admire son cœur noble & sensible..... Serena, dès que je ne serai plus, il faudra te hasarder à lui dire ce que j'ai toujours pensé de lui. Entretiens ce zele heureux qu'il a pour les Chrétiens. Apprends-lui que Sophronie n'est morte que pour les sauver, qu'elle a osé espérer qu'il deviendroit un jour un de leurs plus fermes appuis, que cet espoir lui fut cher.... Adieu, je ne puis en dire davantage, & il ne m'est plus permis de différer.

SERENA.

O Ciel! j'apperçois le Sultan qui s'avance vers ces lieux..... Ah! Sophronie, tout mon corps frissonne & mes bras tremblans ne peuvent te délaisser.

SOPHRONIE, *l'écartant avec douceur.*

Tu me rends ce moment plus cruel que la mort. Si tu m'aimes, si tu chéris une mere, fuis à l'instant même, fuis en détournant les yeux; abandonne-moi au Dieu que nous adorons, ton amie t'en conjure, & le devoir te l'ordonne.

(Elle s'arrache d'entre ses bras & fuit loin d'elle, tandis que Serena se retire lentement la tête penchée & dans un accablement mortel)

SOPHRONIE, *seule vers un coin de la Scene.*

O Dieu! c'est dans ce premier pas que j'implore ton assistance, éleve ma foible voix & rends-la victorieuse de la timidité.

SCENE II.

ALADIN, ISMEN, SOPHRONIE, TROUPE DE GUERRIERS.

ALADIN, *à un des Chefs.*

Que l'armée déploie en ordre de bataille les légions qui la composent. Que ces troupes invincibles se rendent à la plaine qui regarde le midi de la Ville. Que j'embrasse d'un coup d'œil le spectacle belliqueux de ces héros qui soutiennent si dignement la justice de ma cause. Ces Persans si braves & si fideles marcheront les premiers au-devant de l'ennemi. L'honneur en est dû à l'Héroïne qui les guide. Je lui remets le sceptre de mon autorité. Que ses ordres soient des loix pour tous mes Guerriers. (*A Ismèn.*) Ismen, faites commencer les priéres publiques. Que le Ciel soit appaisé. Olinde s'est emparé du quartier des Chrétiens; je les regarde comme des victimes sous le glaive, & leur derniere heure va bien-tôt sonner.

ISMEN.

Que le pavé de la Mosquée soit lavé de leur sang.... Mais une Chrétienne ose s'avancer. . . . L'aspect de la Royauté ne la fait point trembler.... Elle soutient votre regard!

SOPHRONIE, *devant Aladin avec une fierté noble & douce.*

Sultan, suspendez votre colere. Je viens vous découvrir & remettre en vos fers le coupable que vous cherchez. C'est moi qui ai déchiré l'écrit d'un faux Prophête qui outrageoit nos Loix saintes.

ISMEN.

O blasphême!... ô vengeance!...

ALADIN.

Toi! si jeune & si téméraire!

SOPHRONIE.

Le coupable est devant vous; ce que vous appellez sacrilege est l'ouvrage de ses mains. C'est moi seule que vous devez punir.

ALADIN.

Se peut-il que sous ces traits de douceur tu voiles tant d'audace. Malgré la foiblesse de ton sexe tu viens ici braver les supplices !

SOPHRONIE.

J'obéis à l'Arrêt qu'a publié votre courroux. Vous-même en me condamnant à la mort devez approuver l'équité qui m'y conduit. Je sauve mes freres innocens, & vous épargne l'injustice d'un affreux carnage.

ALADIN.

Que je l'étende ou non sur toute ta secte; nous éprouverons bientôt dans les tourmens cette constance orgueilleuse...

SOPHRONIE.

SOPHRONIE.

Vous essayez de m'intimider. J'annonce sans effroi ce que j'ai fait sans crainte.

ALADIN, *à Ismen.*

Ismen... La pitié se glisse dans mon ame. Apprends-moi à la dompter. A l'éclair imprévu de tant d'attraits.....

ISMEN.

Reconnoissez le zele insensé de ces fanatiques Chrétiens. Ils versent l'insolence & la révolte dans de jeunes cœurs, empoisonnés dès l'enfance de leurs maximes séditieuses. Voilà le premier signal des complots qu'ils méditent. Bientôt une rebellion plus ouverte...

ALADIN.

Cet attentat cache un mystere. Je te la livre, Ismen... Il faut sonder cet esprit rebelle, remonter à la source d'une trame impie.... qu'elle nomme ses complices.

SOPHRONIE.

Seigneur, je n'en ai point.

ISMEN, *aux siens.*

Qu'on apporte des chaînes... Je vais la faire conduire dans nos souterrains... Il faudra bientôt dépouiller cette bravoure insultante, & les tortures nous feront entendre un bien différent langage. (*A Sophronie*) Pourquoi tes couleurs commencent-elles à pâlir... C'est trop tôt s'effrayer. (*Aux Gardes*) Allez, qu'on la descende sous les voûtes de la Mosquée: je vous suis. (*A Aladin d'un air triomphant*) Elle vou-

droit cacher les pleurs qui roulent dans ses yeux ; ils couleront bientôt en plus grande abondance ; il faut anéantir un orgueil aussi dangereux, & que ses remords deviennent aussi publics que l'a été son audace.

ALADIN.

Ta rigueur me sert. Mon ame s'étonne d'être si lente à s'irriter. Lorsqu'à mon retour je serai assis pour la juger, garantis ton Roi de toute foiblesse, & rends sa justice inexorable comme le Dieu qui demande vengeance par ta voix.

ISMEN.

Allons dans son temple ordonner les prieres & lui promettre, s'il est possible, une réparation égale à l'offense. (*Aladin sort, accompagné de sa Suite.*)

SCENE III.

SERENA, *s'avançant du fond de la scene où elle s'est tenue cachée.*

O malheureuse Sophronie ! les cruels t'entraînent... C'en est fait, ils vont porter les derniers coups... Tu es innocente & je t'ai abandonnée ! quelle foiblesse ! ou plutôt quelle puissance enchaînoit mes pas & ma voix !.... Sophronie ! ai-je dû t'obéir ?.... O sacrifice héroïque, je t'admire & ne puis te goûter !... Comment annoncer cette nouvelle à l'oreille d'une mere ?... Que va-t-elle devenir ? & c'est pour la consoler que son amitié m'a commandé de lui survivre..... Mais j'apperçois Olinde :

mon cœur ne peut plus se contenir.... Ah! s'il pouvoit la sauver! courons à lui.

SCENE IV.

SERENA, NICEPHORE, OLINDE.

SERENA.

OLINDE... Olinde... Guerrier généreux, secourez-nous.

NICEPHORE.

La fille de Melanne ne reconnoît plus un vieillard infortuné qui fut son ami.

SERENA.

Nicephore! vous, ô ciel!... En quel moment, hélas! venez-vous nous redemander Sophronie?

OLINDE, *consterné.*

Il sort de chez Mélanne, tremblant de ne plus vous voir à ses côtés.. Ses frayeurs mortelles ont passé dans mon sein... Nicéphore sous ma garde voloit vous chercher; & pourquoi Sophronie n'est-elle pas avec vous?... Où la trouver?

SERENA.

Dans les chaînes... au milieu des bourreaux... au pouvoir d'Ismen!

OLINDE.

Cruelle! que dis-tu?.. Elle captive!

NICEPHORE.

O ma Sophronie!

SERENA.

Sophronie meurt dans les ſupplices, ſi vous ne pouvez la ſauver.

OLINDE.

Sophronie meurt! Acheve, acheve de me déchirer l'ame.

SERENA.

Je trahirai ſon ſecret, la voix de mon cœur l'emporte ſur mes ſermens. . . Sophronie innocente s'accuſe du forfait que l'on impute aux Chrétiens; elle veut acheter le ſalut de tout un peuple, au prix de ſon ſang. Elle s'eſt livrée elle-même à ces prêtres barbares.

OLINDE.

O mon pere! eſt-ce bien une mortelle?.... Eſt-il une vertu plus rare! Je te reconnois, Sophronie, ame céleſte! noble & grand cœur! ah! combien ne dois-je pas t'imiter!

SERENA.

C'eſt dans vous ſeul que chacun de nous eſpere. . . Vous approchez de ce Sultan redoutable... Je vous conjure pour elle... Ah! ſi vous ſaviez, dans nos derniers entretiens, ce qu'elle m'a dit pour vous. . .

OLINDE.

Sophronie auroit penſé à moi! auroit parlé!... Serena, Serena, un mot, un ſeul mot & je vole...

SERENA.

Elle eût desiré qu'un héros tel qu'Olinde eût marché sous l'étendard de la croix... Voilà ses regrets, ses plus grands regrets en marchant à la mort, mais je ne devois reveler son secret que lorsqu'elle ne seroit plus.

OLINDE.

Elle vivra, crois moi! le plus bel ornement du monde ne descendra pas ainsi au tombeau... Seche tes pleurs, Serena, seche tes pleurs & cours annoncer à ta mere la délivrance de Sophronie.

NICEPHORE.

Et quelles sont tes forces? Employeras-tu le courage ou le pouvoir incertain des larmes?

OLINDE.

Les larmes!... non... Les puissances qui la retiennent sont trop multipliées pour pouvoir les briser, & l'aveugle Sultan agit trop d'après Ismen pour oser espérer sa grace; mais je sais comment je la délivrerai.

NICEPHORE.

Courons-y de ce pas, mon fils!

SERENA.

Son fils!

OLINDE.

Je le suis, & tu reconnoîtras son sang.... Je puis racheter les jours de Sophronie!... Combien je te rend graces, ô ciel! Voici le moment où tu m'ordonnes de me nommer Chrétien... Il ne m'est plus permis de cacher ce titre glorieux.

NICEPHORE.

Et que prétends-tu ?

OLINDE, *avec feu.*

C'est mon pere qui le demande ?

NICEPHORE.

Je ne t'ai peut-être que trop entendu, mon fils... L'amour que j'ai pour toi me fait éprouver un moment de foiblesse, je frémis... Mais s'il le faut, si tu ne peux sauver les Chrétiens & Sophronie qu'en périssant... Hélas ! je ne puis achever... & moi aussi j'irai ; je présenterai au Tyran cette tête couverte de cheveux blancs ; je lui dirai : frappe ! elle n'est pas indigne de ta vengeance.

OLINDE.

Mon pere ! si vous m'aimez, si Sophronie vous est chere, gardez-vous d'accompagner mes pas. Vivez.... Chere Serena, conduis-le chez ta mere ; que sa maison lui serve d'asyle ; que cet asyle rassure mon cœur allarmé... Allez, Sophronie ne tardera pas à vous y rejoindre. Adieu... Adieu, mon pere. (*Il va pour partir.*)

NICEPHORE.

Arrête, Olinde !... Mon fils, arrête !... L'incertitude & l'effroi m'accablent... Où vas-tu, & que vas-tu faire ?.. Tu abandonnes bien promptement un malheureux vieillard qui n'espere, qui ne vit plus que par toi !

OLINDE.

Osez-vous me rappeller ! pourquoi ne me lais-

ſez-vous pas échapper?... Tremblez d'aller contre mon devoir, contre Sophronie; ah! fuyez, mon pere... Evitons de nous trouver enſemble. . Vous ne voulez point faire chanceller ma vertu. N'êtes-vous plus Nicephore, & ſerez-vous plus foible que cette jeune Chrétienne?

NICEPHORE.

Je n'étois plus que ton pere... Oui, je la ſens cette foibleſſe que la nature inſpire... Va, je ſaurai la dompter... Je t'admire en pleurant... Arrache-toi de mes bras, & puiſque Dieu te guide,.. Adieu, adieu, ſi tu péris, nous ne ſerons pas long-tems ſéparés.

SCENE V.

OLINDE.

VOICI l'inſtant le plus glorieux de ma vie, le plus cher à mon cœur! Sophronie! des chaînes de fer ne preſſeront plus tes mains délicates. O mort! moment de joie & de volupté! je mourrai pour elle!... La ſauver eſt pour moi la plus grande félicité. Ma vie n'aura d'autre prix que celui de lui être offerte. Mais que dis-je? Ce n'eſt pas la perdre, c'eſt la rendre utile, glorieuſe, fortunée. Je vivrai dans ſa mémoire, peut-être dans ſon cœur. Je vois pourquoi j'ai reçu l'exiſtence. Je puis ſacrifier mes jours au plus di-

gne objet dont le ciel ait décoré la terre... O Dieu! je te rends grace.. tu m'aimes... hâte cet heureux facrifice.

SCENE VI.

CLORINDE, OLINDE, *Suite de* CLORINDE.

CLORINDE.

TA fierté me plaît; tu laiffes la foule de ces foldats vulgaires aller remplir la profondeur de la Mosquée. Je t'approuve. Ne deshonorons point la valeur par des fermens. Qu'Ifmen déploie à fon gré un appareil religieux, les fumées qu'exhale l'encenfoir, voilà fes armes. Pour nous, guerriers, manions le fer & n'humilions point les inftrumens de la gloire devant la Thiare d'un Pontife. C'eft fur notre épée qu'il faut fonder notre efpoir. La victoire eft dans le cœur des héros, & non dans ces cantiques qui vont frapper les voûtes d'un Temple.

OLINDE.

Ce Temple tombera pour écrafer & l'Idole & le Prêtre. L'arbitre des combats n'eft point ce Prophête impofteur qu'ici l'on adore. Non, Clorinde, non; ce n'eft pas du fond de cette Mofquée que part la victoire. Olinde doit faire connoître à quels autels il faut la demander, & c'eft la feule gloire qu'il

qu'il ambitionne & qu'il envie. (*Il quitte Clorinde. Clorinde reste & congédie sa suite.*)

SCENE VII.

CLORINDE, ARSETTTE.

ARSETTE, *après un assez long silence.*

Tu demeures pensive... crois-tu pouvoir encore déguiser ton trouble. Chériras-tu en ce moment mon antique franchise? Ecouteras-tu le libre accent de l'amitié? Accoutumé à t'observer dès l'enfance, je te connois mieux que tu ne te connois toi-même. Tantôt tu as outragé le Grand Prêtre. Tu proteges ouvertement un peuple ici détesté. Apprens que tu n'as plus de secrets. Epanche ton cœur & permets lui de se soulager, car pour moi je t'ai devinée... Rougis, mais parle...

CLORINDE.

Arsette, tu me fais frémir... ah! puisque tes regards m'ont soupçonnée, je me suis trahie. Loin d'éluder par un mensonge artificieux l'humiliant aveu que je me suis refusé à moi-même, tu vas tout savoir. Je me sens un assez juste orgueil pour ne point redouter un œil étranger. Il seroit trop au-dessous de moi de dissimuler. Ma langue sera l'interprête de mes sentimens. Je ne désavoue point un secret penchant. Je songe au héros qui en est l'ob-

M 5

jet... Arsette, vois si ce front rougit en prononçant que j'aime?

ARSETTE.

Tant de charmes ensevelis sous le fer & perdus pour l'amour ont donc enfin connu cet ascendant auquel l'héroïsme même ne sauroit échapper!

CLORINDE.

Tu sais comme j'ai mis ma gloire à triompher des foiblesses de mon sexe. Le vil esclavage où je le vis soumis révolta mon jeune orgueil. J'ai fait voir un cœur né pour cette liberté, ame & principe des vertus guerrieres. C'est toi qui appris à ma main enfantine à gouverner le frein des coursiers, à manier la lance & l'épée. Endurcie aux exercices de la lutte & de la course, j'ai suivi sur le sommet des monts & dans le fond des forêts la trace des Ours & des Lions. J'ai montré tout à coup, à ces hommes étonnés, un bras aussi redoutable que le leur. Ma valeur fut heureuse. Les aîles de la Renommée ont daigné porter mon nom en différens climats; mais que je crains que la honte désormais ne l'accompagne!.... quelle langueur secrette s'est mêlée à cette ardeur belliqueuse qui sembloit seule devoir emporter tous mes vœux. Pour la premiere fois, sous ma dure cuirasse j'ai senti mon sein palpiter. Je voulus étouffer un sentiment importun, & tout m'y rappelloit malgré moi. Je crus pouvoir l'anéantir dans les champs de la guerre. Mais, hélas! au milieu des combats, parmi le choc & le cri des batailles, je versois des larmes, & mes yeux couverts d'un casque ne perdoient point de vue dans la mêlée le guerrier

qui triomphoit des ennemis & de mon cœur... Je ne te le nomme pas... Arſette, ce n'eſt point comme alliée d'Aladin que je ſuis venue ſecourir Jéruſalem. Mon zele a pour guide un plus cher deſſein. J'accours pour combattre à côté du héros qui depuis quatre années a de ce cœur guerrier ſoumis la fiere indépendance.

ARSETTE.

Il y a long-tems qu'en voulant me dérober ce ſecret tu as pris ſoin de me le révéler.

CLORINDE.

Ah! ſi d'autres regards que les tiens ont pénétré dans mon ame, où fuir? L'amour éteint la gloire, & devant ſon œil jaloux toute foibleſſe eſt un crime... Va, je ſuis toujours Clorinde: l'Aſie ne me verra point eſſuyer les dédains d'un ſuperbe vainqueur. J'appelle à mon ſecours ce calme intrépide qui m'accompagne ſur le ſanglant théâtre de la guerre. Je ne chancellerai point dans l'illuſtre carriere où j'ai porté mes premiers pas, & je me dompterai, duſſé-je éteindre mes feux dans mon propre ſang!

ARSETTE.

Tu pouſſes trop loin cet orgueil que moi-même ai pris ſoin de t'inſpirer. J'ai voulu te ſauver de l'amour, endurcir ton cœur, le rendre inſenſible au joug de cette paſſion fatale à l'héroïſme; mais elle commande malgré nous.... Tant que j'ai vu ta jeuneſſe abandonnée à ces épreuves redoutables, percer de tes flêches les Ours & les Lions, les forcer dans leur ſanglant repaire, j'ai moins

craint pour toi, je te l'avoue, que lorſque j'entends ces premiers ſoupirs échapper de ce cœur altier où l'amour une fois vainqueur doit regner avec empire.

CLORINDE.

La mort du moins ſaura m'affranchir.

ARSETTE.

Tu luttes contre le trait que tu ne peux arracher. Si ton penchant étoit vil ou malheureux, ſans doute il te faudroit mourir; mais après tout, Clorinde, mourir n'eſt pas vaincre. C'eſt fuir lâchement la vie... Ne mollis point comme une ame vulgaire. Rappelle ton courage, & ſi tu chéris les combats & les palmes que la valeur y moiſſonne, élance-toi d'un vol plus rapide ſur le char de la victoire. Un jour plus brillant à tes regards, il pourra te porter aſſiſe & triomphante à côté d'Olinde.

CLORINDE.

De quelle image flattes-tu mon timide eſpoir! ... Je ſens trop à quel point il m'intéreſſe & combien j'ai d'ardeur à vaincre ſur ſes pas. Je connois la crainte, mais pour lui, pour lui ſeul. Je frémis à chaque trait qui menace ſa tête; je veillerai ſur ſes jours qu'il prodigue; j'oppoſerai ce ſein à la fleche meurtriere; mais mon ſecret n'en reſtera pas moins dans mon cœur, & ne s'épanchera pas même avec mon ſang & ma vie... Ne me parle plus que des champs où je dois cueillir des lauriers! qu'Olinde me voye combattre, qu'il admire un courage égal au ſien; qu'il me ſuive, tandis que ce bras emporté foudroiera l'ennemi; ou ſi ma valeur n'attire point ſes regards, s'ils demeurent indifférens &

froids, peut-être que frappée tout-à-coup au milieu du carnage, il donnera quelques larmes à mon trépas. Si je les vois couler, s'il penche vers moi un œil attendri, si j'y lis un seul instant sa douleur, la mort ne me sera pas si cruelle. Que dis-je! elle me paroîtra pleine de douceur... Où m'égarai-je, Arsette!... ah! pardonne, & laisse une amante à ses rêves insensés.

ARSETTE, *en soupirant.*

Ta blessure est entiere, & nulle main ne peut la guérir. Crois-moi, ne te fais plus de ton amour un tourment volontaire. Tantôt dans un abandon désespéré tu voudrois t'élever au-dessus de toi-même, tantôt dans les erreurs d'une illusion trompeuse tu nourris ta foiblesse en craignant d'y succomber. Ton cœur courageux & tendre, aussi neuf que rebelle, rougiroit-il de se trouver sensible? Fiere Clorinde! il est tems de te révéler tes transports: un jour l'amour doit t'enchaîner, tu pâlis... rassure-toi. L'aveu que tu m'as fait n'a rien qui doive te faire rougir. Olinde est digne de toi. L'armée applaudira à ces nœuds mutuels, ils seront tissus des mains de la victoire. L'amour qu'adopte la valeur marche en vainqueur illustre, & tu pourras trouver, en lui cédant ton cœur, une félicité plus grande & plus vraie que dans la conquête de vingt nations soumises & tremblantes.

CLORINDE.

Cesse de m'abuser: vaine illusion! peut-on accorder la gloire & l'amour? L'une s'avoue à la face de l'univers, l'autre est faite pour l'ombre... Je ne

veux ſuivre que la paſſion des grands cœurs. Aide-moi à reprendre cette mâle indépendance qui flattoit mon heureuſe jeuneſſe. Rends-moi ce cœur que tu formas dans les déſerts & dans le fond des forêts. Ce naturel farouche me paroît plus ſupportable que cette oiſive langueur qui me fait ſoupirer... Moi ſoupirer! terribles accens des combats! voix redoutable de la guerre! venez étouffer dans mon ſein ces gémiſſemens qui y naiſſent & qui doivent y mourir.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALADIN.

Je suis seul. Mon cœur frémit du supplice de cette jeune Chrétienne.... Ismen m'a arraché ce sanglant Edit,... Tour-à-tour chacun fatigue ma volonté, & souvent il n'est pas permis aux Rois, tout clémens qu'ils voudroient être, de ne point se montrer cruels... La pitié voudroit maîtriser mon ame; arrête, pitié dangereuse!... N'ai-je pas le droit d'effrayer les hommes par l'exemple des châtimens? Ne sont-ils pas les soutiens de ma puissance?... Oui, mais pourquoi donc cette crainte de l'injustice, cette terreur sécrette... ô Dieu! me faudroit-il rendre compte de la liberté de chaque homme, de chaque goutte de sang versée, de chaque larme... ah! s'il est ainsi, pourquoi suis-je né sous le Diadême?.... Pour gouverner les Peuples, pour porter dignement le Sceptre, il faut posséder une ame active & forte. Le Sceptre blesse les mains qui ne le soutiennent pas avec fermeté. Mais voici cet Ismen, dont l'éloquence redoutable vient encore m'assiéger... Je le connois & je suis son esclave!

SCENE II.

A L A D I N, I S M E N.

ISMEN.

SEIGNEUR, quelle funeste clémence vous arrête? Précipitez le supplice de cette fille insolente qui vous brave, tandis que tout tremble à vos pieds. Saisissez ce moment pour exterminer un peuple audacieux. Les Chrétiens frappés de ce coup seront à la fois surpris & terrassés. Vous pourrez éteindre toute leur race; craignez que bientôt soulevés, furieux, dès que nos remparts seront assiégés, ils ne brisent le joug qui les captive.

ALADIN.

Et pourquoi ce carnage?... Non, je veux que le glaive de ma justice demeure suspendu. Le supplice de cette fille rebelle suffit pour les intimider. Qu'on veille sur eux, mais qu'on respecte leurs jours. Contenus de tout côté, environnés de soldats que commande Olinde, que peuvent-ils encore?

ISMEN.

Tout oser. Vous faire repentir d'avoir suspendu l'Edit qui confirmoit le repos de votre Etat & la sûreté de votre Trône. Je ne cesserai de vous le répéter, Seigneur, Olinde m'est suspect.

ALADIN.

Qui, lui? qui m'a toujours si fidelement servi?

ISMEN.

Un traître a toujours quelque ombre de vertu. Oubliez ce qui m'échape. L'avenir prouvera si mes soupçons étoient fondés. Mais quant à ces vils Chrétiens, en tout tems vos ennemis secrets, que tardez-vous à les chasser de votre Empire?

ALADIN.

Ce sol déjà épuisé par la guerre, je le priverois encore de nombreux habitans?

ISMEN.

Tout mouvement de pitié diminue en vos pareils l'autorité suprême. Les foudres du Trône une fois allumés doivent gronder sans interruption, & tout rebelle qui souleve la tête doit être écrasé. La terreur sera toujours la plus sûre garde du Diadême. . . Eh! ne voyez-vous pas que ce peuple séditieux ne respire que dans l'espoir de voir tomber votre Couronne.

ALADIN.

Tu les crois aussi dangereux, aussi acharnés contre ma puissance?

ISMEN.

Je suis né au milieu d'eux. Dès l'enfance j'ai appris à les connoître, mais pour les mieux détester. Leurs principes attaquent l'autorité légitime. Le ciel me préserve de ces dogmes monstrueux; il m'a donné l'esprit de soumission; il m'a conduit auprès d'un grand Roi, afin que je fusse auprès de lui le défenseur de ses droits, le soutien & l'organe de la vérité.

ALADIN.

Ismen! tu vois ce Trône où je suis forcé de m'asseoir; eh bien! il n'y a pas de jour qu'il ne me coûte des soupirs; ce n'est qu'à toi que je puis l'avouer.

ISMEN.

Et pourquoi, Seigneur?

ALADIN.

Je frémis de me tromper; je sens que l'on me trompe; je voudrois regner en paix, & ne trouve que sujets de discorde & d'ennui... Mon Peuple n'est pas content.... Il n'est pas heureux... On me tait ses malheurs... On me presse toujours de punir.

ISMEN.

Pour moi, je n'entends qu'un cri universel qui proclame l'invincible Aladin le plus grand & le meilleur des Rois... Quoi que vous fassiez, le Peuple adorera votre clémence.

ALADIN.

J'aimerois à en être persuadé, mais mon Sceptre en frappant les Chrétiens ne s'est-il pas quelquefois appésanti sur l'innocence & sur la vertu?

ISMEN.

La majesté souveraine absorbe ces légeres taches, inévitables dans les rapides mouvemens qui font rouler les destinées d'un vaste Empire. L'autorité a son code & ses droits séparés des loix qui régissent les vulgaires mortels.

ALADIN.

Mais pourquoi donc cette voix intérieure qui me rend mécontent de moi-même, qui m'attriste & qui m'accuse en silence?

ISMEN.

Quel sentiment de foiblesse! & vous daignez l'écouter? Vous regnez par l'Eternel. C'est lui qui vous a placé sur le Trône, qui a posé la Couronne sur votre tête, qui a mis le Sceptre en vos mains; il a transmis en vous, avec le pouvoir, la science & l'esprit de sagesse. Bannissez de vaines allarmes. Est-il sur la terre un Monarque plus glorieux & dont on admire davantage le génie & le cœur. (*A part.*) Courage, Ismen, il te croira.

ALADIN.

Mais enfin ces murmures éloignés qui parviennent confusément à mon oreille....

ISMEN.

Vain bruit de quelques obscurs séditieux, mais qui n'interrompt point la publique harmonie des louanges. Ce sont ces Chrétiens dont la bouche insolente calomnie les Rois dans leur bassesse. Ils arrêtent un œil critique sur vos sublimes Ordonnances. J'ai fait poursuivre ces rebelles par des regards qui me sont vendus; mais le nombre des délations fatigue les délateurs. Ces esprits opiniâtres qui ne craignent pas la mort, ne redoutent aucun forfait; ils se sacrifient eux-mêmes dès que la foi le leur commande. Ils immoient la fortune, l'amitié, la nature: d'autant plus attachés à leurs opinions fantastiques qu'ils les comprennent moins. Leur orgueil &

leur intolérance les rendent ennemis nés du genre humain. Ligués contre le Trône & l'Autel, leur loi est un flambeau de discorde qui leur sert à diviser les liens du sang & de la patrie. Comme ils meurent avec joie, ils massacrent de même ; & vous épargnez des monstres toujours prêts au parricide, & vous laissez respirer dans l'enceinte de cette Ville un Peuple de serpens qu'il faudroit écraser.

ALADIN, *troublé.*

Tu m'y déterminerois.... Mais je les garde comme des ôtages qui pourront me servir contre l'ennemi qui vient m'attaquer.

SCENE III.

ALADIN, ISMEN, SOPHRONIE.

(On voit Sophronie que l'on conduit les fers aux mains. Elle a les yeux modestement baissés.)

ISMEN.

On amene à vos pieds cette Chrétienne. Peut-on voir un orgueil plus imposant! Quel faste dans sa démarche, son regard & son maintien! Elle semble s'avancer plutôt au triomphe qu'à la mort.

ALADIN.

Approche, fille superbe!... Viens entendre & subir ton arrêt.

SOPHRONIE.

Vous devez le prononcer... Ce cœur s'eſt affermi d'avance contre ce qu'il peut avoir de rigoureux.

ALADIN.

Sous les dehors d'un ſexe timide tu caches une ame auſſi hardie! Trop foible pour un pareil attentat, réponds-moi? Qui a pu te l'inſpirer? Quels ſont ceux qui ont entraîné ta jeuneſſe à cet excès d'audace?

SOPHRONIE.

Je n'ai voulu céder à perſonne la moindre part de ma gloire. Elle étoit trop illuſtre & m'étoit trop chere. Seule j'ai conçu le projet, je l'ai réſolu & l'ai exécuté. Le Dieu qui me donne en ce moment la force de ne point trembler devant-vous, ce Dieu, maître des Empires, a tout conduit...

ALADIN.

Eh bien! c'eſt ſur toi ſeule que tombera ma colere.

SOPHRONIE.

Il eſt juſte.... J'attends mon arrêt.



SCENE IV.

ALADIN, ISMEN, SOPHRONIE, OLINDE, GARDES.

OLINDE, *accourant avec chaleur & perçant la Garde.*

SON arrêt!... Non, ce n'eſt pas elle ... Arrêtez... Sophronie vous trompe par un pieux artifice. Faites tomber ces chaînes de ſes mains innocentes... Sultan, c'eſt ſur un autre que doit tomber votre vengeance. Le coupable eſt découvert; & je viens vous le livrer.

ALADIN.

Elle eſt innocente & venoit ſe ſacrifier! Il faut lui confronter le criminel... Où eſt-il?

OLINDE.

Devant vous... c'eſt moi.

SOPHRONIE.

O Dieu!..,

ALADIN.

Eſt-ce Olinde qui parle?

OLINDE.

Ceſſez tous d'être ſurpris... je ſuis Chrétien.

ISMEN, *à Aladin, à voix baſſe.*

Eh bien! Seigneur.

ALADIN.

Toi Chrétien! dans ma Cour... Parjure! toi à qui je confiois mon pouvoir... tu déguifois l'ame d'un traître fous le mafque d'un Héros.

OLINDE.

Je ne t'ai point trahi. Je viens facrifier pour ma loi une vie que j'ai mille fois expofée pour la défenfe de ton Trône. Tu n'as rien à me reprocher, j'ai rempli tous les devoirs qui me lioient à toi: mais je fuis libre, je me dégage en ce moment, je me rends à moi-même, parce qu'une voix plus chere & plus facrée, antérieure à toute autre, m'oblige à fuivre les drapeaux de mes freres. Tu fais que la Religion commande au cœur de l'homme; que c'eft-là que la puiffance des Rois expire, & que le culte d'un Dieu eft l'hommage immuable devant qui tout autre s'abaiffe & difparoît.

SOPHRONIE, *levant les yeux au Ciel.*

Je te bénis... il eft Chrétien.... O mon Dieu! ce font-là de tes coups.

ALADIN.

Surprife étonnante! Et tu te perfuades encore n'être pas infidele envers ton Roi?

OLINDE.

La vraie fidélité n'eft point un efclavage fervile ou fans bornes. Je ne t'ai point vendu mon ame & ma penfée. Je t'ai prêté mon bras. Il s'eft acquitté envers toi; il m'eft permis, fans doute, de retourner à mes freres qui réclament les fecours que je leur dois.

ALADIN.

Un guerrier tel qu'Olinde s'est abaissé dans l'ombre à commettre un lâche attentat, recours insensé du plus stupide fanatique.

SOPHRONIE.

Ah! ne le croyez point. Il n'a point fait le coup dont il se vante. Il veut me ravir cette palme immortelle que j'ambitionne & qui m'a fait tout oser. Si vous en doutez, éprouvez une ame que la mort ni les tourmens ne pourront effrayer.

OLINDE.

Et vous, Seigneur, contemplez le sexe, la douceur, la jeunesse, le maintien timide de celle qui s'attribue ce coup hardi. Comment a-t-elle pu imaginer, oser exécuter une si grande entreprise? Comment auroit-elle trompé les Gardes? Par quel moyen auroit-elle pu hasarder ses pas dans le vaste enclos de la Mosquée, franchir l'horreur des ténebres, briser les obstacles, & d'une main tremblante & foible.... Moi seul connois les secrets détours...

SOPHRONIE, *l'interrompant.*

Il a plu au Dieu qui donne le courage de m'élever au dessus de moi-même. Qui ne craint que lui n'a rien à redouter. D'ailleurs ce que j'ai fait n'est point au-delà des forces de mon sexe. Sultan, penseriez-vous qu'Olinde, entreprenant de venger la foi, se seroit borné à se cacher nuitamment dans la Mosquée pour y déchirer un livre? Est-ce ainsi qu'un intrépide Guerrier se fait reconnoître? Ah! s'il eût voulu servir la Religion, c'est par des

des coups plus éclatans qu'il se feroit annoncé; c'est à la tête de l'armée qui l'appelle qu'il eût signalé son héroïsme.... Pénétrez dans son cœur & connoissez quel est le zele qui le porte à vouloir me délivrer. Il l'égare jusqu'à s'accuser lui-même.... Sa générosité même atteste son innocence.

ALADIN.

Je demeure confondu.

OLINDE.

Ame aussi étonnante que sublime! tu sais t'aggrandir encore en niant la vérité; mais elle parle, il faut qu'elle soit entendue. Non, Sophronie, non, j'en atteste ton propre cœur; ce n'est point toi qui osas violer la Mosquée. Abjure un mensonge magnanime; cesse de persister dans ton dessein..... Pardonne.... Mais tu ne mourras point: je ne peux y consentir.... Seigneur, à moi la mort, à elle la liberté....

SOPHRONIE.

Ne puis-je donc sans toi braver la colere d'un homme! & moi aussi je me sens le courage d'endurer seule le trépas.

ISMEN.

Tous deux outragent le pouvoir suprême par ce défi insultant. Tous deux s'enorgueillissent d'un sacrilege aveu. Qu'on les croie tous deux, Prince, & que l'un & l'autre remportent le prix tant disputé. Je réclame ici votre justice souveraine; épargnez à mon oreille leurs blasphêmes impies....

ALADIN.

Soit mensonge, soit témérité, vous frémirez, couple perfide! Le même bucher vous unira dans les flammes. (*A Ismen.*) Toi, dont l'œil perçant pénetre les plus sombres replis des cœurs, démêle ici quel est le vrai coupable. Une émotion inconnue d'attendrissement se fait jour dans mon ame. J'en pressens l'effet & m'en indigne.... Pour ne pas fléchir, je détourne les yeux.

ISMEN.

Mes soupçons étoient-ils fondés, Seigneur?

ALADIN.

Tu me disois vrai...... (*Il soupire.*) Je te les livre. Malgré sa gloire & ses trophées, il n'aura pas impunément blessé la Majesté des Rois. (*A Olinde & à Sophronie, montrant Ismen.*) C'est à lui que vous devez répondre. Voilà le Juge à qui je vous abandonne. (*Il se retire avec toute sa suite.*)



SCENE V.

ISMEN, OLINDE, SOPHRONIE.

ISMEN.

PRÉPAREZ-vous à fléchir. Abaissez devant le Ministre des Dieux & des Rois, ce faste extérieur dont je connois le néant & la fausseté. Je lis au fond de vos ames : ma clémence vous accorde un seul instant, c'est pour éloigner la vengeance suspendue sur vos têtes.... (*A sa suite.*) Vous, veillez sur eux, tandis que j'accompagnerai le Roi.

SCENE VI.

OLINDE, SOPHRONIE.

OLINDE.

O de toutes les vertus merveilleux assemblage! Toi dont la présence me fait oublier celle des Tyrans, dis, pourquoi veux-tu me laisser dans la mort le tourment plus douloureux de te voir expirer avec moi? Je ne redoute que le coup qui menace tes jours. Laisse-moi mourir pour les Chrétiens, pour mon Dieu & pour toi.

SOPHRONIE.

Pourquoi viens-tu troubler les derniers instans d'une vie que je suis résolue à sacrifier? pourquoi viens-tu m'enlever ce trépas heureux que j'envie?

OLINDE.

Il m'appartient.... : Crois-en l'aveu de mon cœur. J'allois livrer ma tête.... Tes pas n'ont fait que prévenir les miens.... Sophronie! je suis fier que mon ame ait ressemblé à la tienne : ne crois pas que ce soit l'amour qui me fasse tenir ce langage. Pour braver nos Tyrans, je n'ai point attendu que tes jours fussent en danger. J'en atteste ici le Ciel. A l'instant de cet horrible Edit j'avois conçu le même projet. Conserve la gloire de m'avoir devancé, mais ne me ravis point ce noble sacrifice. Je suis guerrier, tout mon sang doit couler pour la cause commune.... Que mes yeux, avant de se fermer, voient tomber ces chaînes.

SOPHRONIE.

Laisse-les moi, je les porte pour le salut des Chrétiens.

OLINDE.

Je le suis, Sophronie!... Nous n'avons qu'une même loi.

SOPHRONIE.

Quand je ne serai plus, Olinde pensera-t-il de même, conservera-t-il la même foi? Est-ce bien Dieu qui l'inspire? Est-ce lui en effet qu'il adore? Souvent une passion trompeuse nous aveugle & nous rend plutôt parjure que fidele.

OLINDE.

Avant de t'avoir vue, je suivois en secret les loix saintes du Christianisme. Le sang que mon pere a transmis dans mes veines n'est point idolâtre, il a signalé son bras contre les ennemis de la foi. Belle Sophronie! l'auteur de mes jours ne t'est pas inconnu ; lorsqu'il eut entendu cette sanglante proscription, ce vénérable vieillard me dit en pleurant, en me pressant sur son sein : meurs mon fils! meurs pour tes freres, pour la patrie!.... Vis pour le consoler, toi dont la voix adouciroit les douleurs d'un monde; ne le quitte point ce monde, il a besoin du spectacle que tu lui offres chaque jour..... Tu ne rejoindras que trop tôt l'Etre parfait dont tu es ici-bas la plus brillante image.

SOPHRONIE.

Ô joie! Dieu! soutiens ma foiblesse. Olinde t'adore... Il est né Chrétien.

OLINDE.

S'il ne l'étoit pas, un seul de tes regards auroit porté dans son cœur les vertus de ton ame.... Sophronie, en quel instant ma bouche osera-t-elle avoüer ce charme invincible qui depuis un an fait le bonheur & le tourment de ma vie. . . . . Enivré de douleur & d'amour, c'est sur les bords du tombeau que pour la premiere fois j'ose dire.... je t'aime!

SOPHRONIE.

Si tu me chéris, si cet amour est pur, s'il est digne de moi, il faut te rendre à ce que mon

cœur désire. Sophronie te conjure de te dire innocent, de lui laisser mériter cette couronne qu'elle attend. On rejettera sur l'amour tout le transport que tu as fait paroître. Tu conserveras tes jours pour un combat plus important. Assez d'occasions vont s'offrir pour signaler le zele héroïque qui t'enflamme.... Sois assez grand pour oublier un penchant qu'il faut vaincre; ne songes qu'au secours dont tu priverois un Peuple malheureux. Hélas! tu deviens son plus ferme appui. Un mot doit te déterminer.... Ta mort seroit infructueuse, & tu peux la rendre utile. Laisse... une femme est la seule victime qui convient ici; il ne s'agit que d'attendre le coup qui doit m'immoler. Cher Olinde, ne me plains point; lorsqu'on fixe la patrie immortelle, on passe avec joie sur ces rapides instans.

OLINDE.

Malgré l'autorité suprême qui t'assujettit tout mon être, je ne puis me résoudre à ta volonté.... En commandant, donne-moi donc la force d'obéir; non, jamais, jamais... En te voyant expirer, mon ame malgré toi suivroit la tienne.

SOPHRONIE.

Olinde!... je t'ordonne de vivre.

OLINDE.

Eh! le puis-je sans toi?

SOPHRONIE.

C'est moi qui ai choisi le trépas.

OLINDE.

Et marqué l'instant du mien.

SOPHRONIE.

Résous-toi... le Ciel te donnera le courage de supporter ma perte.

OLINDE.

J'ai le courage de mourir, je n'aurai point celui de te survivre.

SOPHRONIE.

Oublie-moi, sois heureux.

OLINDE.

Heureux ! sur cette terre où tu ne seras plus ?

SOPHRONIE.

Olinde !

OLINDE.

Sophronie !

SOPHRONIE.

Accomplis la loi que je t'impose.

OLINDE.

Pour qui ?

SOPHRONIE.

Pour la patrie, pour un peuple abandonné & qui n'espere qu'en toi... Olinde ! (*Elle essuie une larme.*)

OLINDE, *avec transport.*

Sophronie ! je vois couler tes larmes... Ne me les cache pas, chere Amante, ne me les cache pas... Elles payent ma vie. Elles augmentent l'ardeur que j'ai de me sacrifier.

SOPHRONIE.

Nos cœurs se sont permis trop de foiblesse; nous pleurons! Est-ce-là l'emploi d'un Héros, d'une Chréticnne?... Ranimons notre courage & faisons un noble effort. Implorons le secours de celui qui commande à la volonté même. Je l'invoque & je sens le calme renaître dans mon sein.

OLINDE.

Ah! songe qu'il te reste une amie, une mere; que le désespoir les attend, que tu dois leur épargner des momens plus affreux... Et quel cœur formé aux vertus consolantes va leur servir de soutien si tu les abandonnes?

SOPHRONIE.

Tu me parles d'un monde que je ne vois plus. Je ne t'y laisse toi-même qu'un instant, & nous ne serons pas longtems séparés; que dis-je, séparés! Tu n'imagines point quel prix nous est offert! Vois mon ame errante sans cesse autour de toi, t'accompagnant dans la retraite, te servant d'Ange tutélaire, aidant la flamme de ta priere à monter vers les Cieux. Vois-moi descendre du trône brillant que l'éclat environne. Je t'apparois dans ces songes qu'enfante un paisible sommeil. Sur un front radieux, je t'offrirai les traits d'une joie pure & immortelle. Je te tendrai une main favorable. Je souleverai à tes regards charmés un coin du voile qui dérobe aux mortels le séjour de l'Eternité. Alors tu t'éveilleras dans un ravissement divin; tu diras, *ce que j'aimois est dans un bien meilleur monde*. A l'heure funebre où la terre te perdra, plus promp-

te

te que l'éclair, & jalouse de t'assurer la même couronne, tu me trouveras près de toi. Je fortifierai ton ame; j'adoucirai pour elle ce douloureux passage, & lui traçant une route lumineuse, je la conduirai moi-même aux pieds du Trône Auguste où nous adorerons ensemble l'Etre magnifique & bon qui nous réunira pour jamais.

OLINDE.

O tendresse!... O Sophronie!...

SCENE VII.

OLINDE, SOPHRONIE, ISMEN, GARDES.

ISMEN, *aux Gardes.*

CONDUISEZ-la où je viens de l'ordonner.... Le tems de la clémence est passé, que celui de la justice commence.

SOPHRONIE, *à Olinde.*

N'oublie point mes dernieres paroles.

OLINDE, *s'élançant vers Sophronie.*

Où vas-tu?... Je te suis.

ISMEN.

Qu'on retienne ses pas.

OLINDE.

Barbare! rien de juste ne peut sortir d'un cœur tel que le tien.

ISMEN.

Demeure, tu dois m'écouter.

OLINDE, *sur le devant du Théâtre.*

D'un côté le comble de la vertu, de l'autre l'excès du crime. O monstre! Et cependant..... Ah! gardons-nous de révéler ce qu'un pere... On l'emmene! ô douleur!

SCENE VIII.

OLINDE, ISMEN.

ISMEN.

Je viens te porter les dernieres paroles du Sultan. Il devroit te haïr, il t'aime. Il devroit te punir, il veut te sauver. Il souffre pour toi, tandis que tu l'outrages. Ton ingratitude l'attriste, au lieu d'enflammer sa colere. Tu sais qu'il a versé sur toi tous les dons de sa magnificence; il te voit chéri de l'armée entiere. C'est à regret qu'il se priveroit d'un Guerrier qu'il estime. Redeviens son ami, il t'en conjure. Aladin sait combien les préjugés influent sur des cœurs tels que les vôtres. Il ne veut point t'obliger à renoncer à ta foi. Dissimule seulement, & retiens ton bras à son service. Aladin croit à

l'honneur & se fie à ta promesse. Mais abandonne un Peuple malheureux; désavoue ce fanatique attentat que je sais bien en moi-même qu'aucun de vous deux n'a commis. On fera retomber le crime sur quelque homme vulgaire. Crois-moi, la cour a plus d'attraits que la mort n'a d'horreur. Oublie cette Secte méprisée qui bien-tôt va s'éteindre devant les étendarts du Croissant. Héros né pour les combats, devrois-tu avoir d'autre opinion que celle qui tient à la gloire des armes & au génie de la victoire?

OLINDE.

Je n'ai point oublié les bienfaits d'Aladin. Porte-lui mon respect & ma reconnoissance. Il ne m'est plus permis de suivre ses drapeaux. Ce bras ne s'armera point contre mes freres. Aladin sait que je l'ai souvent touché en leur faveur. J'ai plaidé la cause de l'innocence au pied de son trône; il m'écoutoit alors, il accueilloit la vérité qui fuit à l'approche des Monarques. Je comptois l'éclairer, ou du moins le fléchir. Tu as détruit cet ouvrage commencé sous d'heureux auspices; tu es venu, cruel! tu l'as enflammé de ton génie ardent & persécuteur. Tourne contre moi seul les coups que tu prépares aux Chrétiens. Olinde déteste la dissimulation; il n'a jamais su mentir à lui-même. Il aime sa patrie & prodiguera son sang pour elle. Peut-être que cette Secte que tu affectes tant de mépriser, fera pâlir ses superbes ennemis. Déjà ils s'avilissent, ils arment des bourreaux contre l'innocente Beauté.... Si tu es jaloux du peu de gloire qui leur reste & qui va leur échapper, crois-moi, engage Aladin à épargner Sophro-

nie. Cette inutile cruauté souilleroit son regne & terniroit sa mémoire.

ISMEN.

J'ai lu dans ton ame. C'est moins le zele de ta Religion que l'amour qui te rend infidele à la cause du Trône.... Eh bien! tu peux sauver ta Sophronie des flammes. Il ne tient qu'à toi de déterminer son sort, de le rendre fortuné. Tu peux en ce jour même la conduire au temple triomphante & couronnée, si tu veux....

OLINDE.

Arrête..... Sans redouter tes discours artificieux, je frémis de les entendre. Ta voix afflige ce cœur sincere. Olinde n'est accoutumé à traiter qu'avec des Guerriers, c'est-à-dire, avec des cœurs généreux, nobles, ouverts, sans détours & sans hypocrisie.... Je me tais en ta présence. Où est ma prison? Qu'on m'y conduise....

ISMEN.

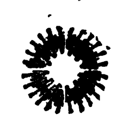
Mais d'un esprit plus calme....

OLINDE, *avec fierté.*

Je ne t'écoute plus.

ISMEN, *aux Gardes.*

Allez, qu'on l'entraîne.



SCENE IX.

ISMEN.

Je n'ai pu subjuguer cette ame hautaine, & j'en suis flatté. Son mépris autorise ma fureur.... Mais que dis-je? Sa mort & celle de cette jeune fanatique vont arrêter les fleuves de sang que je brûlois de répandre, & la ruine entière de ce Peuple pouvoit seule me flatter. Chargé de la haine universelle, ce cœur se sent plus satisfait... Si Olinde eût renoncé aux Chrétiens, il me les abandonnoit, il les livroit tous à ma vengeance... Du moins ce rival qui partage les faveurs du Sultan, bientôt ne sera plus. ... Mais Sophronie plus foible pourroit être effrayée.... O quelle victoire, si je pouvois leur enlever cette beauté dont ils s'enorgueillissent.... Il faut tout tenter... Que ne peut la terreur du supplice, l'appas d'un bonheur offert, ou plutôt que ne peut un génie tel que le mien!

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

Le Théâtre représente une Prison, & dans cette Prison une espece de cachot voûté. Il est à demi-éclairé par la lueur d'une torche enflammée. Sophronie est enchaînée à un pilier. Elle est dans l'attitude d'une personne plongée dans l'extase de la priere. Le flambeau de la prison ne doit être apperçu que dans l'enfoncement; de sorte que la nuit regne sur le devant de la scene où se trouve Sophronie.

SCENE PREMIERE.

SOPHRONIE, *à genoux.*

O Dieu, je te rends grace! tu m'as donné la force d'attester ton saint nom. Tu daignes me soutenir en ce moment, tu ne m'abandonneras point dans les dernieres épreuves... Je n'ai qu'à te bénir. Olinde est Chrétien! je puis l'aimer sans offenser ta loi, l'aimer & mourir... (*Elle fait une pause.*) Au milieu des ténebres qui m'environnent, un feu céleste brûle dans mon sein. Ces voûtes épaisses ne peuvent me dérober le ciel. Je le vois, je tourne mes regards vers lui... O mon ame, tu appelles le moment, tu dévances le trop lent ministere des bourreaux. Tu t'envoles déjà dans le sein du Dieu qui récompense... Mais quel saisissement me fait frissonner! je vais paroître devant le Juge de l'Univers.... Anéantis-toi, Sophronie, anéantis-toi devant sa présence. Ton

cœur n'est-il rempli que de ton Dieu ?... Ah!... mais ce Dieu est un pere tendre, il pardonne, il attend toute créature qui s'avance vers lui sous l'ombre de la croix. Elance-toi, mon ame, dans une sainte confiance; & vous, miséricorde divine, faites qu'elle ne soit pas trompée.... (*Elle se prosterne les mains jointes & le front appuyé contre le pilier de la prison.*)

SCENE II.

ISMEN, SOPHRONIE.

ISMEN, *arrivant en silence & après l'avoir contemplée quelques instans.*

Elle invoque le Christ, & semble paisible! elle croit & veut mourir; & moi qui ne crois plus, je ne suis point tranquille... Je méprise les anathêmes de ces Chrétiens, & il est des momens où ils me font frémir... J'ai secoué le joug de leur loi, mais je suis le seul d'entr'eux; & malgré mes persécutions, aucun n'osa m'imiter..... Je tiens celle-ci en ma puissance, il faut qu'elle change ou périsse. (*Il déchaîne Sophronie & l'amene sur le bord du Théâtre.*) Approche, fille infortunée. Ton état m'attendrit; approche, & tu ne verras plus en moi un Juge redoutable, mais un pere indulgent & qui veut te sauver. (*après un silence*) Le sort t'a fait naître au sein d'un culte superstitieux. On ne t'a instruit dès l'en-

fance que des erreurs dont tous les tiens ont été bercés. Si j'ouvrois à tes yeux le livre de ces cultes divers qui sur la terre se disputent la primauté, si je t'expliquois par quels ressorts secrets ces religions d'abord obscures se sont élevées, se sont répandues à grands flots sur la face de l'univers, tu verrois que tu te forges un Dieu d'après tes stériles idées ; tu foulerois aux pieds une absurde croyance ; tu reconnoîtrois l'imposture de ces dogmes trompeurs consacrés par l'intérêt des chefs des nations. Déchire ce crédule bandeau que le mensonge attacha sur ton front. On a voulu t'effrayer, pour mieux te surprendre. Je veux te conduire à la clarté que j'ai sçu découvrir à la faveur de l'âge, & hâter pour toi cette tardive lumiere. Crois-en un Prêtre qui portant autrefois l'encensoir à tes autels, a vu de près l'idole devant qui tu te prosternes. C'est un champ d'illusions que fertilise la fourberie. Vois ces Chrétiens nommés le peuple de Dieu, vaincus, avilis, dispersés, chassés deux fois loin de ces contrées. S'ils étoient les favoris du ciel, ils seroient triomphans. Crois-moi, les heureux Musulmans seront toujours maîtres de Jérusalem ; ces murailles seront à jamais invincibles. Renonce à l'espoir chimérique de voir tes freres environner ce tombeau, objet de leurs vains hommages. C'est donc là ce fantôme que tu adores, & qui, enflammant tes esprits, t'a suggéré le dessein de venir t'immoler ? Pense-tu qu'Ismen soit à découvrir ton imposture ? Elle te paroît héroïque, elle n'est que puérile & empreinte du sceau d'un culte extravagant. Tu voles au-devant du supplice ! mais sais-tu que tu n'as encore rien souffert ? Ces

chaînes, ces cachots, que sont-ils auprès de ce feu dévorant qui brûlera toutes les parties de ton corps, qui consumera avec lenteur ce sein que je ferai découvrir? Tout ton être souffrira des tourmens inouis & tu ne pourras mourir. Il me semble déjà t'entendre pousser d'horribles gémissemens, te voir à demi-brûlée, vouloir t'arracher du milieu des flammes, & maudire, mais trop tard, le malheureux aveuglement qui t'aura perdue... C'est moi qui suis le maître de ta destinée... promets de m'obéir & je deviens ton protecteur, je te délivre d'une mort cruelle... je te comble de dons, de bienfaits... Réponds... réponds donc... as-tu bien entendu ce que ma bonté a daigné t'annoncer?

SOPHRONIE.

Je n'ai rien entendu... tes paroles qui, sans doute, étoient des blasphêmes, n'ont frappé mon oreille que d'un bruit confus. Dieu m'a préservée de l'horreur de les entendre. Sa grace m'environne & me défend contre toi. Tu tourmentes ton génie, mais ton génie t'aveugle... Je ne touche que du pied à cette terre où tu regnes. C'est toi qui retiens le fragile lien qui m'empêche de voler au séjour éternel; que tardes-tu à le briser? le bucher n'est-il pas allumé?

ISMEN.

Quel fanatisme obstiné!

SOPHRONIE.

Ismen! ma foible voix se refuse à refuter tes discours... puisse Dieu t'éclairer au lieu de te punir! je te laisserai le spectacle de mes derniers momens, ce sera-là toute ma réponse. Mais songe lorsque la

mort m'aura délivrée, qu'elle ne sera peut-être pas loin de toi. Te flattes-tu d'avoir alors cette tranquillité que la religion donne? . . Superbe! tu changeras de langage. . . ces momens seront affreux à ton ame épouvantée, & moi j'appelle ce trépas qui doit assurer à mes mains la palme de la victoire.

ISMEN, *avec un sourire forcé.*

J'admire comme dans ton délire insensé tu te plais à affoiblir l'idée d'un supplice réel. . . Mais dis-moi, as-tu fait l'épreuve des tourmens que tu veux braver? Connois-tu l'élément qui consume la douleur horrible qu'il imprime à l'ame? (*Il va prendre la torche enflammée.*) Vois ce flambeau qui nous éclaire. . . il n'est qu'une foible portion des pointes pénétrantes qui doivent se réunir pour te dévorer toute entiere. . . Eh bien! soutiens-en les approches. . . signale ce courage intrépide ou plutôt ce faux héroïsme. . . (*Il avance la torche enflammée.*)

SOPHRONIE, *étendant le bras avec noblesse.*

Vois ce qu'il est quand il rend hommage à la gloire du vrai Dieu. . . . le supplice le plus lent. . . (*Elle met la main sur la flamme.*)

ISMEN, *retirant le flambeau.*

Quelle force! . . . elle m'atterre!

SOPHRONIE.

Tu recules, Ismen! ton cœur pourroit être ému; ta pitié me surprend plus que ta fureur.

ISMEN.

Réponds! . . . où puises-tu ce courage qui m'épouvante? . . .

SOPHRONIE.

Connois une Chrétienne; son ame qui respire en Dieu peut souffrir tout pour son nom.

ISMEN, *à part en remettant le flambeau.*

Remettons-nous du trouble où nous sommes. (*haut.*) Fille courageuse! ah! qu'Olinde est loin d'avoir la même fermeté, d'attendre les mêmes récompenses, ou, pour mieux dire, que plus éclairé il pense différemment!

SOPHRONIE.

Que dis-tu d'Olinde! . . Il penseroit autrement! . . non, garde-toi de le croire.

ISMEN.

Ame trop crédule! Olinde né pour les honneurs les plus brillants, pour ces honneurs qui flattent la valeur même, vient d'abjurer aux pieds du Monarque un transport amoureux & passager. Il a consacré au service du trône son bras & son épée. Rentré sous les drapeaux victorieux du Prophête...

SOPHRONIE, *tombant à demi-évanouïe.*

Je me meurs... voilà mon plus cruel supplice... ô mon Dieu!... mais non, vous ne l'avez pas permis. (*se relevant.*) Imposteur artificieux! je te reconnois; tu calomnies un héros. Va, je suis sûre de sa foi comme de la mienne... laisse mes derniers momens paisibles... commande à tes bourreaux

de venir m'enlever, & que le bucher en flammes devienne l'asyle où je puisse me sauver de tes regards. (*Elle retombe foible & pâle.*)

ISMEN, *furieux.*

Tu ne mourras point comme tu l'esperes. C'est sur ton amant que je déployerai la lenteur des tortures. Je saurai te frapper dans lui. Tu entendras d'ici ses cris plaintifs & douloureux. Vois rassemblés tous les bourreaux que tu invoques, vois-les forçant son ame à ployer devant moi...

SCENE III.

ISMEN, SOPHRONIE, NICEPHORE.

NICEPHORE.

Enfin j'ai pénétré jusques dans ces lieux. Que vois-je! Sophronie mourante, (*Il court à elle.*) Et c'est toi, barbare, qui la fais expirer.

ISMEN.

Quel téméraire! mes yeux me trompent-ils?... Nicephore! oui c'est lui! la haine de mon cœur l'a nommé.

NICEPHORE.

Il te seroit permis cependant de méconnoître un des infortunés que tu persécutas. Le nombre en est si grand que tu peux aisément les confondre ou les oublier.

SOPHRONIE *ouvre la paupiere, & appercevant Nicephore court à lui.*

O vénérable vieillard! est-ce vous qu'un ange favorable conduit.... après avoir pleuré votre mort, dans quel lieu & dans quel moment le ciel vous ramene-t-il à nous!

NICEPHORE.

Sophronie! ces momens extrêmes sont pour des Chrétiens les plus beaux momens de la vie.

ISMEN.

A peine échappé des cachots, penses-tu venir ici me braver impunément?

NICEPHORE.

J'ose davantage..... Je viens tenter de réveiller en ton cœur un dernier sentiment d'humanité que la nature y cache peut-être encore. Dis-moi, quelle infernale rage te consume? Quel plaisir trouves-tu dans le supplice du juste & de l'innocent? Quelle est cette soif ardente du sang des Chrétiens? Se peut-il que tu préferes les malédictions de tout un peuple aux larmes d'amour & de reconnoissance dont tu pourrois être l'heureux témoin; & où est le fruit de tant de barbaries? Tu as de l'or & du pouvoir, mais as-tu la paix & le repos? Rentre dans ton cœur, & sous cette thiare superbe tu te trouveras plus troublé, que dans ces tems où tu vivois notre égal. Moins malheureux alors, moins tourmenté de remords, moins odieux à toi-même, flottant entre le vice & la vertu, tu ne faisois que pencher sur le bord de l'abîme, & les soupirs étoient encore permis. Au-

jourd'hui, tombé au fond du précipice; ce sont des hurlemens de rage qui mugissent dans ton ame; elle se peint malgré toi sur ce front ténébreux; elle le sillonne de traits durs & sombres, & ce teint pâle & livide releve les serpens dont ton cœur est rongé ... Ah! rappelle-toi ce jour où devant nos autels tu répandis des larmes de joie; ce jour où ta main, après s'être levée devant l'Eternel, s'abaissa pour serrer celle d'une épouse vertueuse, ce jour où tu lui juras une foi pure & qui devoit être inviolable.

ISMEN.

Qu'espères-tu en me rappellant ces têms mêmes où j'ai puisé la source de ma haine & sur-tout contre toi. Oui, je ne me souviens que trop de l'obscurité dans laquelle je vivois. Tout comprimoit le ressort de mon ame. J'ai connu le néant de vos espérances imaginaires. D'autant plus orgueilleux que vous étiez foibles, vous vous nourrissiez de pompeux mensonges. Las d'être avili & confondu parmi un troupeau d'esclaves, je me suis permis une hardiesse utile; mon ambition eut pour base & mes travaux & mes talens, ils étoient faits pour m'élever; mais lorsque désertant vos autels dépouillés, vous m'avez vu porter mes pas vers une plus brillante carriere, votre indigne jalousie a osé m'arracher la moitié de moi-même, l'épouse qui m'appartenoit, qui devoit me suivre & n'avoir d'autre loi que la mienne. Rendue rebelle par vous, elle m'a fui, elle m'a dédaigné.... En vain je l'ai cherchée..... J'apprends au bout de plusieurs années que c'est toi qui l'as recelée, qui l'as dérobée à mon amour; qu'elle est

morte entre tes bras... & tu oses blâmer la fureur qui m'anime, & tu demandes encore comment je peux chérir la vengeance! Mon nom eut-il jamais un seul ami dans ta secte fanatique? Je ne fais que rendre à toi, à ton peuple, la haine qu'il me porte; & s'il avoit la puissance en main, dis, épargneroit-il mon sang? Tu ne te plains de ma cruauté que parce que tu ne peux être cruel.

NICEPHORE.

Il étoit des poignards & des bras courageux.... Mais pense mieux d'un Chrétien, il sait pardonner, & mourir. Il veut par un bienfait te punir de ta haine... Oui, nous avons dû ravir ton épouse à l'air contagieux qui l'environnoit. Elle devoit fuir le déserteur de notre loi. Toi-même as délié les nœuds qui attachoient sa destinée à la tienne... Ah! que ne peux-tu me montrer un reste de sensibilité, combien ton cœur pourroit s'ouvrir encore à la joie! Ismen! je renferme un secret capable de te rendre au bonheur, & peut-être à la vertu. Un seul instant a changé plus d'un cœur... O mon Dieu, le dois-je révéler!... Où suis-je!... Sophronie!... Quoi! c'est Ismen qui devient ton bourreau!

ISMEN.

Il ne tient qu'à elle de me rendre son bienfaiteur.

SOPHRONIE.

Ah! plutôt mourir mille fois! Protecteur de mon enfance! sauvez-moi du tourment de l'entendre.... Vous à qui je dois tout, pour dernier bienfait, faites qu'il me conduise au lieu de mon supplice; ou

protégez seulement mes pas, je me sens la force d'y marcher moi-même.

ISMEN.

Il n'est pas tems.

NICEPHORE, *à Sophronie.*

Ma fille! arrête un instant... S'il étoit fait pour m'entendre! J'ai bien de quoi le désarmer.

ISMEN.

Toi!... parle... Si tu as quelque secret à me révéler, je t'écoute. En me faisant un aveu sincere, tu me trouveras peut-être plus clément que tu ne penses.

NICEPHORE.

Es-tu si altéré de sang qu'une seule victime ne puisse te suffire? (*En montrant Sophronie.*) Si tu la reconnois innocente....

SOPHRONIE.

Ah, Nicephore!...

NICEPHORE.

Sophronie! je réclame en ce moment l'auguste vérité. Garde-toi de la trahir! Ismen! je vais te donner un témoignage qui ne sauroit être suspect. Le guerrier qui veut mourir à sa place n'est pas plus coupable qu'elle. Tous deux guidés par un héroïsme qui devroit te toucher, veulent se sacrifier pour la Patrie. Que te reviendra-t-il de leur supplice? Qu'importe sa victime, pourvu que tu ayes une tête à frapper. Un témoin tel que moi doit t'être insupportable. Dé-

cla-

clare-moi criminel. Anéantis l'homme dont le ſeul aſpect éveille tes remords... C'eſt avec joie que j'embraſſerai ces chaînes...

SOPHRONIE.

Vous auſſi, mon pere!... Laiſſez-les moi, elles ſont ma félicité.

ISMEN.

Qu'eſperes-tu, vieillard inconſidéré? Que viens-tu me propoſer? Ne ſais-tu point qu'à l'inſtant même je puis ordonner & ton trépas & celui de tout le peuple Chrétien?

NICEPHORE.

La vengeance divine pourroit auſſi prévenir tes coups; au lieu de défier la foudre, il t'eſt encore permis de la détourner.

ISMEN, *avec le ſourire du mépris.*

Tu me connois, Nicephore; change de langage. Eſt-ce ainſi que tu veux me toucher?

NICEPHORE.

Je n'en déſeſpere pas, ton cœur fût-il encore plus barbare... Te ſouvient-il du fruit de ton amour encore enfermé dans le ſein de ton épouſe, au moment qu'elle te fut ravie?

ISMEN, *ſurpris.*

Que me rappelles-tu?

NICEPHORE.

Si le nom de pere t'eſt cher, je puis te faire connoître à qui tu peux le donner.

ISMEN.

Eh quoi! cet enfant n'a-t-il pas péri avec sa mere?...

NICEPHORE.

Non, Ismen, non... Il vit, & moi seul peux le nommer.

ISMEN.

Tu peux le nommer... Il vit!... Triomphe, Nicephore! tu viens d'ébranler mon ame... parle! acheve! Où faut-il aller? Où dois-je trouver?...

NICEPHORE.

Demeure.., Sois insensible, ingrat, parjure, j'aurai fait mon devoir.... Trahis, si tu l'oses, la nature qui te rappelle par ma voix.... Approche, barbare; fixe de plus près cette jeune fille adoptée par les cieux.... As-tu pu méconnoître dans ces traits l'image de ton épouse?... Pardonne, ô ma chere Sophronie! mais voici ton pere... J'ai dû lui sauver un parricide.... Ma fille! on ne t'a caché l'auteur de tes jours que parce qu'il est Ismen.

SOPHRONIE.

Lui!... O mon Dieu!

ISMEN.

Quel trouble m'a saisi.... Quel coup tu me gardois!... Nicephore... est-il vrai?

NICEPHORE.

Aussi vrai qu'Olinde est mon fils.

ISMEN.

Toi, ſon pere!

NICEPHORE.

Oui... Conſerve ta haine... Renonce à cette heure au nom d'homme. Brûle le fils ſur le corps du pere; plonge ta fille dans les mêmes flammes; abjure de nouveau le Dieu qu'adora ton enfance, ou tombe entre ſes bras.... Reviens à nous, Iſmen! ouvre ton ame à la religion qui pardonne, au repentir qui juſtifie, à cette loi ſainte & miſéricordieuſe qui fera de toi un homme nouveau. Tes forfaits ſont grands, mais ils peuvent être effacés. Tous tes freres ſont prêts à t'embraſſer. Je ne parle point ici de reconnoiſſance. Voilà la médiatrice heureuſe que le ciel t'accorde pour te frayer la voie du retour. Tremble ſi tu rejettes un tel bienfait . . . Eh! quelles faveurs des Monarques peuvent balancer notre amour, ſa tendreſſe & le repos de ton cœur?

ISMEN.

Où ſuis-je?

SOPHRONIE, *allant à Iſmen.*

Dieu que j'implore! vous qui me l'avez donné pour pere, faites qu'il ne ſoit pas votre ennemi.... Epargnez-moi l'horreur de le croire au rang des réprouvés... Mon pere! oui, je l'oſerai prononcer ce nom... Il m'attendrit, il me proſterne à vos genoux; reconnoiſſez le Dieu que vous avez adoré ſi longtems. Il a choiſi ce moment pour vous rappeller; il n'attend qu'un ſoupir vers lui... Ah! faites que mon cœur vous aime autant qu'il le doit... J'oſ-

fre au ciel des vœux pour vous; ils feront entendus!... Que ce jour foit réfervé aux miracles. Pourquoi vous éloigner ? Redoutez-vous mes pleurs ? Mon pere.... Ah! je ne vous quitte plus; mes fanglots pafferont dans votre cœur....

ISMEN, *à part & fe détournant,*

Si je fléchis, que deviendrai-je?

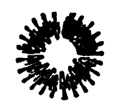
NICEPHORE.

Tu peux tout, & tu balances! S'il te faut une victime, prends ma tête. Je te dégage de tout ce que tu me dois. Que mon fils foit délivré, & je t'embraffe fous ces voûtes ténébreufes, & je vole au bucher en te béniffant....... Tu héfites, tu pâlis.......Ah, Sophronie! lifons tout notre malheur dans ces regards qui fe détournent.

(Ici l'on voit des foldats; les uns portent des flambeaux, les autres font armés de lances.)

ISMEN, *interdit à l'apparition de Clorinde.*

Clorinde s'avance.... Ah! gardez-vous de parler.... Soldats, éloignez ces deux criminels; que perfonne ne les approche. (*A part.*) Nature, ambition, vengeance, que de tourmens!



SCENE IV.

ISMEN, CLORINDE, *Suite de* CLORINDE.

CLORINDE.

Tu traites avec bien de l'inhumanité ces infortunés dont le ſexe & l'âge attendriroient tout autre que toi. N'es-tu Prêtre que pour avoir un cœur féroce, & n'offres-tu aux Dieux pour encens que les ſoupirs de ceux que tu tourmentes? Tu tiens Olinde dans les chaînes, je veux lui parler.

ISMEN.

Clorinde connoît ſon crime, & démande à le voir.

CLORINDE.

Fais-le conduire ici.... Je l'attends.

ISMEN.

Princeſſe! l'autorité qu'Aladin m'a confiée....

CLORINDE.

C'eſt par ſon ordre.... Obéis.

ISMEN.

Il eſt Chrétien; & vous daignez....

CLORINDE.

Clorinde n'eſt point faite pour répondre à tes pareils. (*A ſa Suite.*) Vous, qu'on me laiſſe.

(*Iſmen ſort.*)

SCENE V.

CLORINDE, *seule.*

UNE fausse honte a trop longtems enchaîné ma langue..... Que le lâche déguise en tremblant les sentimens de son cœur, une grande ame ennoblit jusqu'à ses passions.... Quoi! je verrois Olinde conduit à la mort, & je n'oserois qu'étouffer mes soupirs..... Quel est donc ce joug qui prétend me captiver? La liberté de mon être sera-t-elle subordonnée à des préjugés capricieux. Quoi! les accens de la haine & de la vengeance s'annoncent avec appareil à la face de l'univers, & pour dire *j'aime*, il faudra chercher l'ombre & le mystere!..... Ce cœur indépendant n'est point fait pour adopter ces misérables loix forgées par la servitude. Il me dit qu'Olinde est né pour moi; c'en est assez..... Je hasarderai tout pour lui.... Olinde est un Héros!... Ne tremble plus, mon cœur, ne crains point de t'offrir tout entier à ses regards....



SCENE VI.

CLORINDE, OLINDE, GARDES.

OLINDE, *dans le fond du Théâtre.*

Ne pourrai-je jouir de mes derniers inſtans!

CLORINDE, *aux Gardes.*

Eloignez-vous. (*Après un aſſez long ſilence.*) Eſt-ce toi? Eſt-ce-là le vengeur de la patrie? Voilà donc la récompenſe de tes exploits? L'outrage que l'on fait à ta gloire offenſe ceux qui en ont été les témoins. Tes mains valeureuſes portent des chaînes.

OLINDE.

Elles ne déshonorent que le coupable, elles ſont la gloire de celui qui ne les porte que pour une cauſe juſte.

CLORINDE.

Je viens les briſer. Crois-tu que Clorinde demeurera ſpectatrice inſenſible de tes revers? Ta cauſe eſt la mienne. Leve cette tête que j'ai vu ſi altiere au milieu des combats. Reconnois celle qui a bravé cent fois la mort à tes côtés. Elle veut te ſauver ou périr.

OLINDE.

Clorinde haſarderoit à me défendre contre un Pontife cruel, un Monarque irréſolu, un Peuple d'ennemis?.... Eh! qui t'excite à tant de généroſité?

CLORINDE.

Ne me le demande point, si ton cœur ne t'en instruit, si tu n'entends cette voix qui ne peut s'exprimer.....

OLINDE.

Tu sais que c'est le zele de ma religion qui me conduit à la mort.

CLORINDE.

A la mort! Toi!.... Tu me fais frémir:...Non, tant que ce bras soutiendra la lance des combats....

OLINDE.

Ta généreuse pitié pour un infortuné....

CLORINDE.

Que dis-tu? ma pitié.... Connois-moi toute entiere....... Je t'aime, Olinde, & mets ma gloire à t'en faire l'aveu. Heureuse, si joignant ma main à ta main triomphante, j'unissois mes destins aux destins d'un Héros. Tous deux guerriers, marchons sous les mêmes drapeaux. Nous combattrons, nous vaincrons ensemble..... Ne m'objecte point ta loi, mais parle, & Clorinde qui jusqu'ici ne s'est soumise à aucun joug, en adoptant le tien, ne sera plus libre de ne pas penser comme toi.

OLINDE.

Ah! Clorinde, noble Clorinde! Que ta pitié & ta tendresse ont droit de me toucher..... Laisse périr un malheureux, laisse...

CLORINDE.

Est-ce le secours de mon bras, est-ce mon amour

que

que tu dédaignes ?... Ma franchiſe eſt peut-être ma ſeule vertu, imite-moi....

OLINDE.

Adieu, Clorinde. Mon devoir & mon cœur m'entraînent vers la tombe.

CLORINDE.

Ton cœur!... Arrête..... Haïrois-tu celle qui ne peut que t'aimer ?..

OLINDE.

Moi! te haïr.... Le ciel m'eſt témoin de la reconnoiſſance dont je voudrois te payer..... Mais je n'ai qu'un cœur, il n'eſt plus à moi.

CLORINDE.

N'acheve pas, tu déchires le mien.... Mais quelle eſt donc celle qui a ſu me ravir un Héros tel que toi? Qu'a-t-elle fait de grand? Dis-moi ſon nom, ſon rang? Nomme-moi ſes exploits?

OLINDE.

Le bucher eſt l'autel qui doit nous unir.... C'eſt-là que doit périr l'objet de l'amour le plus tendre. Dans une heure la flamme te vengera de ta rivale & de moi. Nous ne formerons plus enſemble qu'une même pouſſiere. Ton ſecret ſera pour jamais enſéveli, & Clorinde oubliera le ſeul inſtant de foibleſſe qui ait ſurpris ſon cœur.... Adieu.

SCENE VII.

CLORINDE, *seule.*

ANÉANTIE dans l'abîme où je suis descendue, si j'existe encore, c'est pour sentir ma honte.... Je la repousse envain, elle m'accable.... Tout semble autour de moi m'écraser de son poids.... Cachez-moi, murs épais, cachez-moi, s'il se peut, à moi-même.... Clorinde! Ah! rassemble en ce moment toutes les forces de ton ame.... Il ne s'agit plus d'aimer, il faut te vaincre.... Dompte l'amour, dompte l'ennemi de ta gloire..... Comme il s'est dérobé!... Il brûle pour une autre, & ce cœur est encore à lui... Fuis, malheureuse Amante..... Ensevelis à jamais une passion fatale; ce fantôme que j'idolâtrois s'est évanoui..... Triste ardeur des combats, es-tu la seule qui du moins ne trompe pas?.. Ah! viens, viens donc au défaut du bonheur enflammer & remplir toute mon ame.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

(Le Théâtre représente une place publique en face de la grande porte de la Mosquée. On peut entrevoir l'intérieur du Temple. Un bucher est élevé au milieu de la place. Les barrieres forment un demi-cercle & contiennent la foule du Peuple qu'on doit appercevoir accourir & se presser en dehors. Dans l'enceinte se trouve la suite d'Ismen; elle environne le bucher.)

SCENE PREMIERE.

ISMEN, *sur le devant de la Scene.*

QUEL trouble me poursuit?... Il sembleroit que je suis la victime & que ce bucher me menace. Bravons les regards de cette multitude qui m'observe. C'est par un front dédaigneux qu'on lui annonce un Maître... Que ce Peuple se remplisse de la terreur des supplices. Il est né pour craindre, pour servir & pour adorer... Mais il fut un moment où Nicéphore alloit triompher de moi. J'ai résisté à cette foiblesse dangereuse qui crioit grace dans mon sein... Qui, moi! rentrer sous la chaîne des Chrétiens, reprendre un culte que j'abhorre, ramper sous une loi dure, fléchir sous un Dieu que j'ai trop d'intérêt à rejetter. . . . Cependant ce cruel vieillard est venu m'empoisonner l'ame.... tout, jusqu'à la vengean-

ce, devient amer à mon cœur. . . . . . Il périra dans l'ombre, & son superbe fils, cet ennemi secrettement élevé contre moi, va tomber en poudre. . . . Dans la carriere où je suis entré, il ne faut point reculer d'un pas. Eh! qu'ai-je à craindre ou des Dieux ou des hommes? Ils se taisent. Ma fureur est juste. Ils m'ont laissé ignorer que je suis pere. Ils ne m'ont rendu ma fille qu'après lui avoir appris à me détester..... Elle ne périra point... J'effrayerai seulement ses regards de l'appareil du supplice & saurai bientôt la forcer à penser comme moi. La mollesse d'une cour voluptueuse fera plus sur elle que l'aspect de la mort. Quelques tems d'épreuves au milieu du luxe & des plaisirs, au milieu d'un monde dont elle ne soupçonne pas encore les attraits, me la rameneront soumise.... Elle ignore ses charmes & sa propre sensibilité. Tout m'assure d'elle... Peut-être qu'un jour elle deviendra mon plus ferme appui auprès du Sultan.

SCENE II.

ISMEN, OLINDE, SOPHRONIE, GARDES ET PRETRES.

(*Les Barrieres s'ouvrent, des Gardes & des Prêtres amenent Olinde & Sophronie enchaînés.*)

OLINDE.

Le voici ce bucher, Sophronie! est-ce-là l'autel qui devoit nous unir? Est-ce-là la flamme qui

devoit embraser nos cœurs d'ardeurs mutuelles? L'amour me promit d'autres nœuds.... Si longtems séparés & réunis aujourd'hui pour la mort... Pleurée de tous, toi seule ne te plains point... C'est ta destinée qui m'afflige; ce n'est pas la mienne, puisque je meurs à tes côtés... Ah! dis-moi, chaste Amante; te sens-tu la force d'endurer ce supplice? Il ne m'est affreux que pour toi.

SOPHRONIE.

Mon cher Olinde! le ciel en ce moment m'éleve au-dessus d'une mortelle. Je ne demande qu'à souffrir pour exposer aux yeux de ce peuple la constance qu'un Dieu a daigné m'accorder. Il me semble déjà voir une même couronne suspendue sur nos têtes, & nos ames dégagées des liens terrestres s'envoler ensemble dans le sein du même pere.

OLINDE.

Que cette mort seroit pour moi une mort heureuse! que mes souffrances me sembleroient douces & fortunées, si j'obtenois que je pusse, le cœur pressé sur ton cœur, exhaler mon ame avec la tienne, & confondre ainsi nos derniers soupirs!

SOPHRONIE.

Ami! l'état où nous sommes demande d'autres pensées, & sur des objets plus importans. Que ne t'occupes-tu plutôt à rappeller à ton esprit ce Dieu magnifique qui prodigue ses largesses à ceux qui meurent pour sa loi... Aspire avec joie au séjour de sa gloire. Regarde le ciel, vois comme il est brillant!.... Regarde le soleil, cette image du Très-haut; il nous invite à nous élancer

vers lui ! Par de-là ces cieux qui nous environnent, vois-tu ce monde étonnant, ce monde de félicités, qui déjà luit & qui s'ouvre... Suis-moi !

(*Elle marche au bucher.*)

OLINDE.

Fuyons de la vie. Ismen s'avance.

SOPHRONIE.

Lui !

OLINDE.

Détournons nos regards & prions pour nos bourreaux.

ISMEN, *saisissant Sophronie par la chaîne, & la séparant d'Olinde avec effort.*)

Demeure.

SOPHRONIE, *jettant un cri.*

Olinde ! On me sépare de toi... Ah !

ISMEN, *aux Satellites.*

J'ai dégagé la vérité des ombres qui l'ont obscurcie. Apprenez qu'Olinde est le coupable. Je suis leur juge ; je le condamne seul à périr dans les flammes.

SOPHRONIE, *à Ismen.*

Laissez-moi, laissez-moi le suivre... Je ne veux que mourir.

ISMEN, *à Sophronie.*

La grace que je t'annonce, doit te présager l'heureux avenir que ma bonté te réserve.

OLINDE, *se retournant.*

Qu'ai-je entendu ! est-il vrai ? La pitié pour So-

phronie descend dans ton cœur; heureux miracle!... Ismen! puisque tu sauves l'innocence, j'oublie tous tes crimes. Je rends grace à mon sort, à toi. O fortuné moment! je te bénis....

SOPHRONIE.

Trop foible Olinde! quelle joie t'égare! Je perds une éternité heureuse. Un moment dans ces flammes n'est-il pas préférable?...Il me faudra vivre en sa puissance.

OLINDE.

Tu vivras pour le changer. Le Dieu qui connoît tes vertus a veillé sur tes jours. Il a ses desseins..... Te résistera-t-il? A toi! Non, le ciel parle & te réserve le pouvoir de le toucher.... tu consoleras mon pere.

SOPHRONIE.

Ton pere, hélas!..... L'infortuné vieillard est descendu dans nos cachots & n'a pu amollir son ame. Que pourrai-je? Il expire peut-être à cette heure sous ces voûtes ténébreuses que nous venons d'abandonner.

ISMEN, *aux Satellites.*

Hâtez-vous d'appaiser le ciel & le Monarque qui regne par lui.

OLINDE.

Nicéphore en la puissance du barbare!... O mon Dieu! mourons. (*Il monte sur le bucher.*)

ISMEN.

Serrez ses liens; vous, ministres de la loi! approchez.... (*On allume les torches.*) Portez ici les flambeaux.

SOPHRONIE, *s'élançant au-devant des bourreaux.*

Arrêtez.... Il manque une victime.

ISMEN, *la maîtrisant avec force.*

Vains efforts d'un fanatisme que tu abjureras bientôt...

SOPHRONIE.

Laissez-moi... Olinde, je te rejoins.....

ISMEN.

Oses-tu me désobéir...

SOPHRONIE.

Au nom de ma mere, laissez sa fille retourner à elle... Elle me tend les bras... Elle m'appelle loin de ce monde.

ISMEN, *aux satellites.*

Que la flamme l'environne; qu'elle étouffe sa voix & me dérobe ses regards odieux! (*Il arrache un flambeau des mains d'un satellite & met le feu lui-même au bucher.*).

OLINDE, *tournant la tête vers son Amante.*

Sophronie, je te vois encore! Adieu, adieu pour la derniere fois. Nous ne devions pas vivre ensemble sur la terre... C'est dans le sein d'un Dieu éternel & juste que je t'attends.

SOPHRONIE, *tombant à genoux les bras tendus vers lui.*

Nous serons réunis, Olinde! Je sens que je vais expirer avec toi.

SCENE III.

CLORINDE, *& les Acteurs précédens.*

(*Les Barrieres s'ouvrent avec un grand tumulte. Clorinde s'avance avec rapidité, & remplit le cercle de toute sa suite. De loin elle fait signe de sa lance, & lorsqu'elle est à portée d'être entendue, elle s'écrie d'une voix forte & majestueuse.*)

CLORINDE.

ECARTEZ ces flambeaux! éteignez ces brandons allumés! Que tout demeure suspendu. C'est Clorinde qui l'ordonne au nom de votre Roi.

ISMEN.

Moi seul dois ici parler & commander en son nom... Je vous défends...

CLORINDE.

Obéissez...... (*Les soldats de Clorinde éteignent la flamme.*) O scene affreuse & révoltante! Le défenseur de la patrie lâchement garotté & sur le point d'être brûlé par la main des Prêtres. . . L'indignation m'enflamme. Est-ce bien-là Olinde?

OLINDE.

Ces momens sont sérieux, Clorinde! Garde-toi de les troubler. Mon poste est plus glorieux ici

qu'au milieu des combats. Mourir n'eſt pas le plus grand malheur... Laiſſe-moi remporter la victoire, & ſi ta grande ame brûle de ſe montrer, oſe protéger Sophronie contre ſon propre pere, & vole arracher le mien aux cachots où la mort l'attend loin de moi.

CLORINDE.

Qu'entends-je? ſon pere! & le tien...

OLINDE.

Eſt Nicéphore, un vieillard débile qui va périr, hélas! dans les ſouterreins de la moſquée.

CLORINDE, *à une partie de ſa Suite.*

Courez le délivrer, & qu'à l'inſtant on l'amene à ſon fils.

ISMEN.

Clorinde! reſpectez mon miniſtere? Songez que vous êtes devant ce peuple qui demande un ſang criminel... Redoutez.

CLORINDE.

Tremble toi-même!

ISMEN.

Téméraire! fuyez de ces lieux marqués du ſceau de la vengeance céleſte. Egarée par une aveugle pitié, craignez de profaner la ſainteté de ces inſtans redoutables. Vous n'ignorez pas le pouvoir ſuprême dont je ſuis revêtu. Miniſtre des autels & du trône, les cauſes divine & humaine ſont remiſes entre mes mains. Elles ne ſeront point trahies. Ne me forcez pas à les défendre contre vous.

CLORINDE.

Imposteur ! Ma voix suffiroit à te confondre, mais ton audace excite ma pitié... Tiens, voilà l'ordre de ton Roi, & la grace de ces deux victimes. Innocens ou coupables, elle m'est accordée. C'est moi qui viens te la confirmer.

ISMEN, *prenant le papier.*

(*A part.*) Je te reconnois, foible Aladin. (*Haut.*) Ainsi vous avez pu surprendre le Monarque... mais non, l'Arrêt est irrévocable ; je suis l'interprête de sa volonté ; elle ne peut se manifester que par moi. Je saurai tenir pour lui-même ce qu'il doit à la Divinité.... Peuples, tremblez ! elle tonne, elle menace encore du fond de cette mosquée, & les calamités suspendues sont prêtes à retomber sur vous. Peuples, frémissez ! tandis que nous délibérons, l'ennemi est aux portes de la ville. Un instant de plus, & nos murs tombent, & ces palais sont en feu, & le fer moissonne vos femmes & vos enfans. Que vos cris repoussent la colere des cieux ! Pour détourner la foudre, pressez le sacrifice que le Prophete exige. (*On entend une rumeur mêlée de différens cris, & le Peuple paroît s'animer.*) Soldats ! & vous, Ministres des Autels, venez, approchez les flambeaux. Que craignez-vous ? Embrâsez ce bucher ; c'est la voix du Peuple, c'est celle de Dieu même qui vous l'ordonne.

CLORINDE, *s'avançant à la tête de ses troupes.*

Gardez-vous d'oser....

ISMEN, *ſoulevant le peuple.*

Tombez en ma préſence, profane étrangere; & vous, Peuple, vengez mes droits!... Frappez.... Exterminez... (*Le Peuple ému ſe précipite en foule.*)

CLORINDE, *avec courroux.*

Ton audace a laſſé ma conſtance... Tu appelles la révolte. C'en eſt trop, cede ou frémis.

ISMEN.

Que je cede! (*Il ſaiſit un flambeau & porte la flamme au bucher.*) Eh quoi! vous reſtez... Avançons, forçons cette femme impie; que la flamme & le fer... (*Le Peuple fait un grand mouvement.*)

CLORINDE, *étend le bras avec la rapidité de l'éclair & le perce de ſa lance.*

Elle t'arrache la vie, monſtre furieux.... expire.

ISMEN, *faiſant trois mouvemens, le flambeau à la main & tombant.*

Ah!

SOPHRONIE, *elle ſe jette ſur le corps d'Iſmen.*

Mon pere! (*La Suite de Clorinde fait une évolution rapide autour du bucher & s'apprête à combattre.*)

CLORINDE.

Amis! j'ai frappé le chef, balayez ce reſte vil, trop indigne de mes coups. Diſperſez ce bucher, & que ſes débris nagent dans le ſang des bourreaux qui l'ont dreſſé. Laiſſez approcher le peuple; qu'il voie le bras vengeur, arbitre du ſalut d'Olinde &

prêt à le défendre, s'il le faut, contre tous les Dieux. (*Les barrieres ſe rompent, les Prêtres fuyent, l'enceinte ſe remplit d'un peuple tumultueux. On délie Olinde; on diſperſe le bucher.*) (*Clorinde continue avec l'éclat de l'héroïſme, & ſemblable à une Divinité guerriere.*) Peuple! je ſuis Clorinde: je viens dans ces lieux pour défendre avec vous vos Etats & une Religion qui nous eſt commune. Ce bras ſervira votre cauſe, ſoit ſur le champ de bataille, ſoit dans l'enceinte de ces murs.... S'il eſt des Dieux qui protegent l'impoſture, qui favoriſent Iſmen, qu'ils s'expliquent, qu'ils faſſent gronder leur tonnerre à l'inſtant même.... Je les appelle tous contre moi & les défie: mais non, tous applaudiſſent au trépas du fourbe qu'a puni ma juſtice....

OLINDE.

Ah, Clorinde! c'eſt toi qui me ſauves de la mort!

CLORINDE.

Quel lâche abandon te l'a fait deſirer? Tu ſais vendre ta vie dans les batailles, & ta valeur ici reſte enchaînée!

OLINDE, *allant à Sophronie.*

Sophronie! Ah, quelle douleur eſt dans ton ame & ſe peint dans tes yeux!

SOPHRONIE.

Aidez-moi à le ſecourir! Il faut le ſoulever. (*Des ſoldats ſoulevent Iſmen & le poſent ſur quelques débris du bucher.*) Tâchons d'arrêter ſon ſang. Son ame expirante s'arrête ſur les lèvres. Il ne lui faut qu'un

moment, & ce moment ſuffit pour l'Éternité.... O ſuprême clémence, accorde-moi ſoixante années de douleur ſur cette terre d'exil, & daigne l'abſoudre en ce dernier inſtant.... Mon pere! mon pere! Il ouvre les yeux. M'entendez-vous, mon pere?... Tournez vos regards vers les cieux. (*Avec un ſentiment profond.*) Mes larmes ont appellé les ſiennes... Il pleure, Olinde... Une larme coule... il eſt juſtifié.

SCENE IV.

NICEPHORE *& les Acteurs précédens.*

NICEPHORE, *conduit en triomphe.*

DIEU de Jéruſalem, je te reconnois! O mes enfans!..... Mais quel objet de terreur & de pitié.

OLINDE.

Approchez-vous de lui, mon pere; uniſſez vos prieres aux nôtres. Appellez ſur cet infortuné la grace du ciel.

NICEPHORE, *avec grandeur.*

Son état me fait oublier ſes forfaits. (*Il lui poſe la main ſur le front & lui prend une main.*) Iſmen! un ſeul mot, & tu répares ta vie. Rappelle ce Dieu que tu as ſervi dans l'innocence du premier âge. Il eſt miſéricordieux. Implore ſa clémen-

ce, il va t'ouvrir son sein. Sois repentant, sois Chrétien.

ISMEN, *avec un douloureux effort, & d'une voix entrecoupée & mourante.*

Hélas! il n'est plus tems de l'être. Ce Dieu me fait frémir.... Je ne demande que le néant, & crains trop qu'il me soit refusé.... L'horreur m'environne, & c'est vous qui me secourez...... O ma fille!

NICEPHORE.

Que Dieu te pardonne, comme nous te pardonnons! Nous te plaignons, nous prions pour toi.... Nous haïrois-tu encore?

ISMEN.

Que me rappellez-vous? C'est un autre que moi qui vient de me succéder. Ismen vivant est un spectre qui me glace d'effroi. Qu'il s'éloigne.... Le flambeau qui m'éclaire me montre ce que j'étois. Ah! que n'ai-je eu plutôt le regard d'un mourant! (*Il éleve un peu plus la voix, & Clorinde qui s'approche, se trouve à la tête du peuple & des soldats, ensemble confondus.*) Clorinde! toi qui dans cet instant redoutable parois devant moi comme l'Ange de la mort, reçois l'aveu que je dois faire publiquement. Aucun d'entre les Chrétiens n'est coupable du viol de la mosquée... Mes mains ont déchiré cet Alcoran pour en rejetter sur eux toute la vengeance. . . Incrédule. . . Hypocrite.... Barbare... En opprimant les hommes, c'est moi que j'ai trompé.

SOPHRONIE, *pouſſant un cri douloureux:*

Il ſe meurt! (*Elle ſe met en prieres, tandis qu'Olinde eſt attaché au mourant & le ſoulage avec ſon pere.*)

CLORINDE, *au Peuple.*

Témoins de ſon dernier aveu, allez porter au Roi ce que vous venez d'entendre. Que le reſte du Peuple en ſoit inſtruit. (*Aux ſiens.*) Vous, ſéparez-les de ce corps qui va ſe glacer. (*On emporte le corps d'Iſmen.*) Olinde! je te rends à ton pere, à Sophronie. Allez enſemble rejoindre l'armée de Godefroi. Aladin craint de garder près de lui tant de vertus unies. La foule des Chrétiens doit ſortir des frontieres de la Paleſtine. Tel eſt l'ordre d'un Monarque abſolu. Il ne garde dans ſon Empire que le ſexe qui a la foibleſſe pour partage & les timides enfans. Partez ſous l'eſcorte des miens. Ils vous ſauveront de toute main perfide.

NICEPHORE.

Révolution inattendue! Mon fils! O ma fille! vous vivrez époux.

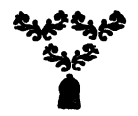
OLINDE.

Magnanime Clorinde! mes regards confus n'oſent ſe lever vers toi!...

CLORINDE.

Fuis, Olinde, fuis! la fortune nous nomme ennemis. C'eſt à moi, s'il ſe peut, de dédommager les Sarrazins de ta perte. Je ne me vengerai que trop peut-être ſur cette armée qui t'arrache aux anciens compagnons de tes exploits. Mais vous, deſtinée terrible & meurtriere, deſtinée aveugle, qui préſidez au ſort des batailles, qui, dans l'horreur des combats, précipitez les Guerriers l'un contre l'autre.... ah! gardez-vous du moins de m'oppoſer Olinde.

Fin du cinquieme & dernier Acte.



NATALIE,

DRAME

EN QUATRE ACTES.

PERSONNAGES.

DE CLUMAR, *ancien Capitaine de Vaisseau.*

DE FONDMAIRE, *retiré du Service.*

AGATHE, *jeune Demoiselle.*

NATALIE.

VERBERIE, *homme attaché à de Fondmaire.*

CHRISTINE, *Nourrice d'Agathe.*

DOMESTIQUES.

La Scene est dans une maison de campagne, à quinze lieues de Paris.



NATALIE

NATALIE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DE CLUMAR, CHRISTINE.

DE CLUMAR.

FERMEZ la porte, Christine; que personne ne nous interrompe.

CHISTINE, *va fermer la porte.*

La voilà fermée, Monsieur; vous pouvez parler.

DE CLUMAR.

Parlons bas.... il y a long-tems que tu ne m'as rendu compte de ma chere Agathe.

CHRISTINE.

Monsieur, elle est toujours bonne, affable, complaisante, & chaque jour plus aimable, elle est tous les jours plus aimée.

DE CLUMAR.

Je sais cela aussi bien que toi.... mais c'est toute autre chose que je te demande.... tu ne me dis

point de quel œil elle regarde Monſieur de Fondmaire.

CHRISTINE.

Monſieur de Fondmaire?...

DE CLUMAR.

Oui; Monſieur de Fondmaire... il eſt venu s'établir ici preſque contre mon gré; mais dans la ſuite, j'en ai été très-charmé.... c'eſt un fort honnête homme.

CHRISTINE.

Oh! oui... plein d'égards & de reſpect pour Mademoiſelle.

DE CLUMAR.

Et d'amour, n'eſt-il pas vrai?

CHRISTINE.

Je le crois, à ne point vous mentir... mais c'eſt un amour qui ne reſſemble point à un autre.

DE CLUMAR.

Comment?

CHRISTINE.

Tenez; il aime Agathe à-peu-près comme vous l'aimez.

DE CLUMAR.

Qu[illegible]u? Lui, l'aimer comme moi!... non, non; [illegible]mant qu'il peut être, ma tendreſſe eſt au-de[illegible]de la ſienne, au-deſſus de tout... mais t'apperçois-tu qu'Agathe réponde un peu à ſes ſoins?

CHRISTINE.

Elle a pour lui de l'estime.... elle l'écoute parler avec un intérêt assez vif. Elle chérit sa conversation, & parle souvent de ses vertus; mais je ne crois point, malgré cela, qu'elle ait pour lui de ce qu'on appelle de l'amour.

DE CLUMAR.

Et sur quoi as-tu remarqué ce que tu me dis?

CHRISTINE.

C'est que dans les divers amusemens que la gaieté générale autorise, elle est un peu familiere avec lui.

DE CLUMAR.

Eh bien! cela prouveroit, au contraire....

CHRISTINE, *secouant la tête.*

Non... je me souviens que, lorsque l'on aime, on est timide & réservée. Elle a trop de confiance pour nourrir le germe de quelque foiblesse.

DE CLUMAR, *avec joie.*

Bon, ma chere Christine; je suis content. Je redoutois le cœur d'Agathe. L'amour a causé tant de malheurs à ma triste famille! Prends garde que dans vos entretiens rien ne t'échappe. Tu possedes le secret de sa naissance; ce secret m'est plus cher que la vie. Ne le trahis point, & mes bienfaits...

CHRISTINE.

Vous m'en avez comblée. Je bénis le jour où l'on m'apporta cette enfant... mais quand elle me parle de sa mere, j'ai peine à ne me point troubler.

DE CLUMAR.

Garde-toi de te démentir... tu ne blesses point la vérité. Ma fille infortunée n'est plus, sans doute.... Eh! dis-moi, si ma femme n'avoit pas adopté cette enfant, si elle ne l'avoit pas substituée au dernier fruit de notre mariage, que le ciel venoit de nous enlever, tu le vois, aujourd'hui seul & comme dans un désert, où seroit l'espoir de ma postérité? Je finirois tristement ma vie, & mon Agathe, pourvue des plus rares, des plus excellentes qualités, sans nom, sans rang, orpheline, livrée à l'opprobre, se verroit séparée de la société. On a la cruauté d'humilier une enfant inconnue: mais, sous le nom de ma fille, elle est à l'abri de ce dédain injuste. Elle me tient lieu de sa mere que j'aimois tant. Ce rejetton chéri la rappelle à chaque instant dans mon cœur, & sans lui, Christine, sans lui, je serois mort de douleur, il y a longtems.

CHRISTINE.

Je vous avouerai cependant que je sens quelquefois des remords. Je me reproche de leur avoir annoncé cette mort qui est fausse; car, enfin, c'étoit leur enfant. Ils me l'avoient confiée. Ce jeune homme....

DE CLUMAR.

Va, Christine, n'aie point de remords.... il ne méritoit pas d'être pere. Le lâche n'a pas conduit ma fille au pied des autels. Il eût abandonné cette enfant, il l'eût laissé périr.... & le barbare n'a-t-il pas délaissé la mere? Va, le libertin n'est qu'un homme cruel.

CHRIS-

CHRISTINE.

Qui l'eût dit, aux témoignages de sa tendresse?

DE CLUMAR.

J'arrivai trop tard pour le punir.... hélas! ma fille étoit la beauté, la candeur, l'innocence même. Elle n'étoit pas dans un âge à connoître & à fuir le danger. Victime crédule & malheureuse, elle n'a vu le précipice qu'en y tombant....

CHRISTINE.

Il me semble encore le voir baignant de larmes les mains de votre fille. Il l'appelloit son épouse. Elle tenoit son enfant. Il les pressoit toutes deux dans ses bras. Cette mere tendre lui sourioit tristement, & répétoit toujours avec amertume, que le souvenir d'un pere & celui d'une mere troubloient seuls toute sa joie!

DE CLUMAR.

Arrête, Christine, arrête; ménage ce cœur; il est assez déchiré.... Quoi! s'il étoit possible de le rencontrer, tu ne pourrois le reconnoître?

CHRISTINE.

Non, Monsieur; je ne l'ai vu qu'un instant, le soir, à la lueur d'une lampe, & dans un désordre extrême.

DE CLUMAR.

Le perfide! il ne l'aimoit pas; il l'a dérobée à toutes mes recherches. S'il l'eût aimée, il seroit venu porter à mes pieds son repentir & ses larmes... Je lui aurois pardonné... Ah! je ne veux plus penser à lui.

CHRISTINE.

Mais notre prompt départ pour l'Amérique...

DE CLUMAR.

Aura fatisfait fes intentions coupables.... Suborneur & riche, il l'aura confondue parmi... ah! je frémis. Abandonné à de ftériles regrets, je la vois toujours errante & malheureufe, & ne fongeant plus même qu'elle a un pere qui gémit loin d'elle.

CHRISTINE.

Vous avez un objet de confolation dans Agathe. Depuis dix-fept années que vous lui prodiguez des bontés de pere, vous en avez bien mérité le nom.

DE CLUMAR.

Qui pourroit me le difputer? Mes droits font entiers... Elle m'appartient... je l'aurai élevée, je l'aurai fauvée de la honte. Elle n'aura point à rougir. Je lui tranfmettrai mon nom & ma fortune... Vous le voyez, Chriftine; le ciel a béni notre projet. Je fuis heureux par Agathe, comme elle l'eft par moi.

CHRISTINE.

Et vous penfez fûrement à l'établir bientôt?

DE CLUMAR.

Il eft de mon devoir de lui affurer un fort fortuné... quoi qu'il en foit, veillez toujours à ce qu'aucun mot imprudemment placé ne donne l'apparence de la plus légere contradiction... Vous connoiffez le fond de mon cœur; mes intentions font droites. *Avec fentiment.*) Ne m'ôte pas le doux nom de pere, & ne fais point à la fois deux infortunés.

CHRISTINE.

Ce secret mourra avec moi. . . je vous l'ai juré, & je renouvelle ici mon serment.

DE CLUMAR.

Va, & laisse-moi.

SCENE II.

DE CLUMAR, *seul.*

DANS mes premiers transports, j'aurai trop donné à l'indignation... je leur ai peut-être ôté la voie qui pouvoit les ramener à moi. . . Ah! pourquoi ne sont-ils pas venus tomber entre mes bras.... mais il faudroit peut-être que je fusse dans leur cœur pour les juger... ai-je pu aussi abandonner ma fille? J'ai couru les mers, tandis que ma place étoit auprès d'elle... Fortune! tu m'as comblé de tes faveurs: mais j'ai perdu le seul trésor dont mon cœur étoit véritablement jaloux. Fortune! toutes tes faveurs sont vaines... ah! qui pourra payer les douleurs que cet homme barbare m'a fait souffrir?..



SCENE III.

DE CLUMAR, DE FONDMAIRE.

DE FONDMAIRE.

Eh bien, cher papa, avez-vous fait enfin toutes vos réflexions ?

DE CLUMAR.

Vous êtes aussi pressant qu'aimable... vous mettez dans vos discours une vérité sans apprêt... pardonnez à mon âge ; c'est celui où l'on agit avec une sage lenteur. Elle ne s'accorde pas toujours avec la vivacité d'un jeune homme.

DE FONDMAIRE.

Pourquoi ne pas dire d'un amant ?

DE CLUMAR.

Ce mot me coûte à prononcer. Le nom est commun ; mais ceux qui en sont dignes sont bien rares.

DE FONDMAIRE.

Vous devez me connoître. Je me suis montré tout entier à vos regards ; vous vous êtes informé de ma famille, de ma conduite, de mon bien....

DE CLUMAR.

Je n'ai rien à dire là-dessus ; mais Agathe... elle est bien jeune.

DE FONDMAIRE.

Ce n'eſt point là un obſtacle.

DE CLUMAR, *avec intimité.*

Ecoutez... Je ne ſais point diſſimuler avec vous. Je vais vous parler franchement. Apprenez que je vous adopte... dès qu'elle vous aura nommé, tout ſera conclu... Mais il faut auſſi qu'elle vous nomme...

DE FONDMAIRE.

Je n'en demande pas davantage.

DE CLUMAR.

C'eſt que je crois que vous ferez ſon bonheur, au moins?

DE FONDMAIRE.

Si je le ferai!

DE CLUMAR.

Vous l'aimerez bien, ma chere Agathe? vous l'aimerez bien?... Vous me le promettez, dites?...

DE FONDMAIRE.

En douteriez-vous?

DE CLUMAR.

Aimez-la pour l'amour de moi... ſi vous ſaviez... j'ai eu tant de plaiſir à la voir croître ſous mes yeux! elle eſt douce, gaie, naïve, careſſante. (*En ſoupirant d'un ton un peu chagrin.*) Vous allez me l'enlever.

DE FONDMAIRE.

Nous vivrons toujours ſous vos yeux.

DE CLUMAR.

Ah! bon... bon... répétez-le moi & tenez-moi surtout parole. Vous êtes donc, là, sincérement épris de ses charmes?

DE FONDMAIRE.

De ses charmes! Sans doute, eh! qui ne le seroit pas? Mais vous pouvez ajouter, de ses vertus. Mon amour n'est pas celui qu'enfante le desir. A *dix-huit* ans elle a (vous en conviendrez) cette raison que l'on ne possede pas toujours à trente. J'adore la douceur de son caractere, la beauté & la noblesse de son ame.

DE CLUMAR.

Tenez, quoique son pere, j'unirai volontiers mon éloge au vôtre... si le ciel me retiroit ce don qu'il m'a fait en sa clémence, je ne tiendrois plus à rien sur la terre, & j'aimerois autant mourir... (*Le regardant fixement.*) Mais répondez-moi; vous m'avez ensorcelé, je crois...

DE FONDMAIRE, *souriant.*

Comment donc?

DE CLUMAR.

En me faisant conclure le bail de ce nouveau corps de logis. C'étoit une bonne petite famille que je voulois & non voisinage de garçon. Je vous l'avouerai, je ne me soucieis pas trop de vous louer. Vous m'avez endormi avec l'histoire de vos tantes, pour lesquelles ce logement étoit convenable, & que je n'ai point encore vu paroître... Tout cela étoit ruse d'amant; convenez, convenez...

DE FONDMAIRE.

Il est entré quelques ornemens; mais j'attends effectivement une de mes tantes; & vous pardonnerez...

DE CLUMAR.

J'ai eu beau vous tenir un prix extravagant; tout cela s'est signé & je ne sais comment.

DE FONDMAIRE.

Vous signerez encore, je l'espere...

DE CLUMAR, *en lui tendant la main.*

De tout mon cœur, car je crois bien n'avoir jamais à me repentir de mon choix.

DE FONDMAIRE, *s'inclinant.*

Vous trouverez en moi un fils tendre & respectueux; (*D'un ton moins sérieux.*) &, si je ne me trompe, vous verrez réaliser sous vos yeux la bonne petite famille que vous desiriez tant.

DE CLUMAR.

Mon ami, mon cher ami... Cependant... si vous pouviez différer.

DE FONDMAIRE.

Que dites-vous? Depuis quatre mois je me suis fait les plus violens efforts... quatre mois sont bien longs, quand on aspire à la possession de ce que l'on aime.

DE CLUMAR.

Oh! la décence ordonnoit au moins ce tems.

DE FONDMAIRE.

D'accord, mais auſſi c'en eſt aſſez... le ſéjour de Paris m'eſt devenu inſupportable. Ses plaiſirs ne ſont plus à mes yeux que des folies inſipides. J'ai ſoulagé l'exil que vous m'aviez d'abord impoſé par de fréquens voyages, & chaque fois je remportois avec moi une impreſſion plus profonde de ſes vertus. Enfin, ne pouvant plus la quitter, je ſuis venu habiter le bâtiment que *vous m'avez loué, réſolu* d'y mourir de chagrin, *ſi je ne* puis y vivre le plus fortuné des hommes.

DE CLUMAR.

Vous me rappellez bien ce tems où je preſſois avec tant de chaleur le ſeul joug que mon cœur ait volontairement porté. La félicité de quelques inſtans ſembloit alors devoir s'étendre ſur toute ma vie. Que j'étois loin d'appercevoir le fil des évènemens qui m'attendoient! J'ai paſſé trente années à diſputer la fortune au milieu des mers. Je travaillois pour le bonheur d'une épouſe adorée... Aurois-je cru dans ce tems, venir un jour, ſans *elle*, repoſer ma vieilleſſe dans ces environs?.. ô *fatalité*.... mais ſilence, mon cœur, ſilence! n'ai-je point fait vœu de ne plus y penſer.

DE FONDMAIRE.

Ne cachez point des regrets qui font l'éloge de votre ſenſibilité... Il y a long-tems que vous avez fait cette perte?

DE CLUMAR.

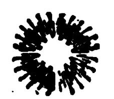
On appelle long-tems ce qui me semble hier. Ce sont ces jours de fêtes qui me paroissent des jours reculés. Pourquoi celui de la douleur me poursuit-il sans cesse ?

DE FONDMAIRE.

Vous aviez une autre fille, dit-on, & dans le même tems vous l'avez perdue ?...

DE CLUMAR, *troublé*.

Perdue !... Oui, Monsieur... oui je l'ai perdue... mais faites-moi grace. Je ne parle jamais de cela : il est des playes qu'on ne peut ni guérir, ni toucher... Voici mon Agathe... Vous voulez une décision, j'y consens... elle embellit chaque jour !... Elle se met bien, voyez ! ... avec quelles graces simples... c'est toujours elle en tout.



SCENE IV.

DE CLUMAR, AGATHE, DE FONDMAIRE.

(*Agathe est dans le fond du théâtre.*)

DE CLUMAR.

APPROCHE, ma chere enfant, approche. . . embrasse-moi, (*Agathe embrasse son pere.*) mets-toi-là; (*Il la fait asseoir.*) (*Ils s'asseyent ensuite.*) nous avons besoin de converser tous trois sur un sujet que nous ne pourrons jamais résoudre sans toi.

AGATHE.

Mon cher papa, me voila toute disposée à vous écouter.

DE CLUMAR.

Ma fille! je connois ton caractere. Il est loin du mensonge de ces coquettes qui s'étúdient à prolonger l'esclavage de ceux qui doivent devenir leurs époux... Voici un galant homme, pour qui je me suis apperçu que tu avois déjà de l'estime. . . il demande ta main. En te choisissant pour remplir des devoirs aussi essentiels que ceux de femme, il te marque une confiance qui honore ton âge. . . vois si la tienne peut y répondre.

DE FONDMAIRE, *se levant avec un certain trouble & se penchant avec respect.*

Mademoiselle, le sentiment se devine beaucoup mieux qu'il ne s'exprime; mon cœur flotte entre la crainte & l'espoir, & dût-il être cruellement détrompé, il faut qu'il se déclare. Tous mes pas n'ont eu pour objet que de me rapprocher de vous; mais je ne me contente plus du bonheur de vous voir. L'idée que je me suis faite de la plus douce union... dites un mot & je vois tout en beau dans la vie. Ce sentiment que vous avez fait naître, vivra autant que moi. Vous pourrez le faire taire, mais jamais l'effacer.

AGATHE, *après un court silence.*

Monsieur, votre choix auroit de quoi me donner de l'orgueil! Je vous remercie des sentimens que vous avez pour moi: je ne les vois pas d'un œil indifférent...

DE FONDMAIRE, *avec transport.*

Ah! que vous me ravissez!..

AGATHE, *avec une douceur sérieuse.*

Ecoutez-moi, Monsieur... plus le consentement d'un pere vous autorise, plus je dois me garder de moi-même & ne rien laisser achever qui ne se rapporte au bien de chacun en particulier; j'ai pour vous la plus sincere estime, &, si j'ose le dire, l'amitié la plus vraie; mais je me vois obligée en même tems de vous déclarer que je me suis décidée à ne jamais prendre d'époux. (*Montrant son pere.*) Voilà celui à qui je voue tous les instans de ma vie. Ils lui seront entiérement consacrés. Pourront-ils ja-

mais m'acquitter de tout ce que je lui dois. (*Se penchant vers son pere, avec tendresse & respect.*) Non, mon pere, non, je ne vous quitterai pas au moment où je puis vous servir & consoler votre solitude. J'espere par mes soins en adoucir tous les ennuis. C'est à présent que je puis vous être utile : vous me verrez constamment occupée de ce fortuné devoir. Vous avez passé une partie de votre vie à m'élever : vous-même avez pris soin de mon enfance, mon éducation est votre ouvrage & j'irois aujourd'hui vous abandonner !

DE FONDMAIRE, *avec une certaine vivacité.*

Eh, Mademoiselle ! qui parle d'abandonner ce bon pere ? Ne puis-je partager avec vous ce devoir dont votre belle âme s'occupe ; en associant mon sort au vôtre, je suis loin de vouloir déranger le plan de votre vie, elle sera la leçon de la mienne. Gardez-vous d'appréhender que nos liens puissent attiédir des sentimens aussi légitimes, & depuis quand les plus saints nœuds détruisent-ils d'autres vertus ? .. ah ! si vous n'avez point d'autres obstacles j'espere bien de les vaincre.

AGATHE.

Monsieur, une fatale expérience prouve que l'attachement à un époux détourne facilement de celui qu'on avoit pour ses parens les plus chers ; trop d'exemples inattendus justifient mes craintes, & je dois me garantir...

DE CLUMAR, *d'un ton pénétré.*

Mon enfant, penses-tu que je te laisserai consom-

mer un tel ſacrifice? Non, chaque âge doit remplir ſa deſtination, & nous ferions tous deux un crime de nous en écarter: j'élevai ton enfance, ce ſoin me fut cher; aujourd'hui, tes nobles ſentimens me récompenſent de tout ce que j'ai fait... mais quand tu devrais m'oublier, ma fille, je te le dis, il faut remplir le vœu de la ſociété...

AGATHE, *extrêmement peinée.*

Moi, vous oublier!...

DE CLUMAR.

Non, tu ne m'oublieras point, j'ai mal dit; je connois ton cœur: mais, réponds-moi; dois-tu, à ton âge, conſumer tes plus beaux jours à garder triſtement ma languiſſante vieilleſſe?.. & ſi ton cœur te dit: voilà l'époux que le ciel me deſtine; conſens à être heureuſe; ma main te conduira au pied de l'autel, pour y cimenter ton bonheur; tu ſais qu'il fut dans tous les tems l'objet de mon plus cher deſir...

AGATHE, *parlant des yeux.*

Mon pere!

DE FONDMAIRE.

Mademoiſelle, ne me regardez donc point comme un uſurpateur, qui cherche à vous enlever du ſein d'un pere adoré. Il deviendra le mien: je vous le jure; mon cœur ſera dans tous les tems l'émule du vôtre... mais j'oublie peut-être que je ne ſuis pas celui pour qui ſe décide votre choix; & que je dois alors renfermer le penchant qui va faire le tourment de ma vie...

(*Silence d'Agathe.*)

DE CLUMAR.

Tenez, Monsieur.... il faut présentement la laisser à elle-même... sans vous flatter de trop d'espérance, vous pouvez cependant...

AGATHE, *à demi-voix.*

Mon pere, qu'allez-vous dire ?

DE CLUMAR, *d'un ton de reproche, mais adouci.*

Ma fille !

AGATHE, *les yeux baissés.*

Puisque mon pere exige une décision, & que je me dois toute entiere à une volonté que je respecte, permettez, Monsieur... (*Elle regarde son pere comme pour recevoir son ordre.*) (*A Fondmaire.*) je ne serai pas long-tems à vous donner une réponse : demain, à pareille heure, j'exposerai sans détour mon dernier sentiment, qui ne se démentira plus...

DE FONDMAIRE, *s'inclinant.*

J'attendrai dans un silence respectueux, Mademoiselle : j'attendrai la destinée de ma vie.

DE CLUMAR, *à sa fille.*

Ma chere enfant... oui, oui, je t'entends bien... va faire un tour de jardin, je t'y retrouverai tout-à-l'heure... nous causerons ensemble... (*La baisant au front.*) Adieu, mon cher cœur. (*Agathe sort.*) (*A Fondmaire.*) Elle s'est émue !.. c'est un moment bien

délicat pour une jeune fille, vous en conviendrez... allons, allons, elle sera à vous : tout me le dit.

SCENE V.

DE CLUMAR, DE FONDMAIRE, VERBERIE.

DE CLUMAR, *avec exclamation.*

Eh ! voilà Verberie ! Eh bien, eh bien, mon cher ami, quelles nouvelles de Paris ?

VERBERIE.

Ma foi, Monsieur, on commence, en vérité, à y être plus content que jamais. Depuis la Saint-Martin, c'est tout autre ; on diroit que ce n'est plus le même peuple. Les affaires reprennent un bon tour, tout change en bien, & l'espérance, c'est tout dire, est dans tous les cœurs... c'est un train de voitures ; mais il arrive aussi par fois des accidens...

DE CLUMAR.

Eh ! quels accidens ?

VERBERIE.

Ma pauvre femme, Monsieur, hier à sept heures du soir...

DE CLUMAR.

Ta femme !.. eh bien ?

VERBERIE.

Elle a failli à être écrasée par un carosse qui voloit au ballet de l'Opéra...

DE FONDMAIRE, *vivement.*

Est-elle blessée?

VERBERIE.

Non, Dieu merci; on l'a retirée à tems.

DE CLUMAR.

Je respire... En vérité, j'aimerois mieux doubler trois fois le Cap de Bonne Espérance que de me promener à pied en cette capitale. Dans le labyrinthe fangeux de tant de rues étranglées qui se croisent, l'on risque sa vie à chaque détour.

DE FONDMAIRE.

Je renonce de grand cœur à cette ville turbulente... puissé-je dans ce séjour tranquille y passer mes jours avec le seul objet qui me touche!...

DE CLUMAR.

Il ne tiendra pas à moi, mon ami; soyez-en persuadé. Adieu, je vous laisse & vais la retrouver...



SCENE VI.

DE FONDMAIRE, VERBERIE.

DE FONDMAIRE.

Eh bien! dis-moi, tu la quittes...

VERBERIE, *d'un ton fort trifte.*

Oui, Monfieur.

DE FONDMAIRE.

Dans quel état l'as-tu laiffée?

VERBERIE.

Dans l'abattement, dans la douleur... changée, très changée.

DE FONDMAIRE.

Je lui avois écrit cependant...

VERBERIE.

Ah! ne lui écrivez plus; quand elle reçoit à préfent une Lettre de vous, elle tremble de l'ouvrir... après l'avoir lue, elle demeure immobile: elle renvoie tout fon monde; nous entendons fes gémiffemens. Elle refte enfermée plufieurs heures & lorfqu'elle appelle enfin, fa foibleffe eft fi grande qu'on eft obligé de la porter au lit...

DE FONDMAIRE.

Mon pauvre Verberie, je la plains.

VERBERIE.

Cette femme vous aime bien, Monsieur.

DE FONDMAIRE.

Je le sais.

VERBERIE.

Si cela continue... (*Il s'arrête.*)

DE FONDMAIRE.

Eh bien?

VERBERIE, *en sanglottant.*

Vous la ferez mourir.

DE FONDMAIRE.

Paix... As-tu quelque chose pour moi?

VERBERIE.

J'ai une Lettre...

DE FONDMAIRE.

Donne.

VERBERIE.

La voici, elle l'a écrite sous mes yeux: (*Il se détourne pour pleurer.*) ah! si vous saviez...

DE FONDMAIRE, *avec un mouvement pour la serrer sans la lire.*

Lirai-je? . . je ferois mieux. . . mais non, c'est bien le moins que je supporte sa douleur! (*Il ouvre la lettre & après l'avoir lue, il la froisse entre ses mains.*) Elle me déchire le cœur... quel combat!.. Mais le sort en est jetté... chacun de nous de son côté doit le suivre... malheureux que je suis! (*A Verberie.*) Va, laisse-moi seul.

VERBERIE.

Mon cher maître....

DE FONDMAIRE.

Que veux-tu dire?

VERBERIE.

Si j'osois.... ah! mon cher maître; si vous permettiez à un serviteur fidele de ne point vous déguiser ce qu'il pense ... vous m'avez donné quelquefois cette liberté, & dans ce moment-ci je suis trop ému pour pouvoir garder le silence.

DE FONDMAIRE.

Eh bien! que dirois-tu? parle, Verberie, parle, je te le permets.

VERBERIE.

Vous êtes bon, juste, humain... comment faites-vous répandre tant de larmes? Comment y demeurez-vous insensible? Il y a dix années que je suis entré à votre service; mon attachement obtint votre confiance. Vous me dites un matin en revenant de chez Madame: „ Verberie, je vous dois un aveu „ qui doit dissiper les idées désavantageuses qu'une „ liaison secrette fait naître ordinairement. La per- „ sonne de chez qui nous sortons & avec laquelle „ vous seul de ma maison savez que je vis familié- „ rement, loin d'être confondue avec ces femmes „ vouées à l'intérêt & à l'opprobre, mérite les at- „ tentions & les égards les plus délicats: elle a tou- „ te la modestie de son sexe: elle est d'une naissan- „ ce qui ne le cede pas à la mienne; &, sans des

„ obstacles insurmontables, nous serions unis légi-
„ timément. Je la regarde comme mon épouse, je
„ n'en aurai jamais d'autre; je veux que vous la
„ regardiez dès à présent comme telle." Je n'eus pas de peine à vous obéir, Monsieur; je l'ai toujours trouvée si honnête, si bonne, si compatissante; elle commandoit le respect, sans paroître l'exiger. De quelle félicité pure & tranquille je vous ai vu jouir ensemble pendant plusieurs années! Sa conduite, sa tendresse, son attachement fidele l'emportoient sur l'amour même de la plus tendre épouse, & je commençois à croire que les nœuds du mariage n'étoient pas si favorables à la constance, que l'état de liberté où vous viviez unis... Depuis quelque tems... quel changement subit!.. quel coup pour elle!.. Est ce bien vous qui m'avez dit: „Ver-
„ berie, c'en est fait: tout lien étroit est rompu
„ entre nous: je pars, résolu de ne la plus voir; il
„ le faut; je vous charge de cette lettre: elle con-
„ tient une rupture cruelle, mais inévitable. Elle
„ y lira mes remords & mes adieux." Comme je balançois, vous ajoutâtes d'un ton sévere: „ il ne
„ s'agit point de combattre mes volontés, Verbe-
„ rie, mais de les seconder avec zele"... Je me suis acquitté de cette commission douloureuse, & les larmes que ce souvenir m'arrache encore vous disent assez ce qui s'est passé.

DE FONDMAIRE.

J'avois prévu le coup que je lui ai porté. J'ai différé long-tems... j'aurois voulu pouvoir le lui épargner... hélas! Je ne me connois plus moi-même... Enfin dis-moi, comment l'as-tu laissée?

VERBERIE.

Dans l'état le plus déplorable! mourante, sans pouvoir mourir; demandant après vous, sans sçavoir où vous êtes; égarée, plaintive, s'humiliant devant moi, pour vous revoir une seule & derniere fois... Vous me l'aviez défendu; il m'a fallu soutenir cet assaut qui me déchiroit l'ame; que de scenes cruelles & dont vous n'avez pas été le témoin!... Mais pour l'avoir laissée un peu moins agitée, elle n'en est pas moins livrée à son désespoir... depuis votre départ elle n'a point quitté son appartement: elle se cache absolument à tous les yeux. Nos soins même l'importunent; elle n'usera pas long-tems, dit-elle, des avantages que vous voulez lui assurer. Elle ne sait d'où lui vient le malheur d'avoir perdu votre tendresse... Je ne le vois que trop, Monsieur, un nouvel amour aura fait naître l'inconstance... vous vous mariez, dit-on...

DE FONDMAIRE.

Il est vrai. Je ne le lui ai point caché.

VERBERIE, *en larmes.*

Et moi, Monsieur, je ne verrai point cela; permettez que je vous quitte: j'irai la servir tout le reste de ma vie & pleurer avec elle jusqu'à la mort votre infidélité... ah! cette femme vous a tant aimé, vous aime encore, vous aimera toujours, malgré.... puissiez-vous trouver un cœur pareil dans le nouvel engagement que vous allez former; mais dans ce cas même, vous sera-t-il permis d'être heureux entre les bras de l'une, avec le souvenir de celle que vous aurez rendue infortunée.

DE FONDMAIRE, *avec douceur & sentiment.*

Ne me parlez plus sur ce ton, Verberie, vous me blessez... ne saurois-je trouver où reposer mon cœur; allez, il n'est aujourd'hui que trop cruellement agité... d'un côté l'estime, l'amitié, la reconnoissance; de l'autre un charme inconnu, invincible, nouveau... Il est vrai que je n'y reconnois point ce transport effréné qui me fit ravir Natalie à ses parens. Ce n'est point même de l'amour, mais c'est quelque chose de plus doux, de plus pénétrant, c'est un desir de la voir, de l'entendre, de la rendre heureuse, de vivre sans cesse à ses côtés; attrait toujours plus fort, plus impérieux... C'est trop combattre contre moi-même; le nœud que je vais former, sera un lien avoué par les loix & par les mœurs: je dois, oui, je dois enfin à mon nom de pouvoir me nommer époux ainsi que pere....

VERBERIE, *avec chaleur.*

Ah, mon cher maître! Venez, venez plutôt prendre ces titres sacrés avec celle qui les mérite avec autant de droits... n'est-elle pas mere aussi?

DE FONDMAIRE, *soupirant.*

Elle l'a été... elle ne l'est plus... Je rougis & ne puis me vaincre... c'est vous en dire assez...

VERBERIE, *timidement.*

Ne lui aviez-vous pas promis?...

DE FONDMAIRE.

Dans le premier transport de mon amour, je voulus l'épouser. Mon âge enchaînoit alors ma volon-

té sous celle d'un tuteur inexorable. D'un autre côté, son pere arrivoit de l'Amérique pour me l'arracher. Nous redoutions cette séparation plus que la mort. Je tremblois de la perdre, je la pressai de fuir, je lui offris dans Paris un asyle aussi sûr qu'ignoré. Elle renonça à tout pour se livrer entiérement à moi. Fortune, plaisirs, amusemens, tout nous devint commun. Dans notre ivresse nous avons méprisé le titre d'époux, comme une chaîne servile inventée par la défiance & faite pour des amans vulgaires: une tendresse libre plaisoit à l'orgueil de nos amours. Dix-huit années se sont écoulées dans cette illusion flatteuse. Je sentois bien que l'amour expiroit peu-à-peu dans mon cœur; mais l'amitié m'attachoit encore & le terme fatal n'étoit pas arrivé... Je vis Agathe, mon âme fut rapidement entraînée... en voulant résister, je n'ai fait qu'augmenter son triomphe.

VERBERIE.

Et que va-t-elle devenir?... ah! Monsieur, souffrez de grace, souffrez que je reparte dès aujourd'hui pour demeurer à son service tant que je vivrai.... je ne saurois être témoin... ne me retenez plus... non, je ne pourrai jamais la quitter; & je sens trop que j'en serois puni, car où retrouver sa pareille?..

DE FONDMAIRE.

Oui, Verberie, j'y consens, soyez à elle. C'est le plus digne présent que je puisse lui offrir: oui, ce n'est qu'à elle seule dans le monde entier que je peux me résoudre à vous céder. Ne l'aban-

donnez pas d'un ſeul inſtant. Veillez à ce qu'elle ſe conſole: qu'elle connoiſſe, s'il ſe peut, un état plus tranquille, & puiſſe-t-elle retrouver enfin la paix & le repos que je lui ai involontairement ravi. Je me fie à vos ſoins vigilans. C'eſt un ami que je commets, (*Mettant la main ſur ſon cœur.*) & c'eſt-là, Verberie, que vous en trouverez la récompenſe.

VERBERIE.

En la ſervant je croirai vous ſervir, Monſieur; j'arracherai peut-être au déſeſpoir une femme auſſi tendre, auſſi vertueuſe, auſſi noble dans le malheur, & qu'un jour peut-être...

DE FONDMAIRE.

C'eſt aſſez, Verberie... pourquoi ce nouveau & redoutable penchant m'entraîne-t-il malgré moi? & que ne donnerois-je pas pour rétablir le calme de ſes jours? (*Il ſort.*)

VERBERIE, *ſeul.*

Helas! Il ne me reſte donc plus d'autre devoir & d'autre conſolation que de m'attacher pour le reſte de ma vie à cette digne & malheureuſe femme!

Fin du premier Acte.



ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AGATHE, CHRISTINE.

(*Agathe marche d'un air pensif, & sans rien voir. Elle s'arrête, marche encore. Christine la suit pas à pas, en l'observant sans en être apperçue.*)

AGATHE.

Non... non... je ne puis m'y résoudre... Je ne sçais quoi me le défend... S'il vouloit rester mon ami, que je l'aimerois!... mais il vient de me le répéter encore, il en mourra de chagrin. (*A Christine.*) Ah! ma bonne, est-il permis de surprendre ainsi?

CHRISTINE.

Et tu crois pouvoir gémir, soupirer, rêver sans que j'en sois de moitié... Ah! cela n'est pas bien.

AGATHE.

Ma chere bonne! j'éprouve de cruelles contrariétés!

CHRISTINE.

Tiens, mon enfant; dis-moi tout de suite, l'aimes-tu?... On fait cela. Si tu te connois quelque penchant pour lui, il faut laisser aller ton cœur... En vérité, c'est un bien galant homme que Mon-

sieur de Fondinaire. Doux, honnête, libéral; ce dernier point est à remarquer dans un mari; car il est le plus intéressant. Tu auras les plus belles dentelles, les plus beaux diamans du monde, & des bijoux de toute façon.... Oh! quelle joie pour mon cœur de te voir si bien pourvue!.. va, crois-moi; c'est une si belle chose que le mariage, quand on se convient de bonne foi.

AGATHE.

Ce mariage m'allarme, & je ne saurois en dire la raison... A mon âge former un lien aussi sérieux.. je me trouble seulement d'y penser.

CHRISTINE.

Tôt ou tard il faudra bien cependant s'apprivoiser avec un époux. Lui ou un autre, ma chere fille, c'est tout égal.... quand on a douze ans, on cause, on rit, on badine du mariage; tout en devisant l'heure sonne d'aller à l'église.... On est émue, épouvantée, tremblante.... le pere vient, vous donne la main, il n'y a plus à reculer.... Tant pis pour celle qui n'est pas décidée. Le tems passe, s'écoule, & s'il est une heure dans la vie pour un bon mariage, qui l'échappe ne le retrouve plus. (*Silence d'Agathe.*) Sachez de moi qu'il ne faut pas trop éprouver un amant; car on n'en feroit jamais un mari... Monsieur de Fondinaire vous aime bien; & vous, ma chere Agathe, vous l'aimerez à coup sûr.... Il est riche, & vous êtes un très-bon parti; il n'y aura jamais de discorde à la maison.... Va, il n'y a point d'âge qui tienne. Pour peu que tu aies de l'attache-

ment pour lui, ne la refuse pas... trop de réflexion gâte souvent tout ce que l'on doit faire.

AGATHE, *sortant d'une profonde rêverie.*

Tout m'attache près de lui, & cependant je ne peux pas avouer que je l'aime, comme il me semble que l'on doit aimer l'homme dont on veut faire son époux... Je souffrirois beaucoup de le savoir malheureux ; mais, s'il faut le dire, je l'épouserois moins pour moi que pour lui ; & ce qui pourroit encore me déterminer en sa faveur, c'est la préférence que mon pere lui accorde. C'est aujourd'hui son unique société ; il ne se plaît bien qu'avec lui. J'aurois à craindre qu'un homme plus jeune ne se trouvât trop loin de son âge ou de son caractere.. Voilà comme je penche vers lui, ma bonne ; & avec tout cela il m'est impossible de me résoudre.

CHRISTINE.

Vous le devez, ma fille ; vous l'avez promis : trahirez-vous l'attente d'un pere ?...

AGATHE.

Ah ! si j'avois ma mere, si je l'avois..... je n'ai jamais senti si vivement sa perte que dans cet instant... Il m'est bien douloureux de me dire sans cesse : je n'ai personne autour de moi avec qui je puisse bien consulter.... (*Avec une tristesse abandonnée.*) Ma bonne ; non, je ne me marierai point ; & puisque mon pere n'a plus que moi dans le monde, il est de mon devoir de m'attacher uniquement à lui.... c'est le meilleur des peres, vous le savez.... le voici.... ah ! pourrai-je lui cacher mon trouble....

SCENE II.

DE CLUMAR, AGATHE, CHRISTINE.

DE CLUMAR.

AGATHE!... ma fille! qu'as-tu? (*A Christine.*) Laissez-nous un moment. (*Christine sort.*) Eh bien! ma chere enfant, parlons ensemble à cœur ouvert.... Tu sais qu'en tout je n'agis que pour ton bonheur.

AGATHE, *baisant les mains de son pere.*

Ah! s'il est ainsi; permettez que jamais je ne me sépare de vous... accordez-moi cette grace.

DE CLUMAR, *d'un ton sérieux.*

Ma fille! il faut avoir un but dans la carriere de cette vie. Il ne s'agit point de la consumer en plaintes, mais de la remplir, comme on le doit.

AGATHE.

Ordonnez donc, mon pere.. vos vues secrettes auroient-elles pour but cette union projettée?

DE CLUMAR.

Il n'est point vain, point orgueilleux. Il a le caractere honnête; je ne sais qui te rendroit plus heureuse: mêmes goûts, mêmes sentimens, mêmes penchans. Il est fort éloigné des méprisables mœurs qui sont en vogue. Quels hommes que ceux d'aujourd'hui, ma fille! quelle race dégénerée! Fondmaire n'a point les vices du siecle. Il a de la bonté, de la

douceur, un esprit solide, orné... la physionomie noble, ouverte, un peu sérieuse, si tu veux... il me conviendroit.

AGATHE.

Mais pourquoi presser des nœuds qui, pour être retardés, ne s'accompliroient pas moins?

DE CLUMAR.

La modeste simplicité de tes mœurs te cache des dangers dont je frémis pour toi.... Si je mourois, (& à mon âge la mort à chaque heure peut me surprendre) sans appui, sans protecteur, sans connoissance du perfide cœur de l'homme, tu serois exposée à l'audace, aux entreprises téméraires d'un sexe hardi à tendre des pieges à l'innocence. Ma fille, l'innocence même a succombé.... non, avant que ta main ferme ma paupiere, je veux te voir sous la garde d'un époux. Je ne te le cacherai point: le désespoir saisiroit mon ame craintive, si je quittois la vie, avant de te savoir en sûreté. Donne, donne-moi cette satisfaction, afin que je m'endorme en paix dans la tombe.

AGATHE.

Si un pareil malheur venoit à me frapper (& le ciel, sensible à mes vœux, l'éloignera jusqu'au terme le plus reculé) alors je trouverois, sans doute, un généreux appui dans l'amitié de mes parens.

DE CLUMAR.

Des parens!... J'ai été pauvre, ma fille; aucun d'eux ne m'a soulagé. Je les oblige aujourd'hui; aucun d'eux ne m'est sincerement attaché. Je leur fe-

rai du bien tant que je vivrai, & même après ma mort; mais je ne le déguise pas, je veux écarter de ma maison ces avides neveux qui, ne voyant que toi pour barriere à leurs vœux intéressés, dévorent de l'œil ma succession, calculent mes revenus, comptent mes jours, & se flattent peut-être que l'incertitude de la vie laissera un champ libre à leur avarice, en ouvrant le cercueil sous tes pas.

AGATHE.

Mon pere! vous croiriez....

DE CLUMAR.

Je ne suis point misanthrope. Je n'aime point à déclamer contre les hommes; mais je les ai fréquentés, je les connois... Quoi qu'il en soit, ma fortune est à moi. Je veux qu'elle passe à toi seule, ainsi qu'à ton époux; mon gendre deviendra mon fils, & ne m'en sera que plus cher. (*Lui prenant les mains avec bonté.*) Eh! dis-moi, en aimerois-tu un autre? Ou celui-là te déplairoit-il? Tu sais que l'on peut me tout dire... je ne veux point forcer ton choix, mais le décider.

AGATHE.

De tous ceux que j'ai vus, aucun ne m'a inspiré plus d'estime; mais l'amour, puisqu'il faut vous en faire l'aveu, n'est point entré dans mon cœur.

DE CLUMAR.

Une tendresse raisonnée & tranquille est bien préférable à ce sentiment aveugle qui dénature tous les objets, & qui finit bientôt lui-même par

paisible : Plus l'amour approche de l'amitié, plus il touche à sa perfection. Te préserve le ciel de ces agitations furieuses que l'orgueil des hommes veut faire passer dans le sein d'un sexe timide pour mieux l'abandonner ensuite au désespoir de s'être vu trompé. L'amour secoue le joug de la raison, & c'est-là ce qui le rend dangereux. Il a porté ses ravages jusques dans la paisible union de la tendresse conjugale. Celle-ci doit être plus douce qu'impétueuse, plus ferme que passionnée, plus égale qu'exclusive ; alors elle ne fera point ton tourment, elle ne t'arrachera point des soupirs douloureux. Je sais de quel sang tu es née. (*Dans l'abandon de l'ame.*) Je craindrois de te voir trop sensible, ma fille... ta malheureuse mere... (*Il s'arrête subitement.*)

AGATHE, *avec vivacité.*

Eh bien !... ma mere !... Achevez....

DE CLUMAR, *se remettant.*

Les chagrins que lui causerent mes longs voyages, abrégerent ses tristes jours... Si elle m'eût moins aimé.... Va, l'amitié est plus proche du bonheur que l'amour, & l'estime est le nœud le plus solide qui puisse enchaîner deux cœurs.

AGATHE.

Vous le voulez... je ne résiste plus ; vous me verrez soumise ; je me livre avec joie... prenez cette main, remettez-la lui : qu'il la tienne de vous.... que cette union, ordonnée par un pere, attire sur moi les bénédictions du ciel.

(*Elle prend les mains de son pere, & les presse dans un silence touchant.*)

SCENE III.

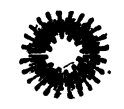
Les Acteurs précédens, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR, une Dame est-là qui vient d'arriver, & qui demande Monsieur de Fondmaire.

DE CLUMAR.

Elle s'est trompée de logis; mais Monsieur de Fondmaire a encore des ouvriers: il n'est pas disposé à recevoir son monde. (*A sa fille.*) Ce sera sûrement une de ses tantes; nous pouvons, je crois, agir sans façon. (*Au Domestique.*) Allez avertir Monsieur de Fondmaire. Il doit être dans le petit bois, & faites entrer auparavant. (*A sa fille.*) Je me suis informé de sa famille; elle est très-distinguée.... Mais allons au-devant d'elle.



SCENE IV.

DE CLUMAR, AGATHE, NATALIE.

DE CLUMAR.

MADAME, nous avons fait avertir Monsieur de Fondmaire ; il sera fâché de ne vous avoir pas reçu lui-même ; mais permettez que nous fassions pour lui les honneurs.... il est garçon.

(On présente des sieges.)

NATALIE, *en grande coëffe rabattue, & d'un ton embarrassé.*

Monsieur, je suis extrêmement sensible à toutes vos complaisances.

DE CLUMAR.

Nos deux corps-de-logis n'en feront bientôt plus qu'un.... Vous voudrez bien, Madame, agir librement, comme à la campagne.

NATALIE.

Je vous rends mille graces, Monsieur... c'est là Mademoiselle votre fille?

DE CLUMAR.

Oui, Madame; c'est ma fille.

NATALIE *se leve, & salue Agathe.*

On ne sauroit être d'une physionomie plus intéressante.

AGATHE, *avec une complaisance caractérisée.*

Madame est peut-être une parente de Monsieur de Fondmaire ?

NATALIE, *hésitant.*

Oui, Mademoiselle ; il y a long-tems que nous nous connoissons.

AGATHE.

Il ne nous a pas prévenus d'une aussi agréable visite.

NATALIE, *avec un demi-soupir.*

Il ne m'attend pas, Mademoiselle...

DE CLUMAR.

C'est une surprise fort bonne que vous lui aurez ménagée.

(Un silence.)

AGATHE.

Madame seroit partie ce matin de Paris ?

NATALIE.

Oui, Mademoiselle, de grand matin....

AGATHE.

Mais c'est bien aller ; il y a quinze bonnes lieues.

NATALIE.

Je les ai trouvées d'une longueur mortelle.

(Monsieur de Fondmaire arrive & paroît troublé en appercevant Natalie. Monsieur de Clumar

s'apperçoit de quelque chose entre les deux personnages, & se leve.)

DE CLUMAR, *à de Fondmaire.*

Monsieur, vous êtes le maître ici..... vos ouvriers ne finissent point..., disposez de cet appartement, comme s'il étoit à vous... je vous salue.

(On se salue réciproquement.)

SCENE V.

DE FONDMAIRE, NATALIE.

DE FONDMAIRE, *après un intervalle.*

C'est vous!

NATALIE, *avec douleur & tendresse, & d'une voix altérée.*

Oui, c'est moi, Fondmaire; pourquoi faut-il que vous vous en étonniez!

DE FONDMAIRE.

Que voulez-vous de moi? Que demandez-vous encore après ce que je vous ai écrit?

NATALIE.

Ce que je demande!... je viens recevoir mon arrêt. On n'est jamais assuré de tout son malheur. J'aimois trop pour être toujours aimée...., ma seule présence vous est importune: qu'ai-je donc fait pour vous inspirer autant de haine?

DE FONDMAIRE.

Je ne vous hais point, Natalie ; je révere vos vertus.... vous me ferez toujours chere ; mais je vous l'ai déjà dit, le fort nous fépare.

NATALIE.

Le fort!... Eh! dis plutôt ton cœur! le tourment du mien eft de te favoir *infidele*, & *de t'aimer* encore.... vous craignez peut-être de ne me point voir affez malheureufe!

DE FONDMAIRE.

Je le fuis autant que vous ; je me reproche vos douleurs ; vous ne les méritiez pas, je le fais.

NATALIE.

Voilà une juftice bien tardive que vous me rendez ; mais vous n'en demeurez pas moins injufte. Où eft le tems où toutes vos paroles m'affuroient de votre conftance, m'exprimoient un defir de me rendre heureufe!

DE FONDMAIRE.

Je fens combien je fuis coupable : je viole les fermens que j'avois faits de vivre éternellement avec vous. Je croyois ne devoir plus aimer ; je ne me reconnois plus moi-même ; je ne fuis ni traître, ni perfide... une force inconnue rompt, malgré moi, la chaîne qui nous lie.

NATALIE.

Il ne me refteroit plus d'efpoir!.. vous me devez une explication, Fondmaire... apprenez-moi tout l'excès de mon infortune.... dites : votre mariage eft-il certain?... Tu me vois calme ; réponds....

DE FONDMAIRE, *d'une voix ménagée.*

Le repos de mes jours dépend de son prompt accomplissement...

NATALIE, *avec un cri douloureux.*

Arrête, si tu ne veux pas me voir expirer..., Quoi! tu as promis de n'être plus à moi?

DE FONDMAIRE, *avec attendrissement.*

Natalie!

NATALIE.

Aurois-tu quelque pitié d'un cœur que tu déchires?

DE FONDMAIRE.

Accuse le destin: il a préparé cet événement; il m'a conduit ici; il m'a offert l'objet qui m'enchaîne; je suis entraîné & forcé de marcher dans le sentier qui m'est ouvert..., oublie-moi.

NATALIE.

Moi, t'oublier!... efface-t-on des impressions si cheres; si profondes?... le crois-tu?.... ah! tu ne me connois pas encore.... tu ne m'as donc jamais connue?

DE FONDMAIRE.

Vous pleurez, Natalie!... que ne puis-je sécher vos larmes?

NATALIE.

Ah! laissez-les du moins couler, vous qui les causez, vous qui ne daignerez point les essuyer; mais ne vous trompez pas à mes pleurs: ce n'est

point l'orgueil humilié ou la jalousie qui les fait répandre; c'est la tendresse la plus vraie, la plus entiere, la plus abandonnée; c'est elle qui m'arrache ces cris de douleur; mais je les étoufferai, puisqu'ils vous blessent, & que votre injustice ose encore les condamner.

DE FONDMAIRE.

Je voudrois les finir, les payer de mon sang... je pourrois me déguiser, affecter le même amour, vous tromper par de feintes caresses; mais loin de moi cette basse dissimulation. Vous ne connoissez point toutes les peines que je ressens à vous faire souffrir: mais ce cœur si noble, si généreux, est-il incapable d'un grand effort?.. Il pourroit retrouver un avenir heureux, en se rendant maître de lui-même.

NATALIE.

Et tu m'imposes la nécessité de remporter cette cruelle victoire, & tu peux l'exiger!... si j'étois une de ces femmes qui ne savent aimer que foiblement, vous seriez peut-être fondé à dédaigner mes plaintes; mais j'en appelle en ce moment à vous-même; ce cœur que vous déchirez inhumainement, a-t-il jamais respiré pour un autre que pour vous?.. rien a-t-il pu y établir le moindre partage?.. Allez, tout cher que vous m'êtes, je cesserois de vous estimer, si je pouvois vous croire exempt de remords....

DE FONDMAIRE, *vivement.*

Tu l'as dit... les plus violens me déchirent...

NATALIE.

Et ils ne peuvent rien sur ton ame! fais donc, cruel, fais donc autant d'efforts pour bannir de ton cœur ma rivale, que tu en fais pour que je me résigne à ma triste destinée... mais tu t'abuses... je ne renonce pas aux droits que j'ai sur toi, je n'y renoncerai jamais... Voilà ce qui m'a conduite ici... J'ai suivi la route que Verberie a prise, & fiere du sentiment qui me domine, je suis venue te chercher. Le véritable amour ennoblit la tendresse... le lien qui nous unit n'est pas moins sacré que celui que tu veux former. Il faut que l'un soit brisé par la mort, pour que l'autre ne soit pas criminel; c'est à l'honnête-homme que je me suis donnée, je n'ai pas cru qu'il eût besoin d'écrit pour tenir ce que son cœur a promis. Sa foi m'appartient, elle me fut engagée, elle m'est dûe, je la réclame. Le temple auroit retenti de tes sermens publics, que le même désespoir me déchireroit l'ame, si tu ne m'aimois plus.

DE FONDMAIRE.

Que parles-tu de ces loix impuissantes que nous avons dédaignées, & qui, malgré leur solemnité, n'en imposent point à la tyrannie de nos penchans?

NATALIE.

Eh! Fondmaire! je l'apperçois trop tard. C'étoit à moi de les respecter ces loix... j'en suis punie, rigoureusement punie... les loix ont des motifs inconnus à l'imprudence... il est vrai que j'ai chéri cette liberté qui rendoit notre union volontaire; pour ne vous offrir qu'amour & tendresse, j'ai

déguisé mes chagrins & mes remords ; mais quel jour affreux descend aujourd'hui dans l'abîme où je suis plongée !.. je reste seule ; c'est un désert qui s'ouvre devant moi ; l'opprobre m'y attend ; &, dans cet abandon universel, je ne sens vivement que le regret d'avoir perdu ton cœur.

DE FONDMAIRE.

Vous demeurerez mon amie ; je vous promets ce que je puis vous offrir, une éternelle & sincère amitié.

NATALIE.

De l'amitié !.. ah ! quel mot, quel mot ! quand tu n'as plus d'amour... Va ; tout est fini pour moi. Les malédictions d'un pere se sont élevées contre une fille criminelle, du sein d'un autre univers ; j'ai donné la mort à ma mere... j'en porte aujourd'hui la peine ; elle est juste : mais ces coups, ingrat ! devoient-ils partir de vous ?

DE FONDMAIRE, *lui prenant la main.*

Ah ! tout mon desir est de te voir heureuse...

NATALIE.

Qu'oses-tu dire ? qui ?.. heureuse ! moi ?

DE FONDMAIRE.

Oui, tu peux l'être encore ; le calme, si tu le veux courageusement, le calme peut renaître après l'orage des passions...

NATALIE.

Oui, d'une passion vulgaire ; mais la mienne, Fondmaire, la mienne ! (*Avec ame.*) Tu as juré sur cette

cette main que tu presses, de ne jamais recevoir celle d'une autre... où sont tes promesses ?..

DE FONDMAIRE, *détachant ses mains.*

Natalie ! je me déteste moi-même...

NATALIE.

Barbare !.. va ; je remercie le ciel qui m'a ravi ma fille ; je la pleurois ! c'est une grace qu'il m'a faite. Heureuse qu'elle est de reposer dans le silence du tombeau ! si elle vivoit, que deviendroit-elle aujourd'hui ? Hélas ! elle partageroit mes douleurs, mon ignominie, & le desespoir où je suis.

DE FONDMAIRE.

La liberté, l'aisance & l'attachement le plus vrai, voilà les seuls biens qu'il est en mon pouvoir de vous conserver... Disposez de tout ce que je possede ; imposez-moi des loix ; je jure à vos pieds de remplir tous vos vœux.

NATALIE.

C'est donc là le dernier coup que tu me gardois ! (*Avec une dignité tranquille.*) Mais vous m'y faites songer. (*Elle tire un porte-feuille, qu'elle jette sur une table.*) Tenez, voilà les effets que vous m'avez envoyés ; je vous les restitue. Tant que vous m'avez regardé comme votre épouse, je n'ai point rougi d'accepter vos dons ; aujourd'hui que vous ne voulez plus rien être pour moi, je les rejette tous... Ah, Fondmaire ! en n'aimant plus, vous avez perdu le droit des bienfaits.

DE FONDMAIRE.

Si je ne craignois de vous offenser, la moitié de

ma fortune seroit mise à la place de cette somme qui doit vous appartenir.... je n'ai fait que partager.

NATALIE.

A quel titre voudriez-vous!.. vous êtes peu généreux, Fondmaire: une infortunée a besoin d'être ménagée, vous n'avez point craint de la faire rougir. . .

DE FONDMAIRE.

Vous n'avez point à rougir, Natalie... je vous ai enlevée à vos parens, à votre fortune; pourquoi refuser ce que je ne puis garder sans injustice? Si la constance ne dépend pas de moi, du moins la plus scrupuleuse équité dirigera la conduite de ma vie... eh! répondez; si la fortune eût mis tout de votre côté, auriez-vous balancé de partager avec moi?

NATALIE.

Cesse de vouloir lire dans un cœur que tu ne veux plus connoître... je le vois trop, j'ai tout perdu dans le tien; & cela n'est que trop vrai, car nous ne pouvons plus nous entendre... laisse-moi, je subirai ma destinée... allez, les biens désormais me deviennent inutiles... vous avez tout détruit, ma santé, mon repos, mon bonheur... le chagrin va consumer le reste... bientôt vous n'aurez plus d'obstacles... vous serez libre.

DE FONDMAIRE, *effrayé.*

Vous auriez le dessein de mourir?

NATALIE.

Je ne hâterai point ma mort. Je suis déja trop coupable, sans attirer de nouveau sur moi la colere

céleste; mais quand cette mort désirée viendra me soulager, je la recevrai comme la grace la plus précieuse?

DE FONDMAIRE.

Quoi! tu ne peux consentir à vivre mon amie?

NATALIE, *détournant la tête.*

Tu me donnes la mort, en me pressant de vivre...

DE FONDMAIRE.

Le tems te rendra le calme que je te souhaite, le tems adoucira des regrets que je ne mérite plus: il est en vous de retrouver la paix, le repos; & mon souvenir, qui s'effacera, par degrés, de votre idée....

NATALIE, *d'une voix étouffée.*

Jamais, jamais....

DE FONDMAIRE.

Vous le croyez, Natalie: mais, bientôt rendue à vous-même, vous ne verrez plus que l'infidele que vous devez oublier; vous le jugerez plus à plaindre que coupable. Je n'ignore pas que je suis injuste; mais je le suis, emporté par un ascendant qui me subjugue & maîtrise ma volonté... Soyez l'arbitre de mon destin. Voyez tout l'effet d'une passion tyrannique... consentez à demeurer mon amie...... (*Dans un transport plus vif.*) Me faudroit-il donc payer du bonheur du reste de ma vie l'instant où j'ai été frappé de tes charmes...

NATALIE, *se cachant le visage & du ton du désespoir.*

Ah! qu'ai-je entendu... ingrat!.. est-ce toi qui parles...

DE FONDMAIRE.

Pardonne-moi... ces mots me sont échappés.. : ils ne sont pas sortis du fond de mon cœur ; rends-moi à moi-même & condescends à ce que je desire : prouve-moi cet amour que tu m'as tant de fois vanté. Laisse-moi maître de disposer de ma main... il faut me le faire ce sacrifice... Je te le demande, noble & généreuse Natalie...

NATALIE, *tremblante & défaillante.*

Cruel!.. Pourquoi suis-je venue? & pour le revoir encore!.. ah!... (*Se levant avec effort de dessus son fauteuil.*) Laissez-moi vous fuir. (*Elle fait quelques pas mal assurés.*)

DE FONDMAIRE, *observant sa démarche.*

Natalie!.. comme vous changez! vos pas chancelent... qu'avez-vous?...

NATALIE.

J'ai... que je me meurs. (*Elle tombe évanouie dans les bras de Fondmaire.*)

DE FONDMAIRE, *la soutenant & appellant.*

Ciel!.. Verberie! Verberie! Christine! du secours, du secours!.. qu'ai-je fait, malheureux?.. je lui ai porté le coup de la mort!.. (*Pendant ce tems, il la conduit sur un fauteuil.*)

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, VERBERIE, CHRISTINE.

VERBERIE, *entrant & se jettant à corps perdu aux genoux de Natalie.*

AH, Dieu! est-il possible? ah! ma pauvre Maîtresse, ma chere Maîtresse! (*Se relevant, à Fondmaire.*) Je vous l'avois bien dit, Monsieur, que vous la feriez mourir. (*Il court à la porte.*) Holà! holà! quelqu'un! (*Il donne toutes les marques de la douleur & du désespoir.*)

CHRISTINE, *en entrant.*

Qu'y a-t-il?.. c'est cette Dame!.. (*La délaçant*) O mon Dieu! elle est sans respiration... je crois qu'elle expire. (*Elle appelle des laquais, & lui fait respirer un flacon.*)

DE FONDMAIRE, *errant sur la Scene.*

Ah, ciel! que de remords affreux je me suis préparés!

(*Plusieurs laquais entrent.*)

CHRISTINE.

Il faut la transporter dans la chambre de Mademoiselle.... elle y sera beaucoup mieux... (*A un laquais.*) vous, courez vîte. (*Elle donne des ordres.*)

LE DOMESTIQUE.

J'y cours.

VERBERIE, *aux autres laquais.*

Mes chers amis, aidez-nous... il ne faut point la sortir de son fauteuil... prenez-le comme cela... non, de l'autre sens... bien à présent... marchons, mes bons amis. (*On emporte Natalie dans son fauteuil.*)

DE FONDMAIRE, *la suivant.*

Mes pas sont tremblans... je ne sais où je suis, & la mort est aussi dans mon sein.

Fin du second Acte.



ACTE III.

La Scene représente la chambre d'Agathe. Natalie est dans un large fauteuil, garni de coussins. Devant elle est une petite table couverte d'une thèyere & de plusieurs tasses & soucoupes.)

SCENE PREMIERE.

NATALIE, AGATHE.

(*Natalie est plongée dans une profonde rêverie. Agathe avance doucement & verse, dans une tasse, du thé qu'une fille domestique vient d'apporter.*)

AGATHE, *lui présentant la tasse.*

MADAME!.. eh bien!.. prenez...

NATALIE, *la regarde & soupire.*

Que vous me rendez confuse! Que vos soins empressés me touchent! (*Recevant la tasse des mains d'Agathe.*) Eh, Mademoiselle! pourquoi vouloir vous-même? La domestique ne suffit-elle pas?

AGATHE.

Souffrez que j'en agisse en amie, Madame, & mettez-vous tout à votre aise avec moi.

NATALIE.

Je ne vous incommoderai pas encore long-tems...

j'attends que le domestique arrive pour lui dire que l'on mette les chevaux.

AGATHE, *avec surprise.*

Que dites-vous, Madame?.. non, vous ne partirez point, que vous ne soyez parfaitement remise. Accordez-nous cette grace. C'est ici ma chambre. Il faut vous y regarder comme chez vous-même. Nous serons tous bien charmés, si vous en usez comme vous le devez faire dans l'état où vous êtes.

NATALIE.

Ah! je ne puis rester, Mademoiselle... je ne puis rester...

AGATHE.

Et pourquoi?

NATALIE, *la regardant.*

Que vous êtes aimable!.. Avec ces graces naïves, vous avez un bon cœur... vous êtes bien jeune... Que n'ai-je votre âge & vos attraits? Je les avois... je vois trop que je ne les ai plus!

AGATHE.

Y pensez-vous, Madame? Est-ce à votre âge que l'on regrette le mien? Allons, c'est-là un petit moment d'humeur contre vous-même, assez injuste... mais comment vous trouvez-vous?

NATALIE.

Beaucoup mieux, grace à vos bontés...: je me suis donc trouvée bien mal?

AGATHE.

Assez pour ne point vous exposer à nous quitter aussi promptement que vous paroissiez le desirer...

NATALIE, *en soupirant.*

Il le faut, Mademoiselle, il le faut... ma santé, ma vie ne m'intéresse gueres... je l'aurois perdue tout-à-l'heure sans la regretter.

AGATHE.

Madame! que m'apprenez-vous? Vous avez donc un grand chagrin?

NATALIE.

Oui, bien véritable... quand on est jeune comme vous, on ne croit qu'au bonheur..., je me reprocherois de vous entretenir de mes peines... la paix est dans votre ame... heureux état!... jouissez-en longtems... je me le rappelle; je l'ai goûté comme vous dans la maison paternelle. Je ne connois le malheur que pour l'avoir abandonnée.

AGATHE.

Je vois, Madame, que vous avez le cœur oppressé d'un poids douloureux, & que vous voulez encore étouffer les apparences de vos peines. Je voudrois bien mériter assez votre confiance pour pouvoir les soulager. Je suis jeune, il est vrai: mais j'ai beaucoup de zele à me rendre utile. Rien ne me fait plus de chagrin que de voir souffrir, rien ne me feroit plus de plaisir que d'y porter consolation... De grace ne vous en allez pas; votre mélancolie m'inspire le plus tendre intérêt... peut-être aurai-je l'avantage de trouver en vous une

amie... Madame... Vous êtes de la connoiſſance de Monſieur de Fondmaire. A ce titre, j'ai quelque droit à votre confiance.

NATALIE.

Il aura le bonheur de vous conduire à l'autel... Vous avez reçu ſa demande favorablement?

AGATHE.

On doit lui donner en ce moment la réponſe qu'il eſpéroit... je n'avois aucune raiſon légitime pour le refuſer.

NATALIE.

Et vous l'aimez?

AGATHE, *d'un ton réſervé & lent.*

Cela devient aujourd'hui un devoir, Madame...

NATALIE, *détourne la tête & ſoupire.*

(AGATHE *continue vivement.*) Mais d'où vient ce ſoupir? Déſapprouveriez-vous cette union? Vous êtes peut-être malheureuſe pour avoir lié vos deſtins à ceux d'un époux. Il y a ſi peu de mariages heureux! Enfin, tremblez-vous pour moi? .. Vous le voyez, je ſuis jeune, timide, ſans expérience... Je n'ai encore rencontré aucune perſonne de mon ſexe avec laquelle je puiſſe bien conſulter. Privée d'une amie & n'ayant plus de mere...

NATALIE.

Quoi! vous l'avez déja perdue!

AGATHE.

Oui, Madame... & dès ma plus tendre enfance.

NATALIE.

Vous déplorez une perte que vous n'avez pas dû sentir dans toute son amertume.

AGATHE.

Pardonnez-moi. Je la regrette vivement; je songe à elle chaque jour. Je l'appelle en ce moment-ci plus que jamais... Hélas! si je la possédois, je lui ouvrirois mon cœur. Elle me conseilleroit, elle me guideroit dans ce nouvel état que je redoute & auquel je ne me livre (je dois vous l'avouer) que par obéissance pour un pere.

NATALIE.

Par obéissance!

AGATHE.

Oui... je sens que je n'aurai jamais, pour Monsieur de Fondmaire, le vrai sentiment qu'il exigerat sans doute... Où trouverai-je une amie qui m'aime assez pour oser me décider? (*Avec sentiment.*) eh! soyez-la cette amie.

NATALIE.

Volontiers, trop aimable enfant... Déjà j'entre dans tous vos sentimens... vous me rappellez que je pourrois avoir une fille de votre âge, qui vous ressembleroit peut-être... vous m'intéressez comme elle... Ma fille!.. permettez-moi pour un moment l'illusion d'un titre aussi doux... je m'imaginerai que je suis votre mere, & ce que je vous dirai, sortira du fond de mon cœur... Oui, vous méritez le choix de Fondmaire; en vous voyant, on approuve son amour, & la rivale qu'il vous sacrifie ne doit

que s'humilier & se taire... Je ne puis vous rien dire qui doive vous empêcher de l'épouser....

AGATHE.

Ah! je prévoyois bien que vous alliez aussi être pour lui...

NATALIE.

Ma chere enfant, vous avez tout ce qu'il faut pour rendre un époux idolâtre. Vous serez heureuse avec Fondmaire. Il vous adore, & ce ne sera point près de vous qu'il connoîtra l'inconstance. Vous êtes d'un âge à être longtems aimée, & quand il aime il est rempli de délicatesse. Son ame est grande, sensible, honnête. Son caractere est égal. Quoique réfléchi, il est loin d'avoir l'humeur sombre qu'on lui attribue; quelquefois vous le trouverez un peu trop attaché à ses idées. C'est alors qu'il ne faut point le contredire. Un seul mot de raison, placé à propos, le ramene & c'est lui toujours qui revient le premier, & qui plaisante sur le défaut où il vient de tomber... Au reste, ami zélé & sûr, attentif à toutes sortes d'égards, il sait tout prévenir & ne laisse gueres à desirer.

AGATHE.

Mais, Madame, d'où pouvez-vous si bien le connoître?

(Natalie demeure interdite & rougit.)

(Silence de Natalie.)

Ah! rompez-le ce silence... parlez, Madame... ouvrez-vous à moi... soyez bien assurée que Fond-

maire n'aura jamais ma main, s'il ne l'obtient désormais de votre aveu.

NATALIE.

Je me suis trahie.... ou plutôt, pleine de son trouble, mon ame n'a pu se contraindre... eh bien! vous saurez tout. Il vaut mieux que vous soyez instruite par moi: dans un lien si étroit, il ne sauroit y avoir de réserve entre deux époux qui s'aiment; vous en souffririez trop l'un & l'autre; lui, de son côté, n'oseroit vous avouer un reste d'inquiétude; & vous, vous gémiriez en secret d'en ignorer la cause; je dois vous confier. (*Elle s'arrête.*)

AGATHE, *avec le plus grand intérêt.*

Continuez, Madame, continuez.

NATALIE.

L'éloge que vous venez d'entendre ne sauroit vous être suspect, car il est sorti de la bouche de votre rivale.

AGATHE.

Vous, ma rivale!

NATALIE.

Oui, votre rivale, & qui ne peut vous haïr.... C'est vous, cruelle enfant! c'est vous qui causez toutes mes douleurs, qui faites couler mes larmes: (*Elle se cache le visage.*) vous avez vu mon front rougir: vous m'avez entendu....

AGATHE.

Que me révélez-vous, Madame!

NATALIE.

Ce que je vous cacherois en vain... hélas! tout m'accuse: & je n'ai point appris à me déguiser... plaignez-moi & ne me méprisez pas. Voyez ma triste & déplorable situation; elle sollicite votre pitié. J'étois, comme vous, jeune, naïve, confiante; je fus foible & devins criminelle. L'amour m'aveugla jusqu'à me faire regarder comme superflues ces loix solemnelles qui épurent la tendresse; j'ai porté faussement le nom de son épouse; & que me reste-t-il aujourd'hui? la honte; elle m'accable: & vous, dont la sagesse a gouverné les jours paisibles, c'est avec justice que vous allez recevoir le titre qui ne m'étoit pas dû.

AGATHE.

Que viens-je d'entendre?.. Se peut-il?.. Vous avez bien raison, Madame, de vous dire infortunée; car il n'est point de perte au-dessus de celle de l'honneur.

NATALIE.

J'aime vos paroles, lors même qu'elles me condamnent. Je n'excuserai point à vos yeux ma conduite. Une ame pure comme la vôtre en doit être révoltée: mais, si vous avez appris à distinguer l'erreur du crime, ménagez un cœur suffisamment tourmenté de ses remords...

AGATHE.

Il ne vous aime donc plus, Madame, puisqu'il songe à vous abandonner pour moi?

NATALIE.

L'amour illégitime (& c'est son premier châtiment)

entraîne après lui l'inconſtance. C'eſt un cœur ſans tache & pur, comme le vôtre, qui doit rendre éternelle la tendreſſe qu'il inſpire.

AGATHE.

Je renonce à la ſienne, Madame... je ne lui donnerai point ma main pour anéantir l'eſpoir qui vous reſte... je ne ſerai point ſon épouſe, quand il doit la trouver en vous.

NATALIE.

Loin de vous une pareille réſolution, ma fille; je vous en conjure, au nom de l'amitié. Je n'en ſerois pas moins infortunée & vous le feriez expirer de chagrin... J'ai perdu ſon cœur, & je vois qu'il ne pourra jamais vivre heureux ſans vous. Qu'il le ſoit; puiſqu'il faut lui faire ce dernier ſacrifice, je l'accomplis, & j'oſe le dire avec moins de douleur, en voyant celle qui me l'enleve. Votre générosité ſeroit ſtérile... je n'ai plus d'eſpoir. Le coup fatal m'eſt porté, depuis longtems, (*Mettant la main ſur ſon cœur.*) la mort eſt là... Vivez heureuſe, & daignez l'aimer.

AGATHE.

Quoi! c'eſt vous qui m'invitez à cette union!..

NATALIE.

Oui, je le dois. Je fais plus, je le veux & ne demande qu'une grace... c'eſt que ma mémoire ne ſoit pas flétrie dans la vôtre, & que vous ne confondiez pas ma faute, toute grande qu'elle eſt, avec ces foibleſſes honteuſes qui dégradent. Oui, chere enfant, ma faute mérite ces larmes que la pitié vous

fait répandre. Si Fondmaire en mêle une seule aux vôtres, quand il daignera songer à moi, je mourrai consolée.

AGATHE.

Non; croyez que je renoncerois à l'amant le plus cher, si cette union attaquoit le repos de votre vie. . .

NATALIE.

Il n'est plus pour moi de repos . . . accomplissez la volonté d'un pere; je vous transmets tous mes droits: je suis la victime dévouée, il n'en faut point d'autre . . .

SCENE II.

Les Acteurs précédens, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR de Fondmaire demande s'il peut parler à Madame.

AGATHE, *prenant la parole.*

Oui; dites qu'il peut venir. (*Le Domestique sort.*) Je vous laisse seule avec lui, Madame . . . efforcez-vous de regagner son cœur. Moi, je vais l'éloigner pour jamais.

NATALIE.

Il sera votre époux, ma fille. Puisque c'est lui que vous aviez choisi, il doit l'être; je l'exige, & le

plus respectable des peres ne sera point trompé dans sa plus chere attente.

AGATHE.

Mon pere !.. Quoi ! vous agissez contre vous-même !.. Ne l'aimez vous plus ?..

NATALIE.

Ne plus l'aimer !.. ah ! je le chéris, tout ingrat qu'il est... mais lui, il a changé pour moi, & je suis loin de vouloir le tyranniser : qu'il soit à l'objet fait pour le charmer ; qu'il m'oublie & qu'il soit à vous. Je respecterai sa nouvelle tendresse, surtout en la voyant si bien placée...

AGATHE, *avec noblesse.*

Epouse de Fondmaire, reprenez vos droits... il vous est permis d'espérer...

NATALIE.

Non, je n'espere plus rien ; je veux votre bonheur mutuel, & voilà la consolation qui me reste.

AGATHE.

Je saurai vous réunir... adieu, Madame.



SCENE III.

NATALIE, *seule.*

QUEL charme m'environnoit en sa présence! ce n'étoit plus ma rivale: s'il ne l'eût pas vue, je serois sans doute encore la plus heureuse des femmes... mais mon infortune est la juste punition qui m'attendoit. A quoi sert la plainte? Vains gémissemens, inutiles soupirs!.. Mon arrêt m'est dicté; il faut le subir avec plus de courage & ne point troubler les destins d'une fille jeune & vertueuse, à qui le bonheur sourit. N'ajoutons point à mes fautes, en apportant ici des prétextes de discorde... Dieu me donnera la force... Je ne veux plus que lui dire adieu, & fuir.

SCENE IV.

NATALIE, VERBERIE.

NATALIE.

LES chevaux sont-ils prêts?

VERBERIE.

Quoi! Madame... vous voulez...

NATALIE.

Oui, mon pauvre Verberie... il le faut...

VERBERIE.

Ah! restez... peut-être... (*Il s'arrête & la regarde avec douleur.*)

NATALIE.

Tout est dit... & je dois m'éloigner...

VERBERIE.

Quoi! rien ne le touche!...

NATALIE.

Rien; va, te dis-je, hâte-toi; ce n'est pas ici que je veux mourir.

VERBERIE.

Ah! qui l'eût dit, qu'il deviendroit un jour insensible à ce point?

NATALIE.

Ne prolonge plus mon supplice & reviens.

(*En sortant, Verberie rencontre de Fondmaire; & il l'évite comme un homme dont la vue lui fait peine.*)

SCENE V.

NATALIE, DE FONDMAIRE, VERBERIE.

DE FONDMAIRE, *d'un ton pénétré.*

COMMENT vous trouvez-vous?

NATALIE.

Mieux.

DE FONDMAIRE.

Vous me rassurez... Je craindrai d'émouvoir désormais votre sensibilité.

NATALIE.

Elle a manqué de terminer ma vie; mais le danger est passé, & vous n'aurez plus de telles allarmes.

DE FONDMAIRE.

J'ai beaucoup souffert, & j'aurai à souffrir davantage, si vous ne recouvrez point le calme accoutumé de vos sens, & si vous ne consentez à ne point exhaler ici vos plaintes...

NATALIE.

Je vous entends... ne craignez rien: je l'ai vue...

DE FONDMAIRE.

Eh bien?

NATALIE.

Elle est digne de tout l'amour que vous lui portez... il fut un tems où j'ai pu me flatter de lui ressembler.

DE FONDMAIRE.

Ah! si dans ce moment l'on fût venu vous arracher à moi...

NATALIE.

Achevez... vous vous arrêtez!..

DE FONDMAIRE.

Jugez du désespoir où je serois tombé... & s'il est vrai que vous m'ayez entendu...

NATALIE.

Oui, Fondmaire, je vous ai entendu; & je devine ce que vous osez attendre .... le conceyroit-on après... Mais vous voilà tel que vous êtes... connoissez-moi... Je vivrai pour gémir sans cesse, plutôt que de traverser un seul instant votre bonheur... vous le cherchez dans son cœur; eh bien!... je me sens assez de résolution pour partir à l'instant même... J'ai interrompu des momens qui ne m'étoient pas destinés. Pardonnez... une absence éternelle va réparer...

DE FONDMAIRE.

Ce n'est pas ainsi, Natalie, que vous parviendrez à me tranquilliser. J'apperçois dans cette douleur froide un désespoir que je redoute, & ce n'est pas là le sentiment que je veux laisser en vous. Pensez-vous que vos jours me soient devenus indifférens? Ce calme apparent m'effraye davantage... je veux vous voir telle que vous étiez avant nos adieux... vous avez résolu peut-être... dites, cruelle! que méditez-vous en vous-même?...

NATALIE.

Rassurez-vous... je suis vraie, & vous m'accordez du moins cette qualité. Je n'attenterai point à mes jours. Jamais je n'aurai recours à ce courage impie... je vivrai, je me ferai cet effort... c'est peu... apprenez que je m'intéresse à ma rivale...

DE FONDMAIRE.

Qu'entends-je? seroit-il possible?

NATALIE.

Appliquez-vous désormais à faire son bonheur, & partagez le sien... Soyez pere plus heureux....

DE FONDMAIRE.

Ah! je n'oublie point que je l'ai été...

NATALIE.

C'est un bien foible souvenir, Fondmaire... mais plus de reproches... vous me voyez assez tranquille, & je compte l'être... Tout est fini. Je vais dans un cloître enfermer mes soupirs, & y chercher les secours d'une religion qui recevra mes larmes & mon repentir. C'est elle qui console, quand tout nous abandonne; c'est elle qui daignera recueillir une infortunée dans son sein, & veiller à l'anéantissement de ses douleurs.

DE FONDMAIRE.

Natalie! vous n'êtes ni fausse ni artificieuse. La sincérité fut toujours la vertu distinctive qui caractérisa votre belle ame. Répondez-moi. Cette résolution subite...

NATALIE.

Est aussi ferme que sincere... Tantôt j'étois plaintive & désespérée; je ne suis plus que malheureuse & résignée... Puisque l'amour vous arrache à moi malgré vous, il faut de mon côté que je m'arrache à moi-même. Je m'environnerai de ces barrieres redoutables & sacrées, où peut-être, après plusieurs combats, la bonté du ciel fera descendre sur moi cette paix de l'ame que nuit & jour vainement j'implore.

DE FONDMAIRE.

Mais pourquoi vous enſévélir dans un tombeau ? Pourquoi refuſer les avantages qu'offre la liberté dont vous pouvez jouir ? Croyez que le ſilence du cloître vous deviendra plus importun que le tumulte du monde.

NATALIE.

J'ai beſoin de ce ſilence, Fondmaire ; je veux y emporter une image, & la nourrir avec ſoin dans le fond de mon cœur. Elle m'occupera long-tems ; je vivrai avec elle ſeule alors, & cet amour qui ne ſera plus pour mon cœur qu'un ſentiment unique, ne s'éteindra qu'à l'inſtant où tout s'anéantira pour moi.

DE FONDMAIRE.

Natalie !.. que je ſuis cruel envers toi !.. que je voudrois !.. C'eſt moi qui te réduis à cette fatale extrêmité... Ah ! par pitié pour moi, efforce-toi du moins d'en adoucir l'horreur.

NATALIE.

Promets-moi d'être heureux, & je m'accoutumerai à ce nouvel état... Qui peut m'effrayer ? .. Loin de toi le ſéjour le plus brillant me feroit toujours un déſert.

DE FONDMAIRE.

Ah ! je le vois ; ton ame eſt bien au-deſſus de la mienne...

NATALIE.

Mon amour, il eſt vrai, eſt d'une nature bien différente du tien... j'ai ſu me rendre juſtice, ain-

si qu'à ma rivale; elle est jeune, aimable, touchante: sa candeur, sa beauté... Est-ce à moi de troubler ses jours fortunés? Non, mon cœur me le défend.

DE FONDMAIRE.

Et c'est ta bouche qui prononce ses louanges!.. & tu me fais un tel sacrifice!...

NATALIE.

Tu l'exiges, & je veux qu'il serve à te prouver que dans toi c'est toi que j'aime... (*Elle se leve.*) Adieu... Il me faut profiter de ces instans où s'éleve mon ame... J'ai besoin de fuir... j'en aurai la force....

DE FONDMAIRE.

Où vas-tu?

NATALIE.

Je te l'ai dit.

DE FONDMAIRE.

Non; je n'y consentirai point...ce séjour est loin de te convenir... reste dans le monde, jouis de ta fortune, & reprends ces effets qui sont à toi.

(*Il lui présente le porte-feuille.*)

NATALIE.

Je les refuse; ils ne m'appartiennent point, ils sont à l'héritier légitime. Ce que j'ai me suffit pour être reçue dans le premier cloître. Je n'ai pu conserver ta tendresse; le reste m'intéresse trop peu pour y songer... Ah, cruel! qu'exiges-tu encore de moi? Voudrois-tu que j'allasse porter dans le monde un

front

front abattu, consterné... tant que tes regards m'ont protégée, j'ai marché par-tout avec une assurance modeste... Aujourd'hui je ne rencontrerois point d'épouse qui ne me fît baisser les yeux. Qui? moi, je reverrois seule les lieux où tu m'accompagnois. . . Laisse-moi; il est tems de m'arracher à tout ce qui m'environne...

(Ici l'on voit paroître Verberie dans le fond du Théâtre, qui entre, toujours bien triste. Il est botté, & tient un fouet.)

Verberie me conduira. Je veux m'échapper d'ici sans être apperçue... Je n'ai plus rien à regretter après la perte de ton cœur... Commence ta nouvelle carriere; la mienne est remplie.

DE FONDMAIRE.

Tu vas passer le reste de tes jours dans les ennuis solitaires de la retraite; & là, songeant à l'auteur de tes maux, tu parviendras, sans doute, à le détester.

NATALIE.

Tu le connois bien peu, si tu penses que ce cœur puisse cesser un instant de t'aimer. Il souffre; mais il t'excuse: il ne se rappellera de toi que les jours fortunés qui, hélas! ont pu finir. Peut-être ai-je aidé moi-même à renverser mon bonheur. Abandonnée avec trop de confiance à un amour que je croyois inaltérable, je t'aurai fatigué du sentiment profond de ma tendresse.. J'aurai trop exigé de ton amour sans que je me sois bien vue ni connue.

DE FONDMAIRE.

Tout en toi fut héroïsme & vertu... je n'ai rien

à te reprocher, & cependant tu vas vivre malheureuse! & par qui?... une passion inconnue me rend ingrat & barbare!... Si je n'ai plus pour toi ce même amour qu'autrefois, un nouveau sentiment, non moins tendre, en a pris la place... tu es & tu seras toujours ma véritable amie. Il ne me sera même pas permis de vivre tranquille, si tu ne l'es toi-même... Oui, si tu devois *toujours gémir dans les larmes*, je *briserois plutôt le lien* que je dois former.

NATALIE,

Tu oublies qu'il importe à ta félicité, qu'il est résolu; que tu l'aimes comme tu m'as jadis aimée, dis-tu?... Allons: si j'ajoutois un mot encore, je ne pourrois te quitter qu'en perdant la vie... Tout est-il prêt, Verberie?

VERBERIE, *en sanglottant.*

Oui, Madame...

NATALIE, *après avoir fait deux pas.*

Soutiens mes pas.

(*Verberie la soutient. Fondmaire la suit des yeux en silence, & va à elle comme pour l'embrasser. Elle se détourne.*)

DE FONDMAIRE.

Quoi! tu te dérobes à mes embrassemens!

NATALIE.

Arrête... Si ta main touchoit la mienne, je reprendrois toute ma foiblesse, je le sens... un frémissement secret... Adieu, Fondmaire... j'accomplis le sacrifice imposé; je vous rends vos sermens...

je n'ai jamais desiré que votre repos. Fidelle à mes plus chers sentimens, je vais demander au ciel, non de vous oublier, (ceci est hors de mon pouvoir) mais de supporter la vie par l'idée consolante que la vôtre sera heureuse... Loin du seul homme dont j'ai ambitionné la tendresse, que j'ai chéri dans tous lés instans, la seule grace que j'implore, en me séparant de lui, c'est qu'il daigne dans les intervalles que lui laissera l'ivresse de son nouvel amour, c'est qu'il daigne, dis-je, se souvenir qu'il fut un cœur capable du plus douloureux, du plus sublime effort, & qu'il se dise quelquefois... je lui dois mon bonheur, & elle m'a sacrifié le sien... Adieu..

(Elle s'en va.)

DE FONDMAIRE, *d'un ton animé & ferme.*

Demeure.

NATALIE, *se retournant.*

Qui? moi!

DE FONDMAIRE.

Demeure, te dis-je... (*Avec transport.*) Chere épouse!...

NATALIE, *étonné.*

Quel nom prononces-tu?

DE FONDMAIRE.

Oui, tu l'es... tu l'emportes... tu es ma femme... ce titre sacré n'appartient & n'est dû qu'à toi...

NATALIE, *émue, troublée.*

Est-ce un songe?.. Suis-je faite pour le bonheur?

DE FONDMAIRE, *avec passion.*

Il n'en sera plus pour moi qu'à tes genoux . . . ouvre-moi tes bras; que je m'y précipite pour n'être plus qu'à toi.

NATALIE, *d'une voix étouffée par la surprise & la joie.*

Cher époux! est-il vrai?

VERBERIE, *dans un transport rapide, tombant aux genoux de son maître.*

Mon cher maître! ah! je vous rends mille graces. (*Lui prenant & lui baisant la main.*) Souffrez, souffrez que j'arrose votre main de ces larmes d'allégresse.... Vous êtes tel que je vous ai toujours connu, le meilleur & le plus juste des hommes.....

DE FONDMAIRE, *ne détachant qu'une main.*

Leve-toi, mon cher Verberie, leve-toi, & conserve-nous toujours le même zele... (*A Natalie.*) Pardonne, Natalie, pardonne..: j'allois devenir le plus parjure des hommes... & comment ai-je pu déchirer un cœur comme le tien?... Viens, que je répare mon crime; viens au pied des autels recevoir une promesse que des sermens, trop long-tems négligés, rendront inviolable...

NATALIE.

Ah! garde-toi de te laisser enivrer d'un transport dont la chaleur va peut-être se dissiper.

DE FONDMAIRE.

C'est devant Agathe elle-même que je veux te jurer une tendresse éternelle.

NATALIE.

Et l'amour que tu lui portes?

DE FONDMAIRE.

Sera immolé à tous les sentimens que je te dois.

NATALIE.

Tu t'abuses peut-être.... bientôt les regrets....

DE FONDMAIRE.

Qu'oses-tu dire?.. des regrets!.. Natalie, garde-toi de contredire le mouvement qui me ramene à toi... Je t'appartiens; ne laisse aucune autre s'emparer de l'époux que le ciel t'a destiné... ne restons plus dans le péril d'être séparés; qu'un prompt hymen nous enchaîne, & m'ôte le coupable pouvoir de l'infidélité.

NATALIE.

Ah! cher époux!.. (est-ce dans ce moment que je devois m'attendre à prononcer encore un nom si doux)... Qui te ramene à moi?.. Est-ce remords, tendresse, ou plutôt ne feroit-ce pas un reste de pitié?

DE FONDMAIRE.

Amour, amitié, estime, tendresse, tout me rend à toi, tout réveille en mon ame des sentimens qui ne s'éteindront plus. Va; je saurai te faire oublier mon inconstance... chere Natalie, crois-moi... je n'ai pas moins souffert que toi... prends cette main, prends...

NATALIE.

Je la reçois avec transport; mais avant qu'elle daigne me conduire à l'autel, songe que je ne veux

point d'une promesse qui te rendroit infortuné. Sois maître de toi jusqu'à ce moment... tu ignores toi-même tout ce que pourroit faire sur toi un dernier regard... éprouve, avant, le véritable état de ton cœur. S'il reste fidele, alors je permettrai au mien de se livrer tout entier à sa joie.

DE FONDMAIRE, *avec passion.*

J'ai mérité une pareille défiance... mais, crois-moi, je l'arracherois ce cœur, s'il devenoit aussi lâche, aussi perfide, s'il pouvoit cesser un instant de te reconnoître pour l'ame la plus étonnante que le ciel ait formée.

NATALIE, *se jettant dans ses bras.*

Tu me rends tout, en me rendant ton estime... qu'elle m'accompagne pour ma suprême félicité. (*Après un moment de silence énergique & touchant.*) Hélas! j'allois choisir un tombeau pour y mourir. Je renais à la vie, à l'amour, au bonheur...

VERBERIE, *à Fondmaire.*

Monsieur, je vous aimois bien; mais je vous idolâtre présentement... Non, ma fortune, celle de mes enfans, toutes les prospérités imaginables me toucheroient moins que cet heureux moment.

DE FONDMAIRE.

Ne fais point dételer les chevaux. Dans une heure je veux me rendre à Paris avec elle.

VERBERIE.

Ah! Monſieur, comme je vous menerai! nous irons ventrê à terre. (*Natalie & Fondmaire s'éloignent en ſe parlant.*) (*Sur le bord du Théâtre.*) Que mon cœur eſt ſatisfait!... Ah! ma femme, ma pauvre femme! comme tu vas pleurer de joie, en apprenant tout ceci!

(*Il fait claquer ſon fouet avec toutes les démonſtrations de la joie.*)

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGATHE. (*Elle erre ſur la ſcene avec inquiétude.*)

AFFERMIS-toi, mon cœur; prenons une réſolution courageuſe... révélons à un pere... Ah! je vais lui porter un coup ſenſible... il s'attend à ce mariage, il le veut, & ma parole eſt donnée. . . N'importe, il faut la dégager... Je ne pourrai jamais lui dire la vraie cauſe du refus; ce ſecret n'eſt pas le mien... il ne verra dans ma conduite que caprice, déſobéiſſance... je vois ſa douleur plus accablante que ſa colere . . . je me ſens abattue par la crainte... je marche en tremblant, je friſſonne... Le voici... oh! que ne m'eſt-il permis de reculer ce redoutable inſtant!..

SCENE II.

DE CLUMAR, AGATHE.

DE CLUMAR.

TE voilà bien ſolitaire & toujours rêveuſe, depuis que nous avons parlé!.. Comment va cette Dame?.. eſt-elle entiérement remiſe?..

AGATHE.

AGATHE.

Oui, mon pere; elle dit ſe trouver aſſez bien pour reprendre la route de Paris...

DE CLUMAR.

Qui l'a donc fait ſe trouver ſi mal?..

AGATHE, *embarraſſée.*

La voiture, ſans doute...

DE CLUMAR.

Et elle veut abſolument s'en retourner tout de ſuite! il faut qu'elle ait eu quelques démêlés avec Fondmaire. Intérêts de famille ſans doute, & nous ne devons pas nous en mêler... A peine l'ai-je entrevue... elle m'a ſemblé fort intéreſſante... qu'en dis-tu?..

AGATHE.

Oui, mon pere, fort intéreſſante...

DE CLUMAR.

Je ſuis fâché qu'elle ne reſte pas; mais ce n'eſt point moi qui dois la retenir... Si Monſieur de Fondmaire veut qu'elle ſoit de la nôce, c'eſt de ſon côté: c'eſt à lui de l'inviter...

AGATHE *ſemble vouloir commencer quelque choſe; elle s'arrête & ne peut prononcer.*

Mon pere!

DE CLUMAR.

Tu ſembles vouloir parler; tu héſites & tu trembles...

AGATHE.

Il eſt vrai; mon pere....

DE CLUMAR.

Dis, ma fille, dis; tu as toujours eu en moi ton meilleur ami.

AGATHE.

Et je ſens que je dois l'offenſer, cet ami ſi tendre!.. je le ſens.. voilà ma *douleur.*

DE CLUMAR.

Acheve....

AGATHE.

Il n'eſt plus poſſible de différer... je tombe à vos genoux... permettez que ce mariage ne s'accompliſſe point...

DE CLUMAR.

Comment!

AGATHE.

Ne m'impoſez pas ce joug; dégagez-moi de la parole que je vous ai donnée... il n'eſt pas en mon pouvoir de la remplir.

DE CLUMAR.

Releve-toi, mon enfant, & réponds moi à cœur ouvert...: je le connois vrai, & il ne m'a jamais rien déguiſé... As-tu quelque objection à faire contre ſon caractere, contre ſes mœurs? réponds...

AGATHE.

Aucune, mon pere...

DE CLUMAR.

Aurois-tu quelque penchant ſecret que tu craigniſſes d'avouer?.. Sois ſincere envers moi... je n'irois pas plus loin; je t'en donne ma parole...

AGATHE.

Ah! je ne vous cacherois rien.... que ne vous dirois-je pas? Que pourrois-je déguiſer au ton de cette bonté paternelle?..

DE CLUMAR.

Eh bien! donne-moi donc une ſeule raiſon qui ſoit ſolide, ou je perſiſte dans mon projet... Ta ſureté, ton bonheur y ſont intéreſſés. C'eſt à moi d'en être le ſurveillant & le gardien. Tu n'es point dans l'âge où l'on connoiſſe le monde. Tu t'effrayes d'un lien dont je te garantis la félicité. Ton pere doit voir pour toi; tu me dois de la confiance, & toi-même en as marqué pour lui.

AGATHE, *d'un ton timide.*

L'amitié n'eſt point l'amour...

DE CLUMAR.

Vous craignez bien peu de me faire de la peine, ma fille!.. J'ai mis tout mon eſpoir dans cette union. Elle devoit répandre un charme attendriſſant sur mes derniers jours, qui ne dureront pas longtems; mais il n'y faut plus penſer; il faut renoncer à tout.

AGATHE.

Mon pere! il n'eſt pas en mon pouvoir.

DE CLUMAR.

J'exige que vous m'immoliez ce caprice, ma fille : vous m'en remercierez un jour ; & si c'est un sacrifice, Agathe, il faut me le faire...

AGATHE, *avec un certain effort.*

Je ne le puis, je ne le puis....

DE CLUMAR, *avec exclamation.*

Ah ! je descendrai au tombeau, malheureux !... je le vois ; je n'ai plus rien sur la terre... je ne possede plus ton cœur ni ta confiance... qui t'a donc changée à ce point en un instant ?.. seroit-ce celle qui vient de mettre le pied dans ma maison ?.. si je le savois...

AGATHE.

Non, mon pere, non : gardez-vous de le croire...

DE CLUMAR.

Cessez de m'opposer une coupable résistance...

AGATHE, *avec un cri.*

Ah ! pour la premiere fois vous me persécutez. (*Changeant de ton & avec sentiment.*) Je donnerois ma vie pour vous...

DE CLUMAR.

Moi, te persécuter... moi !..

AGATHE, *prenant la main de son pere,*

Non, non... vous êtes infortuné, & je le suis autant que vous... je l'apperçois... je ne puis rester... souffrez que je me retire...

DE CLUMAR.

Où vas-tu, ma fille, où vas-tu?

SCENE III.

DE CLUMAR, DE FONDMAIRE.

DE FONDMAIRE.

VOTRE chere Agathe semble m'éviter, Monsieur...

DE CLUMAR.

Non, mon ami, non... je vous desirois dans ce moment. Je la regarde comme votre épouse: elle le sera...

DE FONDMAIRE.

Arrêtez... je ne dois point vous laisser poursuivre. Je ne cesserai jamais d'être ce que vous m'avez connu jusqu'ici; mais tout va changer entre nous...

DE CLUMAR.

Quel langage!

DE FONDMAIRE.

Je viens, en rougissant, rompre le nœud qui nous lie. Je n'en étois point digne. Je viens vous rendre votre parole.

DE CLUMAR.

Que dites-vous? Agathe vous auroit-elle fait entrevoir un refus, après...

DE FONDMAIRE.

Non: votre adorable fille, en enfant soumise, vous laisse toujours maître de disposer de sa main.

DE CLUMAR.

Je vous comprends; vous craignez peut-être de n'en être pas assez aimé. Allez, mon ami, je vous estime davantage de cette délicatesse. Rassurez-vous, je connois son cœur; il est fait pour le vôtre... Ce moment, pour une *jeune fille*, est le triomphe de la pudeur; mais, ces premiers instans de rébellion une fois passés, l'amour regne à son tour.

DE FONDMAIRE.

Vous me rendez confus. J'avois proféré ces premiers mots pour interdire à vos bontés cette même union qui faisoit, il n'y a qu'un moment, tout l'espoir de ma vie.

DE CLUMAR, *d'un ton surpris & piqué.*

Monsieur, vous auriez donc des raisons bien fortes!...

DE FONDMAIRE.

Oui, & je viens les déposer dans le secret de votre cœur. Souvenez-vous encore pour un *instant* que vous étiez tout-à-l'heure mon ami.

DE CLUMAR.

Avant tout, écoutez-moi, Fondmaire; si c'étoit quelque perte que vous vinssiez de faire... En effet cette Dame avoit l'air triste; elle vous aura peut-être appris de fâcheuses nouvelles; mais quand votre fortune seroit actuellement diminuée, c'est une bagatelle entre nous. Je vous le dis de grand cœur. Je suis

assez riche pour nous trois. La ichesse n'a son vrai prix qu'en faisant des heureux.

DE FONDMAIRE.

Je vous connois bien à de pareils traits... non; ma fortune est toujours la même. Je demande de vous une autre grace, c'est d'écouter avec indulgence ce que j'ai caché constamment à toute la terre, & ce qu'il faut que je vous révele aujourd'hui.

DE CLUMAR.

Poursuivez, poursuivez.

DE FONDMAIRE.

Pere heureux d'une fille dont les vertus ne laissent rien à desirer, vous aurez beaucoup de peine à vous figurer un autre état que celui où vous êtes: vous devinerez difficilement aujourd'hui combien les passions dans notre premiere jeunesse nous aveuglent, nous tyrannisent, au point de nous faire perdre de vue les plus saints devoirs, comme d'offenser, par exemple, ceux que la nature & les loix ont rendu maîtres de condamner ou d'approuver nos penchants. Mais supposez-vous, Monsieur, le pere d'une fille assez infortunée pour s'être laissée détourner de ses devoirs par un séducteur, dont la voix l'a forcée à fuir ses plus chers parens; supposez que cette fille, devenue mere, a confié désormais sa destinée à celui qu'elle regardoit comme son époux; que celui-ci enfin, après avoir vécu avec elle, sous ce titre, pendant dix-huit années, frappé tout-à-coup de nouveaux charmes, prêt à devenir parjure, à la veille d'accepter la main d'une autre, sente dans son cœur les plus cruels remords, ces remords inévitables qui

ſont le dernier cri de la conſcience, & qu'il obéiſſe à cette voix victorieuſe... blâmeriez-vous un retour légitime que la probité ſeule ordonne?

DE CLUMAR, *dans un étonnement profond & douloureux.*

Vous ſeriez dans cette ſituation-là, vous!

DE FONDMAIRE.

Je vous le confeſſe... *Epris, à l'âge de vingt* ans, d'une fille *charmante*, elle conçut pour moi un amour qu'elle regarda comme légitime dans l'attente d'un hymen qu'elle eſpéroit de conclure, au retour de ſon pere... il étoit alors au-delà des mers.

DE CLUMAR.

Au-delà des mers!.. & ſon nom?

DE FONDMAIRE.

Diſpenſez-moi de vous le dire. Il n'eſt jamais ſorti de ma bouche. Je ne le prononcerai qu'après que cette main ſera engagée à ſa fille en face des autels... (*Ici Monſieur de Clumar fait une vive démonſtration: tous ſes traits ſont animés.*) Mais qu'avez-vous? Vous m'écoutez d'un air agité!.. Vous pâliſſez!.. Tout votre corps frémit!..ſurpris de vous voir en cet état...

DE CLUMAR, *vivement.*

L'avez-vous vu ce pere malheureux?

DE FONDMAIRE.

Jamais.

DE CLUMAR, *avec un cri.*

Je ne le devine que trop ce nom que vous me taisez... c'est à Bordeaux que vous avez séduit cette infortunée, & le pere que vous avez lâchement trahi se nommoit d'Archeres...

DE FONDMAIRE.

O ciel! qui pourroit vous avoir instruit?

DE CLUMAR, *avec une forte exclamation.*

Qui m'a instruit, barbare!... toi, ton crime... toi, qui te nommois Saint-Leu... va, le voile est déchiré... (*Il tombe dans un fauteuil.*)

DE FONDMAIRE.

Qu'entends-je? Vous son pere! vous d'Archeres sous le nom de Clumar?..

DE CLUMAR.

Il y a longtems que je ne le porte plus ce nom déshonoré... je suis ce pere malheureux... tu l'as trouvé, en voulant le fuir... il vit dans cette retraite, le cœur percé du coup que tu lui as porté... acheve ton ouvrage... il est digne d'un séducteur, d'une fille qui l'a abandonné... Le voilà donc celui que j'appellois mon ami, lui qui a empoisonné ma vie, lui qui m'a ravi tout ce qui m'étoit cher, lui qui m'a laissé seul dans une solitude horrible?.. qu'as-tu fait de ma fille, cruel?.. rends-moi ma fille...

DE FONDMAIRE.

Vous la reverrez... le saisissement où je suis...

DE CLUMAR.

Qu'as-tu fait de ma fille: où est-elle? où est-elle?

DE FONDMAIRE.

Elle eſt ici...

DE CLUMAR, *tout hors de lui.*

Elle eſt ici!..

DE FONDMAIRE, *aux genoux de Clumar.*

Mon pere! permettez-moi ce nom .... elle va tomber à vos pieds, elle ne vit que dans cet eſpoir & j'en atteſte ſes larmes & ſes remords...

DE CLUMAR.

Je me trouble... gardez qu'elle ne vienne... je ſuis trop foible... je ſuccomberois... mérite-t-elle ſa grace?..

DE FONDMAIRE.

Oui, elle la mérite... c'eſt moi qui ſuis le coupable & qui dois tout réparer... vous n'êtes pas ſorti un ſeul inſtant de ſa penſée...

DE CLUMAR.

Ah malheureux! ſavez-vous ce qui vous attendoit dans cette maiſon fatale? .. Savez-vous quelle eſt cette jeune innocente? ... Dans quel crime!... Ah! je frémis & d'horreur & d'effroi.

DE FONDMAIRE.

Ne nous rejettez pas de votre ſein ... qu'il s'ouvre à notre repentir.

DE CLUMAR.

O maître de nos deſtinées! c'eſt donc toi qui me la ramenes... courez me chercher ma fille... qu'elle vienne... je lui rendrai ... je ne puis achever...

(*Tombant dans un fauteuil*) mes forces m'abandonnent... qu'on appelle Chriſtine.

DE FONDMAIRE.

Ah! reprenez vos ſens.

DE CLUMAR.

Qu'on appelle Chriſtine. (*Monſieur de Clumar eſt près de ſe trouver mal.*)

DE FONDMAIRE, *appellant.*

Natalie! Agathe! Chriſtine!.. venez tous, venez à mon ſecours... venez vous joindre à moi...

SCENE IV *& dernière.*

Les Acteurs précédens, NATALIE, AGATHE, CHRISTINE.

AGATHE, *entrant la premiere.*

QUELS cris ont paſſé juſqu'à nous! (*Appercevant ſon pere dans un fauteuil.*) qu'avez-vous, mon pere? (*A Natalie.*) Ah! Madame, qu'a donc mon pere?

DE CLUMAR.

Arrêtez... je crains de mourir... eſt-ce-là... Chriſtine! regarde... (*Se levant les bras étendus.*) Louiſe, Louiſe, trop chere & trop coupable fille! Ces bras s'ouvriront encore pour te recevoir...

NATALIE.

Quel nom !.. Ah Dieu ! ce ſont-là les traits.... c'eſt mon pere !.. Que je meure à ſes pieds...

DE CLUMAR.

Eſt-ce bien toi que je revois ?.. es-tu ma fille.. ma fille a-t-elle pu m'abandonner ? (*Ils reſtent embraſſés.*)

AGATHE.

Dans quelle ſurpriſe !.. elle ſeroit ma ſœur !

NATALIE, *aux genoux de M. de Clumar.*

Ayez pitié de moi... ne me rejettez point... grace ! grace ! que je puiſſe vous appeller mon pere... hélas ! vos traits altérés par le chagrin redoublent mes remords en me montrant mon crime.

DE FONDMAIRE.

Pardonnez-nous, pardonnez-nous... ſongez que je vous rends une fille.

DE CLUMAR, *dans un mouvement paſſionné & rapide.*

Et moi... je te rends la tienne...

DE FONDMAIRE.

Que dites-vous ?

DE CLUMAR.

Voilà ta fille...

AGATHE, *à part.*

A peine je reſpire... (*Elle ſe cache dans le ſein de Chriſtine.*)

DE CLUMAR.

Oui, celle-là-même que tu croyois descendue au tombeau... lis cet écrit que je portois toujours sur moi: (*Il lui donne un papier.*) je l'ai enlevée à cette femme, pour l'élever moi-même, pour l'arracher à l'opprobre, pour retrouver en elle celle que j'avois perdue... qu'elle parle, qu'elle confirme la vérité...

CHRISTINE, *à Agathe.*

Il est vrai... elle me fut enlevée, & j'ai supposé qu'elle n'étoit plus.

NATALIE, *en regardant fixement Christine.*

C'est elle, c'est elle-même à qui je l'ai confiée... O vous! que j'appellois il y a un instant ma fille, ce n'est donc plus une illusion!

AGATHE.

Mon cœur ne m'a point trompé.

DE FONDMAIRE, *à part.*

Par quelle voie merveilleuse, grand Dieu! m'as-tu conduit à ce moment!

DE C[illegible], *à Agathe.*

Tu seras toujours mon enfant... embrassez-moi tous; je ne suis pas né pour haïr, mais pour aimer & pardonner...

AGATHE, [illegible]

Ce jour est marqué par le ciel... Jour heureux! Je suis dans vos bras!..

NATALIE.

Quel moment!

AGATHE.

Je vous aimois déja sans vous connoître.

DE CLUMAR, *à Fondmaire:*

Regarde . . . jouis de ce délicieux spectacle, & sens toute ma joie.

DE FONDMAIRE, *à M. de Clumar.*

C'est donc là comme vous me punissez ! . . . Natalie ! Et vous que je n'ose nommer, à quel danger affreux j'étois exposé ! . . Ah, combien peut devenir coupable celui qui s'écarte un seul instant & des mœurs & des loix ! . . Chere Agathe, vous qui me devenez encore plus chere, je n'ose lever les yeux sur vous. Ai-je mérité le nom de pere ?

AGATHE.

Les sentimens que j'ai eus pour vous, n'ont rien qui me fasse rougir. C'est une tendresse filiale que je conserverai toujours.

DE FONDMAIRE.

Mon bonheur est pur & sans mélange. . . Natalie ! (*En montrant Agathe.*) [illegible] où je dois recouvrer [illegible] tréfor. . .

DE CLUMAR.

Nous voilà rassemblés pour la vie, & je mourrai content entre vos bras.

DE FONDMAIRE.

Comme nous veillerons tous à votre bonheur !

DE CLUMAR.

L'Etre Suprême manifeste trop ses bontés sur nous pour qu'elles soient mêlées d'aucune amertume. J'ai

tout oublié... mon raviſſement eſt au-deſſus de mes forces... aidez-moi à me relever, mes enfans... ſoutenez-moi... cette émotion ſubite m'a un peu affoibli... conduiſez-moi......

(Il paroît chanceler.)

NATALIE, *avec effroi.*

Mon pere!..

DE CLUMAR, *ſouriant.*

Ce n'eſt rien, ma fille, rien qui doive allarmer perſonne. Je ſerai mieux dans un inſtant... qu'on avertiſſe Verberie... je vais chérir la vie, puiſque j'ai retrouvé tout ce que mon cœur aimoit.

(Ils le ſoulevent & le ſoutiennent, les mains entrelacées, avec la plus grande tendreſſe. Ils doivent, en ſe retirant, former une ſcene muette & attendriſſante.)

Fin du quatrieme & dernier Acte, ainſi que du premier Volume.



